

PER

Z-5218

BNQ

LA LITTÉRATURE

AU

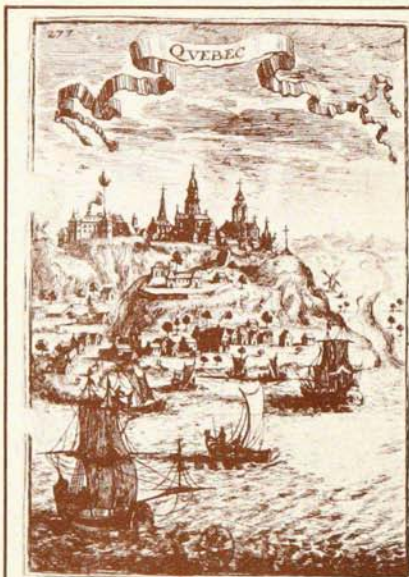
BREVET ÉLÉMENTAIRE

EXAMENS DE 1926-1927



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

1926



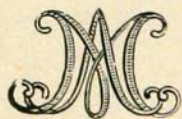
Bibliothèque Nationale du Québec

LA LITTÉRATURE

AU

BREVET ÉLÉMENTAIRE

EXAMENS DE 1926-1927



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

1926

Le loup et la cigogne

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie,
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire,
« Votre salaire? dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!
Allez, vous êtes une ingrata :
Ne tombez jamais sous ma patte. »

LA FONTAINE, III, 9.

Questionnaire

1. A quels auteurs LaFontaine a-t-il emprunté le sujet de cette fable?
2. Quelle est l'idée générale qui s'en dégage?—LaFontaine l'exprime-t-il? — pourquoi? — Phèdre et Ésope l'ont-ils exprimée? — pourquoi?
3. Comment La Fontaine débute-t-il? — Expliquez ce vers.
4. Cette fable étant une narration, montrez quelle en est:
a) l'invention, b) le noeud, c) le dénouement.
5. Pouvez-vous trouver quels sont les caractères dominants de la cigogne en étudiant sa conduite?
6. La charité de la cigogne est-elle parfaitement désintéressée?

7. Rétablissez le plan suivi par La Fontaine (tableau synoptique).

8. Montrez par l'étude des huit premiers vers que le style de cette fable est naturel et concis.

9. Pourquoi La Fontaine note-t-il que le loup ne pouvait crier? — Pourquoi ne dépeint-il pas la cigogne?

10. Quels procédés emploie La Fontaine pour mieux exprimer la surprise du loup et son ingratitude?

11. Prouvez que la versification de cette fable s'adapte parfaitement à tous les besoins de l'action.

12. Relevez deux inversions, deux exclamations, deux interrogations.

13. Que pensez-vous de la moralité de cette fable?

14. Expliquez les mots: frairie, gloutonnement, penser, de bonheur, bon tour, salaire, commère.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

Cette fable est la neuvième du troisième livre de La Fontaine et fait partie, par conséquent, du premier recueil publié en 1668.

La Fontaine en a trouvé le sujet dans Ésope et dans Phèdre; mais, comme toujours, l'imitation l'emporte sur le modèle. Il suffit pour s'en convaincre de lire le récit d'Ésope:

« Le loup ayant avalé un os cherchait partout quelqu'un pour le guérir. Il rencontra un héron et le pria, moyennant un salaire, de tirer l'os; le héron plongea son bec dans le gosier du loup, parvint à extraire l'os et demanda le salaire convenu. Le loup se mit à rire et tout en aiguissant ses dents, il lui dit: « Il te suffit d'avoir retiré ta tête saine et sauve de mon gosier. »

Morale: Les méchants croient vous faire beaucoup de bien en ne vous faisant pas de mal.

II. Étude du fond. —

L'idée générale qui se dégage de cette fable, c'est qu'on perd son temps en rendant service aux méchants. Phèdre qui se défiait sans doute de la perspicacité de ses lecteurs a exposé en tête de son apologue la thèse de morale qu'il allait mettre en exemple :

« Celui, dit-il, qui attend des méchants le prix d'un bienfait commet une double faute : d'abord, parce qu'il prête son appui à des gens qui n'en sont pas dignes ; ensuite, parce qu'il ne peut plus se tirer sans danger de leurs mains. »

Ésope, nous venons de le voir, exprime la leçon qu'il veut donner à la fin de sa fable.

Quant à La Fontaine, plus confiant dans la clairvoyance de ses lecteurs, il leur laisse le plaisir de dégager eux-mêmes la moralité de son apologue, et il entre en matière tout de suite, nous exposant dans un seul vers la cause première de l'accident survenu à l'un de ses personnages :

« Les loups mangent gloutonnement. »

Rien d'étonnant à cela. Sans cesse poursuivis par les chasseurs et leurs chiens, ils n'ont, comme il est dit dans la fable : le Loup et le Chien, « rien d'assuré, point de franche lippée. Tout à la pointe de l'épée. »

Aussi, quand ils ont la bonne fortune de tomber sur une proie, la dévorent-ils avec voracité. Mais le jeu est dangereux, et le loup de notre fable en fit l'expérience.)

4. a
Transition
« Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie. »

« Un os lui demeura bien avant au gosier. »

Que va faire le malheureux animal ? Impossible de crier, avec un pareil embarras dans l'oesophage.

« De bonheur pour ce loup...
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt. »

Voilà l'exposition. Nous connaissons maintenant les personnages ; un loup qui, dans sa gourmandise, a failli s'étouffer et

une cigogne. La Fontaine ne nous dit rien du caractère de cette dernière; sa conduite va nous le révéler.

« Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; »

Intelligente et bonne, elle saisit tout de suite que le loup a besoin de soins urgents, et sans hésitation, elle plonge son long bec dans la gueule de la bête cruelle. Adroite autant que serviable, elle retire l'os. (Sa charité semble parfaite, mais elle ne sera pas désintéressée jusqu'au bout, car

«pour un si bon tour
Elle demande son salaire, »

certes, un pareil service méritait bien une récompense, et l'on ne peut blâmer la cigogne d'avoir réclamé ce qui lui était assurément dû.)

Le noeud de la narration finit ici: il comprend à peine trois vers.

(Le dénouement en comprend six; c'est la réponse du loup.) Il s'étonne d'abord de la demande de la cigogne; il le prend de haut avec elle:

Votre salaire, dit le loup:
Vous riez, ma bonne commère !

Lui, loup, il serait l'obligé d'une pauvre cigogne! allons donc! et la raillerie perce dans l'apostrophe: ma bonne commère, comme la surprise s'était traduite dans l'interrogation: Votre salaire?... Mais, n'est-elle donc pas suffisamment payée?

Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier, retiré votre cou ?

Et voici le dernier trait qui peint bien l'ingratitude et l'insolence du loup:

Allez, vous êtes une ingrate:
Ne tombez jamais sous ma patte.

PLAN

ENTRÉE
EN MATIÈRE
(1 vers)

{ Les loups mangent gloutonnement.

EXPOSITION (7 vers)	{	Un loup est de fête.
Accident survenu au loup.		Il se presse trop de manger.
Arrivée de la cigogne.		Il met ses jours en péril.
		Un os lui reste dans le gosier.
	{	Une cigogne passe. Le loup lui fait signe; elle accourt.
NŒUD (3 vers).	{	L'opératrice commence aussitôt sa besogne.
Travail de la cigogne. Sa demande.		Elle demande le salaire du service rendu.
DÉNOUEMENT (6 vers)	{	Il s'étonne de la demande.
Réponse du loup.		Il raille la cigogne qu'il appelle familière- ment commère.
		Il la taxe d'ingratitude. Il lui conseille de ne pas tomber sous sa patte.

III. Étude de la forme (STYLE). —

Le style de cette fable est remarquable par son naturel et sa concision ; c'est la vie même. Pas un mot qui ne soit très simple, pas un non plus que l'on puisse retrancher. Mais voyons plutôt :

Un loup *donc* étant de frairie

Ce mot *donc* rattache ce vers au premier, c'est-à-dire, *en conséquence* de cette gloutonnerie.

Se pressa, *dit-on*, tellement,

Ce *dit-on* nous fait sourire, ce n'est pas La Fontaine qui accuserait Sire Loup de s'être étouffé par gourmandise ; il est trop scrupuleux sur le point de la charité ; mais *on le lui a dit*, il répète seulement pour l'intelligence de ce qui va suivre

Qu'il en *pensa* perdre la vie.

(c'est-à-dire qu'il fut sur le point de mourir, et La Fontaine ne nous laisse pas même le temps de demander une explication.) Il nous la donne aussitôt :

Un os lui demeura bien avant au gosier.

Remarquons au vers suivant la petite complétive « qui ne pouvait crier », elle explique si bien la position difficile du loup. Ésope, moins réfléchi, avait écrit : le loup pria le héron, moyennant un salaire, de retirer l'os... Comment peut-on parler quand on a dans la gorge un os qui étrangle ?

Près de là passe une cigogne.

928/ (La Fontaine se garde bien de nous la peindre ; il n'en a pas le temps, le loup est sur le point de mourir ; il faut aller au plus pressé, aussi un petit vers de sept pieds amène la charitable bête :

Il lui fait signe ; elle accourt.)

L'opération est aussi très rapide. La Fontaine la raconte dans un vers et demi.

Voilà l'opératrice aussitôt en besogne,
Elle retira l'os ;

Le mouvement peut désormais se ralentir ; le danger est passé ; le style se précipite moins ; en médecin bien élevé, la cigogne prend son temps pour réclamer ses honoraires ; deux virgules nous laissent le loisir de respirer :

puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.

10 (La réponse du loup ne se fera pas attendre. La Fontaine prend le discours direct. Deux interrogations, deux exclamations, deux impératifs dans ces six vers. On ne saurait mieux exprimer la noire ingratitude du loup, mieux peindre sa surprise. Mais on ne pourrait non plus mieux provoquer l'ébahissement et la colère chez le lecteur. S'il y a un ingrat, certes, c'est le loup, et l'on est tenté de souhaiter qu'il avale un autre os pour s'étrangler cette fois.)

Le style, on le voit, est donc parfaitement adapté au sujet, il est simple, concis, vivant.

11² VERSIFICATION. — Comme dans presque toutes les fables, la versification est très souple, elle se plie à tous les besoins de l'action.

Tantôt le vers se coupe, se fractionne pour exprimer une action rapide :

Il lui fait signe; elle accourt.

tantôt il se ralentit et semble s'allonger par l'emploi des syllabes longues.

Un os lui demeura *bien avant* au gosier.

Il s'allonge même réellement par l'enjambement pour mieux faire ressortir l'ingratitude du loup :

Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!

On dirait un long vers de vingt syllabes. On croit entendre le loup menaçant la malheureuse cigogne dans ces deux petits vers, dont le premier est si heureusement coupé après la deuxième syllabe :

Allez! vous êtes une ingrata.
Ne tombez jamais sous ma patte.

RIME. — Deux rimes riches dans cette fable: *gloutonnement* et *tellement*, *beaucoup* et *cou*. Les autres sont suffisantes.

12 FIGURES. — Plusieurs inversions: dit-on — près de là, passe une cigogne — dit le loup.

Deux exclamations:

Vous riez, ma bonne commère!
Ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!...

Deux interrogations:

Votre salaire? — Quoi?

L'ironie perce dans cette réponse du loup.

13 IV. Moralité. —

Cette fable n'est pas consolante, elle nous invite à la prudence dans l'exercice de la charité; on ne gagne rien à rendre service aux méchants. Ainsi raisonne le monde; mais il y a

une autre manière d'envisager les choses, et la crainte de faire des ingrats ne doit pas nous empêcher de rendre service au prochain. A la morale tout humaine des fables, il faut opposer la morale évangélique : faites du bien même à ceux qui vous font du mal.

14 **V. Étude des mots. —**

GLOUTONNEMENT : avec excès, avec avidité.

FRAIRIE : (du bas latin *fratria*, société), partie de divertissement, de bonne chère ; étant de frairie ; étant de fête.

PENSA : ici, sur le point de, signification souvent employée au XVII^e siècle.

DE BONHEUR : par bonheur.

BON TOUR : Ici, une si habile opération ; ce mot se prend ordinairement en mauvaise part.

SALAIRE : somme donnée pour payer un travail ou un service.

COMMÈRE : au sens primitif du mot : celle qui a tenu un enfant sur les fonts baptismaux par rapport au parrain. De ce sens est venue une application familière : ma commère.

VI. Analyse grammaticale et logique. —

Analyser grammaticalement les mots soulignés et logiquement toute la phrase :

De bonheur, pour ce loup *qui* ne pouvait crier
Près de là, *passé* une cigogne.

De bonheur, pour par bonheur : loc. adv. qui modifie le verbe *passé*.

Qui : pronom conj., 3^e pers. du sing. à cause de l'antécédent loup, sujet de *pouvait*.

Passé : verbe intransitif, de la 1^{ère} conj., mode indic., prés., 3^e pers. du sing. à cause du sujet *cigogne*.

Cette phrase renferme deux propositions :

1ère proposition: Une cigogne passe par là par bonheur pour ce loup. Prop. principale.

2e proposition: Qui ne pouvait crier, compl. explicative.

VII. Composition. —

On dit quelquefois qu'un seul ingrat fait tort à beaucoup de malheureux. En voyez-vous la raison? En même temps, l'ingrat se nuit à lui-même; pourquoi? — Au contraire, la reconnaissance appelle le bienfait; prouvez-le.

DÉVELOPPEMENT

L'ingratitude est un très vilain défaut qui dénote une âme basse. Elle a différentes causes; assez souvent, chez les enfants surtout, elle est le fruit de l'irréflexion et de l'égoïsme, plus souvent encore, elle naît de l'orgueil. On a honte de reconnaître qu'on a reçu un bienfait. Dans une comédie célèbre: « Les Aventures de M. Perrichon », Labiche nous met en présence d'un ingrat de cette espèce; c'est un honnête bourgeois à qui un jeune homme a sauvé la vie pendant l'ascension d'un glacier. Homme orgueilleux et sans délicatesse d'âme, non seulement M. Perrichon ne témoigne pas de reconnaissance à son sauveur, mais il le prend en aversion, et peu s'en faut qu'il ne lui fasse un mauvais parti.

Un tel caractère nous révolte et cela se comprend, car on a horreur des ingrats. Mais est-il vrai de dire qu'un seul ingrat fait tort à beaucoup de malheureux? Sans doute, il ne devrait pas en être ainsi. Si tous ceux qui sont serviables au prochain travaillaient uniquement pour Dieu, l'ingratitude qu'ils rencontreraient parfois chez leurs obligés ne tarirait pas la source de leurs bienfaits; mais la plupart des hommes attendent même ici-bas quelque récompense de leurs bonnes oeuvres, et souvent, la crainte de faire des ingrats ou le déplaisir d'en avoir rencontré les empêche de se montrer bienfaisants. À supposer que la cigogne de notre fable ait raconté à son entourage son entrevue avec le loup, croit-on que beaucoup d'autres cigognes auraient consenti à soulager d'autres loups? Il

est donc vrai de dire qu'un seul ingrat fait tort à beaucoup de malheureux.

Que l'ingrat se nuise à lui-même, cela est évident. Qui donc s'attacherait à celui qui ne sait jamais reconnaître ce qu'on fait pour lui? qui continuerait à lui faire du bien? La mère sans doute aime son enfant même s'il est ingrat, et les saints semblent se dévouer avec d'autant plus d'ardeur qu'ils rencontrent moins de gratitude, mais tous les hommes, hélas! ne sont pas des saints, et l'ingrat se voit bientôt délaissé de ceux sur qui il avait cru pouvoir compter.

Au contraire, la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits. La délicatesse d'âme touche à peu près tous les hommes et rien n'est plus doux à entendre qu'un merci jailli du coeur. Aussi, même sans nous en rendre compte, nous cherchons à obliger ceux qui savent remercier.

Soyons donc reconnaissants, non par intérêt, sans doute, ce qui serait une forme déguisée d'égoïsme, mais parce que le bienfait reçu est une dette que nous devons reconnaître, parce que la reconnaissance est la seule manière de nous acquitter un peu envers ceux qui nous font du bien.

Boileau

- 1 Il est certains esprits dont les sombres pensées
- 2 Sont d'un nuage épais, toujours embarrassées :
- 3 Le jour de la raison ne le saurait percer.
- 4 Avant donc que d'écrire, apprenez à penser :
- 5 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
- 6 L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure ;
- 7 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
- 8 Et les mots pour le dire arrivent aisément.
- 9 Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
- 10 Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée.
- 11 En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
- 12 Si le terme est impropre, ou le tour vicieux.
- 13 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
- 14 Ni d'un vers ampoulé, l'orgueilleux solécisme.
- 15 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
- 16 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
- 17 Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
- 18 Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
- 19 Un style si rapide, et qui court en rimant,
- 20 Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
- 21 J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
- 22 Dans un pré plein de fleurs, lentement se promène,
- 23 Qu'un torrent débordé qui d'un cours orageux,
- 24 Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
- 25 Hâtez-vous lentement, ; et, sans perdre courage,
- 26 Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
- 27 Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
- 28 Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

BOILEAU.

LECTURE

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;

Que d'un art délicat les pièces assorties,
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;
Que jamais du sujet le discours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance, toujours, est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer :
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts, les zélés adversaires.
Dépouillez, devant eux, l'arrogance d'auteur.
Mais sachez de l'ami, discerner le flatteur :
Tel vous semble applaudir qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

BOILEAU (*Art poétique*, Chant I.)

Questionnaire

1. D'où cette page est-elle extraite ?
2. Quelles sont les idées secondaires du premier Chant de l'Art poétique ?
3. Quels écrivains ont, avant Boileau, traité le même sujet ?
4. Comment se divise l'Art poétique de Boileau ?
5. Dites l'idée générale de chacun de ces chants.
6. Quelle est l'idée générale de l'extrait étudié ?
7. En quelles idées secondaires se divise l'extrait ?
8. Donnez un résumé de la page à étudier.
9. Tracez-en le plan.
10. Quelle est la qualité principale du fond ? Expliquez votre réponse.
11. A quel genre appartient cet extrait ?
12. Quelle en est la forme ?
13. Parlez du vers *a*) quant à la mesure, *b*) quant à la disposition, *c*) quant à la rime.
14. Qu'est-ce qu'une rime plate ou suivie ?
15. Pourquoi cette rime convient-elle particulièrement au poème didactique ?

16. Boileau a-t-il les qualités qui constituent le génie poétique?

17. Comment caractérisez-vous Boileau comme poète?

18. Comment le style est-il vigoureux dans cet extrait?

19. Qu'appelle-t-on aphorismes? Citez des aphorismes de cet extrait.

20. Citez des expressions concises.

21. Quelles sont les principales figures employées ici? Expliquez-les.

22. Expliquez les expressions suivantes: Terme impropre—grands excès — tour vicieux — barbarisme — solécisme — vers ampoulé — molle arène.

23. Analysez logiquement les trois premiers vers.

24. Analysez grammaticalement les dix premiers pronoms de cette page.

25. Dites de Boileau: *a)* le siècle où il a vécu; *b)* comment il a été surnommé; *c)* ses oeuvres en poésie; *d)* ses oeuvres en prose.

COMPOSITION. — *Sujet proposé*: Le travail de la composition.

Canevas: Dites, en vous inspirant des vers de Boileau, comment il faut procéder dans le travail de la composition.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

Cette page de Boileau est extraite de son (Art Poétique; elle fait partie du (premier chant) de cet ouvrage. Après avoir dans ce premier Chant dit un mot du talent littéraire, l'auteur y recommande le bon sens par-dessus tout dans les écrits, puis il parle des qualités du style: concision, variété, noblesse, simplicité, harmonie, pureté, clarté et correction. Il termine par des conseils sur la composition proprement dite et sur le culte de la critique sévère.

(L'Art ^{de la prose} poétique est le code de la raison et du bon goût donné par Boileau, le législateur du Parnasse.) Aristote et

Horace, chez les anciens, Vida, poète latin de la Renaissance et Vauquelin de la Fresnaye, auteur français de la Renaissance, avaient traité, avant Boileau, le même sujet.

Quatre chants composent cet ouvrage. Le premier comporte des préceptes généraux, le deuxième traite des genres secondaires, le troisième, des grands genres et le quatrième, des préceptes moraux. ✓

II. Étude du fond. —

Idee générale. — L'idée maîtresse de cet extrait est la même que celle du Chant entier. « Les règles de la composition. » Trois des idées secondaires de ce premier Chant sont ici développées: 1o clarté; 2o correction; 3o soin dans l'élocution littéraire.

La clarté du style dépend de la clarté de la pensée, nous dit Boileau, et c'est pourquoi il recommande:

« Avant donc que d'écrire, apprenez à penser:
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Mais la correction de l'expression est indispensable à qui veut écrire:

« Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain. »

Et pour faire briller dans son style toutes les qualités recommandées par Boileau, le travail sérieux et pondéré s'impose à l'écrivain.

« Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse. »

L'ouvrage doit même être au besoin recommencé:

« Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage. »

Et l'écrivain, comme un orfèvre jaloux de la beauté de ses bijoux, doit polir sans cesse et repolir sa phrase, en se corrigeant lui-même, ajoutant parfois et surtout en retranchant souvent.

« Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. »

Ce sont là des conseils pratiques auxquels doivent être fidèles tous ceux qui veulent arriver à bien écrire.

PLAN

Idee générale: « Règles pour la composition. »

Idees secondaires

Idees particulieres

✓ CLARTÉ (vers 1-8)	{	Obscurité de la pensée (vers 1-2-3).		
		Nécessité d'apprendre à penser (vers 4-5-6). Règle (vers 7-8).		
CORRECTION (vers 9-16)	{	Règle (vers 9-10).		
		Bannissement du (vers 11-14)	{	Terme impropre Tour vicieux Barbarisme Solécisme
		Qualité indispensable au bon écrivain (vers 15-16).		
SOIN (vers 17-28)	{	Travail à loisir recommandé (vers 17-18). Vitesse exagérée, défaut de jugement (vers 19-20).		
		Comparaison (vers 21-24)	{	Ruisseau Torrent.
		Règles (vers 25-28).		

La richesse du fond peut être signalée comme qualité principale, grâce à l'abondance des idées et à leur valeur pratique.

III. Étude du genre. —

La page étudiée, comme le poème dont elle est extraite, appartient au genre didactique, puisque Boileau, par son Art poétique, veut corriger les vices de la littérature de son temps (en enseignant les lois de l'art et de la morale dans les écrits.)

IV. Étude de la forme. —

Son ouvrage est en vers, en alexandrins classiques régulièrement coupés à l'hémistiche. La rime y est plate ou suivie: deux vers masculins rimant entre eux y alternent avec deux vers féminins rimant également entre eux. Ces

rimes plates donnent aux vers une « allure plus solennelle, plus appropriée au poème didactique. »

La richesse de la rime nous dévoile le grand souci de Boileau dans la structure du vers: il veut la perfection de la forme. Seules les rimes obscure et pure — mélodieux et vicieux sont suffisantes.

STYLE. — Il ne faut pas chercher dans ces vers de Boileau, non plus que dans son oeuvre entière, les qualités qui constituent le génie poétique: imagination créatrice, sensibilité profonde mise au service des grandes passions. Boileau a été le poète de la raison; aussi son style nous apparaît-il ici comme une démonstration vigoureuse et forte des règles littéraires et cela, grâce:

1o À l'allure du vers large et sentencieux.

2o Aux aphorismes, maximes générales qui présentent succinctement ce qu'il y a de plus essentiel à connaître sur une chose. (Boileau excelle à les frapper; citons les suivants devenus depuis proverbes littéraires:

- a) Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
- b) Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément
- c) Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
- d) Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage.
- e) Polissez-le sans cesse et le repolissez.

3o (À la concision de l'expression:)

Citons sans qu'il soit besoin de commenter:

- a) Selon que notre idée est plus ou moins obscure
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure
- b) En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
- c) Si le terme est impropre ou le tour vicieux,
- d) Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme
- e) Ni d'un vers ampoulé, l'orgueilleux solécisme.

4o (Aux figures. Ce sont:

a) des métaphores:)

« Il est certains esprits, dont les sombres pensées
Sont, d'un nuage épais, toujours embarrassées.
Le jour de la raison ne le saurait percer.

(Les esprits y sont assimilés au firmament.)

« Un style qui *court* en rimant. »

(La vitesse amène l'image du coursier :

« Vingt fois sur le *métier*, remettez votre ouvrage. »

Le travail littéraire est comparé à une tapisserie :

« Polissez-le sans cesse et le repolissez. »

C'est l'image d'un bijou ou d'un cristal qui est ici évoquée.

b) des contrastes: 13-16

« L'auteur le plus divin est un méchant écrivain
J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène, 21-24 vers
Dans un pré plein de fleurs, lentement se promène
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
« Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux. »

La précision des détails se joint à la peinture par le rythme dans ces deux tableaux.

c) des oppositions:

Hâtez-vous opposé à *lentement*

Quelquefois, à *souvent*.

Marque moins *trop* d'esprit que *peu* de jugement, *trop* à *peu*.

d) une allusion.

Quelque ordre qui vous presse, que Boileau explique l'idée même: « Scudéri, écrit-il, disait toujours, pour s'excuser de travailler si vite, qu'il avait ordre de finir. »

Scudéri ou Scudéry est un auteur du commencement du XVIIe siècle.

V. Expressions. —

✓ TERME IMPROPRE: Qui ne répond pas à l'idée: « Il a recouvert la vue pour: il a recouvré. »

GRANDS EXCÈS: Enthousiasmes littéraires.

TOUR VICIEUX: Locution contraire à l'usage reçu, comme: « Je m'en ai douté » pour « je m'en suis douté ».

BARBARISME: Faute contre le vocabulaire, l'orthographe ou la lexigraphie: *collidor* pour *corridor*.

SOLÉCISME: Faute contre la syntaxe: « C'est à vous, mon esprit, à *qui* je veux parler », Boileau.

VERS AMPOULÉ: Qui pêche par un excès d'ornements, provenant d'un amas de mots pompeux et magnifiques.

MOLLE ARÈNE: Sable fin et menu qui couvre les rivages de la mer, des fleuves, ou qui se trouve au sein de la terre. ✓

VI. Grammaire. —

Analyse logique des trois premières lignes. — Analyse grammaticale des dix premiers pronoms.

VII. Auteur. —

Boileau (1636-1711), poète didactique français du XVIIe siècle. Il fut surnommé le législateur du Parnasse. Ses principales oeuvres poétiques sont: Douze satires, douze épîtres, l'Art poétique et le Lutrin. Il a laissé en prose: le Dialogue des Héros de Roman; la traduction du Traité du Sublime de Longin, accompagnée de Réflexions critiques et un certain nombre de Lettres.

COMPOSITION. — *Sujet proposé:* Le travail de la composition.

Canevas: Dites en vous inspirant des vers de Boileau comment il faut procéder dans le travail de la composition.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE:	{	Étude de Boileau	
DÉVELOPPE- MENT:	{	Invention: réflexion	{
		Disposition: plan	Expérience
		Élocution	Connaissances
			Lectures
			Qualités du style
			Correction
CONCLUSION:	{	Résolution.	

DÉVELOPPEMENT

On ne se classe pas impunément parmi les disciples de Boileau ; sans tarder, la pratique des lois édictées par le grand Législateur nous est imposée. « Dites, en vous inspirant des vers de Boileau, comment il faut procéder dans le travail de la composition ». Tel est le sujet à traiter.

Et me voilà à l'oeuvre. Tout d'abord devant un travail littéraire, la réflexion s'impose.

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

répète-t-on depuis toujours aux classes de composition, en appuyant sur la parole de Racine :

« Ma tragédie est faite,
Je n'ai plus que les vers à mettre. »

Il faut méditer le sujet.

Réfléchir avant d'écrire, c'est faire appel à notre expérience comme à nos connaissances. Mais pour alimenter ces deux sources d'invention, les lectures appropriées au sujet sont parfois nécessaires ; là encore la réflexion accomplira le travail de l'assimilation et rendra notre esprit maître de son sujet.

Nos idées sur la question une fois arrêtées, il s'agit de les ordonner : « Que dire en premier lieu ? et ensuite ? Quelle pensée réserver pour la fin ? » C'est le deuxième travail, celui de la disposition, imposé par les préceptes de littérature et dont l'obligation se résume dans ces vers de Boileau :

« Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat, les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties. »

Le plan est indispensable à la composition littéraire ; il assure l'ordre dans les idées comme la valeur de la démonstration. Il facilite aussi la rédaction ou élocution. Par lui, ce travail se trouve quant au fond réduit au seul développement de chacune des idées émises dans le plan ; il s'exécute quant à la forme par la recherche de l'expression la plus propre à rendre l'idée clairement conçue. . .

Le plus grand soin doit présider à la rédaction littéraire :

« Surtout qu'en vos écrits la langue révéree,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée. »

recommande Boileau. Pour suivre ce conseil de correction, il faut chercher le terme propre, fuir le barbarisme et le solécisme. Il faut

« Travailler à loisir...
Se hâter lentement; et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettre son ouvrage. »

Remanier notre travail, le corriger, le renforcer, limer l'expression de notre pensée jusqu'à ce qu'elle nous apparaisse parfaite, c'est le programme dicté par Boileau :

« Polissez-le sans cesse et le repolissez,
Ajoutez quelquefois et souvent effacez. »

C'est tout un jugement qui s'impose devant notre propre travail.

« Soyez-vous à vous-même un sévère critique. »

Pour cela nous examinerons notre composition du point de vue de la correction, du soin des détails, du mot propre et de l'expression pittoresque, du groupement des mots, de la longueur des phrases, de la vie. Et non contents de nous corriger nous-mêmes, nous rappelant que

« L'ignorance toujours est prête à s'admirer,
nous nous

Férons des amis prompts à nous censurer. »

Ces amies nous les trouvons dans nos maîtresses dévouées qui

« De tous nos défauts, les zélés adversaires »,

s'efforcent à nous enseigner l'art difficile de bien écrire.

Je veux, pour ma part, profiter de la censure apposée chaque semaine à mon devoir de composition, car je comprends quels avantages comporte pour mon progrès littéraire la fidélité à la recommandation de Boileau :

« Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue! »

Le laboureur

Derrière deux grands boeufs ou deux lourds percherons,
L'homme marche courbé, dans le pré solitaire,
Ses poignets musculeux rivés aux mancherons
De la charrue ouvrant le ventre de la terre.

Au pied d'un coteau vert noyé dans les rayons,
Les yeux toujours fixés sur la glèbe si chère,
Grisé du lourd parfum qu'exhale la jachère,
Avec calme et lenteur, il trace ses sillons.

Et rêveur quelquefois il ébauche un sourire,
Son oreille déjà croit entendre bruire
Une mer d'épis d'or, sous un ciel de feu.

Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange,
Il songe que ses pas sont comptés par un ange
Et que le laboureur collabore avec Dieu.

William CHAPMAN,
(*Les Aspirations.*)

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est un sonnet; il est tiré du volume de M. Chapman, intitulé « les Aspirations ».

II. Étude du fond. —

Les deux quatrains nous montrent le laboureur qui trace son sillon; les deux tercets nous font pénétrer jusqu'à son âme pour nous en révéler les rêves et les réflexions.

PLAN

I	Portrait du laboureur:	{	a) Il suit ses deux animaux.	
			b) Il est courbé.	
			c) Ses poignets musculeux sont rivés aux mancherons de la charrue.	
II	Son travail:	{	Il trace son sillon {	a) au pied d'un coteau vert,
				b) les yeux fixés au sol,
				c) enivré du parfum de la jachère
				d) avec calme et lenteur.
III	Son rêve:	{	a) Il croit entendre le bruissement des épis d'or.	
			b) Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange.	
IV	Ses réflexions:	{	a) Il songe que ses pas sont comptés par un ange.	
			b) Il pense que le laboureur collabore avec Dieu.	

Le portrait du laboureur est bien esquissé; trois traits seulement, mais de ceux qui frappent; *il marche « courbé »*, il le faut bien pour suivre le mouvement de la charrue; *ses poignets « musculeux » sont « rivés » aux mancherons de la charrue*. Rien ne favorise le développement des muscles comme les rudes travaux de la campagne, et comment abandonner un instant les mancherons de la charrue si l'on veut un labour régulier?

La description du travail nous satisfait aussi; elle nous indique d'abord l'endroit: « c'est au pied d'un vert coteau ». Il y en a tant de ces coteaux dans notre chère vieille province de Québec rendue si pittoresque par sa magnifique chaîne des Laurentides et ses monts isolés.

Le laboureur a les yeux fixés sur la glèbe chère; rien d'étonnant puisqu'il est courbé, mais de plus, il aime le sol qu'il laboure, la glèbe que ses aïeux ont cultivée depuis des siècles peut-être et qu'ils lui ont léguée comme un trésor. Aussi, il est grisé du lourd parfum qui s'échappe de la jachère. Que d'autres recherchent les odeurs subtiles, les senteurs exquises, pour lui, rien ne vaut ce lourd parfum du sol qui fait présager la riche moisson.

« Avec calme et lenteur, il trace son sillon. »

Pourquoi se hâterait-il? Il est son propre maître; il n'a pas, comme tant de malheureux employés dans les villes au service des autres, un chef qui le presse et l'excite durement au travail. D'ailleurs « Assez vite si c'est bien » dit le proverbe, et travailler avec une sage lenteur, n'est-ce pas le moyen de faire oeuvre qui vaille tout en ménageant des forces nerveuses dont on n'abuse jamais impunément.

Mais le travail du corps ne l'absorbe pas tout entier. Un sourire à peine ébauché nous permet de voir que le laboureur rêve, qu'il rêve tout éveillé, et à quoi donc? Il rêve à la moisson prochaine; son oreille croit entendre le bruissement des épis d'or qui forment une mer mouvante sous un ciel de feu; son oeil croit voir le blé gonfler sa grange. Et comme cela est bien humain; qui n'escompte le succès à venir?

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?

Mais son esprit s'élève plus haut, et cet homme des champs, qui n'est pas un cultivateur vulgaire, songe que les anges comptent chacun de ses pas, comme la légende le raconte de saint Isidore le laboureur, et que lui, faible mortel, il collabore avec Dieu pour nourrir le genre humain.

Que dans cette dernière partie du sonnet l'on soit « un peu surpris du mysticisme de ce laboureur à la charrue », comme le remarque Monsieur ab der Halden, c'est peut-être vrai; cependant si l'on songe à l'esprit chrétien qui se conserve dans nos campagnes canadiennes, on se dit que le laboureur de M. Chapman n'est pas une exception parmi nos cultivateurs.

III. Étude de la forme. —

Les règles rigoureuses du sonnet classique ne sont pas observées ici pour ce qui regarde la disposition des rimes (voir Jacques Cartier par A. Poisson), mais ce petit poème est pourtant bon. Les rimes riches sont nombreuses: percherons, mancherons — solitaire, terre — rayons, sillons — chère, jachère, les autres sont suffisantes.

La coupe du vers est presque toujours régulière; remarquons cependant un enjambement extérieur (qui consiste à renvoyer au vers suivant les mots nécessaires à l'achèvement du sens).

.....rivés aux mancherons
De la charrue.....

et un enjambement intérieur (c'est-à-dire d'un hémistiche à l'autre) :

Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange.

STYLE. — Le style est sobre mais égayé de quelques figures :

« Ses poignets *rivés* », c'est-à-dire fixés comme on fixe un clou, de manière à ne pouvoir remuer. C'est une métaphore, la comparaison se fait dans l'esprit.

« Coteau *noyé* dans les rayons », autre métaphore; on se noie dans l'eau, mais on veut dire ici que le coteau est enveloppé tout entier par les rayons du soleil comme le corps immergé par l'eau.

« Une *mer d'épis d'or* » — la mer, c'est une vaste étendue d'eau, le champ à l'époque de la moisson, c'est aussi une vaste étendue où les épis qui se balancent au vent simulent assez bien le mouvement des eaux. Les épis ne sont pas d'or, mais jaunes comme de l'or.

« *Un ciel de feu* ». — Le ciel est brûlant parce que le blé mûrit en juillet ou en août, alors que le soleil est dans toute sa force pour notre hémisphère, mais c'est par métonymie qu'on dit ciel de *feu*, on prend alors la cause, *le feu*, pour l'effet, *la chaleur*.

Les deux successions de verbes *croît entendre bruire*, et, *il s'imagine voir gonfler* sont lourdes et enlèvent du mérite au poème. Mais il y a dans ce sonnet, dirons-nous après M. abder Halden, une note à la Brizeux qui ne semble pas dépourvue de charme.

IV. Étude des mots. —

BŒUF: Quadrupède ruminant qui sert surtout au labour des champs et à la nourriture de l'homme. Proverbe: Mettre

la charrue devant les boeufs, c'est commencer par où l'on devrait finir, mettre devant ce qui devrait être derrière.

PERCHERON: En général, tout ce qui vient de Perche, ancien comté de France, employé comme nom, percheron se dit surtout des chevaux du Perche.

PRÉ: Terre à foin ou à pâturage. Vert comme pré, très vert. Fig.: Faire son pré carré se dit d'un propriétaire qui accroît son domaine, d'un prince qui gagne des territoires.

SOLITAIRE: Qui est seul; qui aime à être seul. Se dit aussi des choses: vie solitaire.

MUSCULEUX: Où il y a beaucoup de muscles.

RIVER: Au propre: abattre la pointe d'un clou sur l'autre côté de l'objet qu'il perce, et l'applanir pour le fixer. Au figuré: fixer comme on fixe un clou.

NOYÉ: Perdu comme dans une grande étendue d'eau.

GLÈBE: Fonds de terre avec ses serfs et ses droits. Dans le style élevé, le champ qu'on travaille.

GRISER: Porter à la tête, étourdir, en parlant de liqueurs fortes, de la fumée de tabac, etc.

JACHÈRE: État d'une terre labourable qu'on n'a pas commencée, à l'effet de la laisser reposer. Terre en jachère.

La terre même quand elle repose.

SILLON: Tranchée ouverte dans la terre par la charrue.

ÉBAUCHER: En peinture et en sculpture, disposer, en commençant un ouvrage, les masses et les parties principales. Au figuré: Donner une idée d'une chose.

BRUIRE: Rendre un son confus: Le vent bruit dans la forêt.

ÉPI: Partie du blé, du froment et de plusieurs autres graminées qui, placée au sommet de la tige, est formée par la réunion des graines.

BLÉ: Nom vulgaire du froment ordinaire avec le grain duquel on fait le pain.

GRANGE: Bâtiment de ferme destiné au logement des gerbes et au battage des grains.

COLLABORER: Travailler avec une ou plusieurs personnes à un ouvrage d'esprit, les aider dans certaines fonctions. Collaborer à un ouvrage.

V. Grammaire. —

1o À quels temps peut se conjuguer le verbe bruire?
Ex.:

2o Analysez grammaticalement et logiquement. : Il songe que ses pas sont comptés par un ange.

VI. Auteur. —

William Chapman (1850-1917) naquit à Saint-François-de-Beauce, d'un père anglais et d'une mère canadienne-française. Il fit ses études classiques au collège de Lévis, d'où il passa à l'Université Laval; fut reçu avocat, mais délaissa sa profession pour se livrer tout entier au journalisme et à la littérature.

Chapman a laissé en vers: Les Québécoises (1876); les Feuilles d'érable (1890); les Aspirations (1904); les Rayons du Nord (1910) et les Fleurs de givre (1912).

Les Aspirations et les Rayons du Nord ont été couronnés par l'Académie française.

COMPOSITION. — Décrivez une scène champêtre dont vous avez été témoin.

DÉVELOPPEMENT

Devant eux, la jachère descendait en courbe régulière, hérissée d'herbes sèches et de fougères. Quatre haies dessinaient et fermaient le rectangle. Pardessus celle du bas, on voyait les profondeurs du Marais, comme une plaine bleue sans divisions. Et le père, ayant fait sauter la cheville qui retenait le soc, rangea lui-même la charrue près de la haie de gauche, et la mit en bonne place. « Reste-là au chaud, dit-il à Mathurin. Toi, François, conduis bien droit tes boeufs. C'est un beau jour de labour. Ohé! Noblet, Cavalier, Paladin, Matelot! »

Un coup de fouet fit plier les reins à la jument de flèche; les quatre boeufs baissèrent les cornes et tendirent les jarrets; le soc, avec un bruit de faux qu'on aiguise, s'enfonça; la terre s'ouvrit, brune, formant un haut remblai qui se brisait en montant et croulait sur lui-même, comme les eaux divisées par l'étrave d'un navire. Les bonnes bêtes allaient droit et sagement. Sous leur peau plissée d'un frémissement régulier, les muscles se mouvaient sans plus de travail apparent que si elles eussent tiré une charrette vide sur une route unie. Les herbes se couchaient, déracinées: trèfles, folles avoines, plantains, pimprenelles, lotiers à fleurs jaunes déjà mêlées de gousses brunes, fougères qui s'appuyaient sur leurs palmes pliées, comme de jeunes chênes abattus. Une vapeur sortait du sol frais surpris par la chaleur du jour. En avant, sous le pied des animaux, une poussière s'élevait. L'attelage s'avavançait dans une auréole rousse que traversaient les mouches.

Ils tournèrent au bas du champ, et remontèrent, traçant un second sillon près du premier.

Mathurin se mit à chanter, de toute sa voix, la lente mélodie que chacun varie et termine comme il veut. Les notes s'envolaient, puissantes, avec des fioritures d'un art ancien comme le labour même. Elles soutenaient le pas des bêtes qui en connaissent le rythme; elles accompagnaient la plainte des roues sur les moyeux; elles s'en allaient au loin, par-dessus les haies, apprendre à ceux de la paroisse qui travaillaient dehors que la charrue soulevait enfin la jachère de la Cailletterie. Elles réjouissaient aussi le coeur du métayer.

(*La terre qui meurt*, par René Bazin.)

Le singe et le chat

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants, c'était un très bon plat ;
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobaît tout ; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
 Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très bonne affaire ;
Nos galants y voyaient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui
 Que tu fasses un coup de maître,
Tire-moi ces marrons ; si Dieu m'avait fait naître
 Propre à tirer marrons du feu,
 Certes, marrons verraient beau jeu. »
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
 D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
 Puis les reporte à plusieurs fois,
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque.
 Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
 N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
 Qui, flattés d'un pareil emploi,
 Vont s'échauder en des provinces,
 Pour le profit de quelque roi.

Questionnaire

1. Dites l'origine de cette fable.
2. Quelle en est l'idée générale?
3. De quel vers se peut-elle déduire?
4. À qui La Fontaine en fait-il l'application?
5. L'application ne pourrait-elle pas être plus générale?
6. Où retrouve-t-on l'idée de cette fable?
7. Quelle allusion littéraire en est tirée?
8. Résumer le fait rapporté dans la fable.
9. Quel est le jugement de Mme de Sévigné sur cette fable?
Expliquez ce jugement.
10. À quoi tient quant au fond de la fable, chez La Fontaine, cet art de peindre?
11. Faites le plan du morceau.
12. Que remarquez-vous: *a)* quant à la mesure, *b)* quant à la rime, dans les vers de cette fable?
13. Signalez les rimes riches dans la fable.
14. Comment le style de cette fable est-il une peinture?
15. Signalez dans la fable en les expliquant: 1o Cinq exemples de concision des traits descriptifs; 2o cinq exemples de variété de tournures; 3o cinq tableaux dus au pittoresque de l'expression.
16. Définissez: Commensaux, fripon, marron, escroquer, galants, province, cependant (le sens qu'il prend dans cette fable).
17. Quelle est la fonction de *y* dans le vers: « Ils n'y craignaient tous deux aucun quel qu'il pût être. » Que remplace-t-il?
18. Justifiez l'orthographe de quel qu'il... dans la même phrase.

19. Le pronom *il* employé pour remplacer *aucun* serait-il correct aujourd'hui? Justifiez votre réponse.

20. Que savez-vous du pronom démonstratif *ce* dans « ce dit-on » ?

21. Analysez grammaticalement et logiquement: « Si Dieu m'avait fait naître propre à tirer marrons du feu, certes marrons verraient beau jeu. »

22. Composition. — Sujet proposé: Jeannine et Simone.— Imitation de la fable étudiée.

Canevas. — Imaginer un mauvais tour joué par deux compagnes, tour dans lequel l'une sera dupeuse et l'autre, dupe. Terminez par une apostrophe à celle qui, dupée, est mécontente.

Conservez dans votre composition toutes les expressions de la fable qui peuvent vous servir, ayant soin de les mettre entre guillemets.

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

Cette fable est la 16^e du IX livre des fables de La Fontaine. L'auteur a réuni en un second recueil les livres VII, VIII, IX, X et XI, de ses fables, et les a dédiés à Madame de Montespan.

II. Étude du fond. —

La sottise des gens faibles qui, sans aucun bénéfice pour eux-mêmes, commettent des méfaits pour satisfaire la passion des plus forts, telle est l'idée générale qui se dégage de cette fable. Elle se déduit du dernier vers:

«Raton,
« N'était pas content, ce dit-on. »

La Fontaine, en guise de morale, applique cette fable aux petits princes; il écrit en des vers qui s'ajoutent à l'apologue:

B) Par la variété du tour,

C) Par le coloris ou pittoresque de l'expression.

A) La concision du trait descriptif:

1o Dans cette présentation des personnages:

« Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat
« Commensaux d'un logis. »

Dénomination, espèce, situation, sont désignées en une ligne et demie par une simple apposition de noms.

2o Dans ce portrait pourtant sans détails de la patte du chat:

« ...Si Dieu m'avait fait naître
« Propre à tirer marrons du feu... »

dit le singe faisant voir par l'allusion la patte « grippante » de Raton.

3o Dans les détails de l'exécution du larcin:

« ... Raton, a) avec sa patte
« D'une b) manière *délicate*
« c) *Ecarte* un peu la cendre, et d) *retire les doigts*
« e) *Tire un marron* puis f) *deux* et puis g) *trois* en escroque »

Les termes n'ont guère besoin d'être expliqués, nous voyons ce qu'ils expriment.

4o Dans cette déclaration si simple du fait auquel pourtant tient toute la fable:

« Et cependant, Bertrand les croque ».

5o Dans le tableau:

« Une servante vient: adieu mes gens. »

6o Dans la suggestion finale:

«Raton
« N'était pas content, ce dit-on. »

B) Variété du tour:

1o Une inversion marque la 2e proposition:

« D'animaux malfaisants, c'était un très bon plat »

est mis pour :

« C'était un très bon plat d'animaux malfaisants ».

2o Après les déclarations positives du caractère :

«.....C'était un très bon plat.»

« Ils n'y craignaient tous deux aucun... »

la tournure interrogative indéfinie « Trouvait-on » au lieu de la conditionnelle, sous-entendue, « Si l'on... »

3o « Les escroquer était une très bonne affaire. »

L'infinitif est constitué sujet de la proposition et l'auteur laisse sous-entendre l'affirmation : « ils jugèrent ».

4o Le singe et le chat sont désignés par des termes variés :

- a) Bertrand et Raton;
- b) Animaux malfaisants;
- c) Nos deux maîtres fripons;
- d) Nos galants;
- e) Frère;
- f) Nos gens.

5o Le discours direct, dans la sollicitation de Bertrand à Raton, varie encore avantageusement le tour.

Toute cette narration prête dans chacune de ses parties à l'étude de la variété de l'expression.

C) Coloris ou pittoresque de l'expression :

Une suite de peintures ne s'étaient-elles pas devant notre imagination à la lecture d'expressions comme celles-ci :

« D'animaux malfaisants, *c'était un très bon plat.* »

La camaraderie des malfaiteurs est frappée.

« *Était moins attentif* aux souris qu'au fromage. »

Le terme *attentif* est ici coup de pinceau.

« Nos deux *maîtres fripons.* »

« Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
« Qui, flattés d'un pareil emploi,
« Vont s'échauder en des provinces,
« Pour le profit de quelque roi. »

Mais la fable prête à une application plus générale et s'adresse à tous ces timides et simples d'esprit qui, peu scrupuleux dans leur conduite, se laissent duper, tout comme le Raton de la fable.

Nous retrouvons la même idée dans : « le Singe du Pape Jules II », écrit de Majoli, naturaliste italien, et dans une pièce de théâtre intitulée : Bertrand et Raton, de Scribe, auteur français du XIXe siècle. L'expression « tirer les marrons du feu » est devenue proverbe et allusion littéraire.

Une narration développe l'idée de notre fable. Un singe, Bertrand, et un chat, Raton, sont en scène; celui-là sera le dupeur; celui-ci, le dupé.

Par la flatterie, le singe amène le chat à escroquer des marrons qui rôtissent au feu sous la cendre. Pendant que Raton met toute son habileté à l'exécution du larcin, Bertrand, lui, croque à mesure les marrons tirés du feu; notre Raton s'aperçoit trop tard du rôle peu lucratif joué par lui dans cette affaire.

Madame de Sévigné recommande à sa fille, Madame de Grignan, la lecture des fables; elle lui signale en particulier celle que nous étudions et traduit son admiration par ce jugement : « Cela est peint. » C'est dire qu'à la lecture de cette fable, l'on croit voir la scène rapportée se dérouler encore sous nos yeux.

Cet *art de peindre* chez La Fontaine tient quant au fond de la fable à la *justesse de l'observation*. Ne le remarquons pas ici et dans les caractères prêtés aux personnages et dans les procédés de chacun : 1o du singe incitant le chat à voler; 2o du chat exécutant le larcin?

La disposition du morceau aide aussi la vérité de la peinture :

PLAN

EXPOSITION: Présentation des personnages. (vers 1-8).	{	Noms		
		Espèce		
		Situation		
		Caractère		
		Conduite		
		Réputation		
NŒUD: Méfait (vers 9-25).	{	Convoitise.	{ Regard Désirs Motif	
		Sollicitations du singe		
		Exécution:	{	Manière
				Nombre
				Avantage de Ber- trand.
Fuite.				
CONCLUSION: (vers 26).	{	Mécontentement de Raton.		

FORME. —

La fable offre des vers libres: nous y trouvons des alexandrins et des vers de huit syllabes. Remarquons cependant que l'exposition entière est en vers de douze syllabes et présente des rimes régulières croisées: une rime masculine alterne avec une rime féminine et réciproquement. À partir du vers 9, où commence le noeud, les rimes sont mêlées et la mesure du vers varie.

Quelques rimes riches à signaler: maître et être, gâté et côté, affaire et faire, escroque et croque, Raton et dit-on; les autres rimes sont suffisantes.

Le style peint dans cette fable:

A) Par la concision du trait descriptif.

L'habileté est affirmée dans son dernier degré.

« Que tu fasses un *coup de maître*. »

« Coup de maître », trait puissant lancé à la vanité pour déterminer l'action.

« Adieu mes gens. »

Toute la précipitation de la fuite porte dans ces quatre syllabes.

III. Étude de mots. —

COMMENSAUX: pluriel de commensal: (du latin *cum*, avec et *mensa*, table). Chacun de ceux qui mangent d'ordinaire à la même table.

FRIPON: Celui qui vole adroitement de petites choses.

MARRON: Fruit du marronnier.

ESCROQUER: Voler à quelqu'un en le dupant.

GALANT: Qui a bonne grâce.

CEPENDANT: Le sens premier de ce mot est: « pendant cela », c'est le sens qu'il a dans la fable: « Et cependant Bertrand les croque. »

PROVINCE: Tout le pays gouverné.

IV. Grammaire. —

« Ils n'y craignaient tous deux aucun, *quel qu'il pût être*. »

1. Y: à cela (à mal faire).

2. Règle de quel que.

3. Il mis pour aucun. Règle: un pronom ne devant tenir la place que d'un nom déterminé ne peut remplacer généralement le pronom indéfini.

4. *Ce dit-on*: Le pronom *ce* (cela) s'employait dans l'ancienne langue soit comme sujet, soit comme régime de verbe. Il est ainsi employé comme régime de *dit* dans l'incidente: « *ce dit-on* » laquelle signifie donc « on dit cela ».

Analyse grammaticale et logique: « Si Dieu m'avait fait naître propre à tirer marrons du feu, certes marrons verraient beau jeu. »

V. Composition. —

Sujet proposé: Jeannine et Simone. Imitation de la fable étudiée.

Canevas: Imaginer un mauvais tour joué par deux compagnes, tour dans lequel l'une sera dupeur et l'autre, dupe. Terminez par une apostrophe à celle qui, dupée, est mécontente.

Conservez dans votre composition toutes les expressions de la fable qui peuvent vous servir, ayant soin de les mettre entre guillemets.

DÉVELOPPEMENT

Jeannine « avec » Simone, l'une douze, l'autre, treize ans; « commensales » d'un pensionnat, étaient dans la même classe. D'élèves dissipées, « c'était un très bon plat »; « elles n'y craignaient toutes deux » qui que ce soit.

« Trouvait-on quelque chose » au couvent d'anormal; l'on ne s'en prenait point aux compagnes de la division: Jeannine osait tout, Simone, « de son côté », « était plus attentive » au rire qu'à l'étude.

« Un jour », à la récréation, « nos deux » espiègles, « regardaient », de la cour, des marrons¹ tout dorés, étendus sur une table dans la dépense. « Les escroquer était une très bonne affaire ». « Nos » *amies* « y voyaient double profit à faire »: leur satisfaction puis la colère « d'autrui ».

Jeannine dit à Simone: « soeur », il faut aujourd'hui,

« Que tu fasses un coup de maître,

« Tire-moi ces marrons »: si Dieu m'avait donné des mains assez délicates pour atteindre à travers ces barres de fer les marrons que voilà, « Certes marrons verraient beau jeu. »

¹ On nomme aussi marrons, une espèce de dragées rôties au four.

« Aussitôt fait que dit » : Simone remonte le poignet de sa manche, s'allonge les doigts, passe la main et capturant entre le majeur et l'annulaire les bonbons convoités : « un marron, puis deux et puis trois en escroque. Et cependant Jeanne les croque. »

La cuisinière « vient » : « adieu mes » jeunes, Simone « n'était pas contente », « dit-on ».

Eh bien ! Mademoiselle Simone, tournez contre vous seule votre mécontentement. Vous avez voulu céder à Jeannine vous sollicitant à mal faire, vous ne pouviez vous attendre à plus d'honnêteté et de délicatesse de la part d'une telle amie. Je condamne Jeannine et dans son conseil et dans son égoïsme ; mais je vous blâme aussi pour la lâcheté de votre caractère.

Hommage à mes parents

« O! mon père et ma mère! O! mes chers disparus! qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout!

« Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi! Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des ser timents que tu m'avais inspirés!

« Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. En m'apprenant à lire, tu avais le souci de m'apprendre la grandeur de la France.

« Soyez bénis, l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été, et laissez-moi vous reporter l'hommage fait à cette maison. »

PASTEUR.

Questionnaire

1. D'où cette page est-elle extraite?
2. Comment a-t-elle été provoquée?
3. Quelle en est l'idée générale?
4. Comment est-elle développée?
5. Donnez la division de l'extrait.
6. Quelles sont les qualités dominantes du fond?
7. A quel genre littéraire appartient cette page?
8. Quelles sont les qualités du style?
9. Faites ressortir par des exemples la sincérité dans l'expression de cette page.
10. Comment le style y est-il simple?
11. Faites ressortir par des exemples la simplicité du style de cette page.

12. Définissez les mots suivants: enthousiasme, imprégné, ténacité, quotidien.

13. Donnez les règles des participes passés dans la page.

14. Analysez logiquement: « Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés! »

15. Analyse grammaticale des mots soulignés.

16. Que savez-vous de Louis Pasteur?

Composition: Portraits.

Sujet proposé: « Ingratitude et reconnaissance ».

Canevas: Illustrer ce défaut et cette qualité en deux jeunes filles. Montrer l'ingratitude avec ses exigences, son caractère, ses conséquences, et la reconnaissance avec sa satisfaction, son caractère et ses conséquences. Terminer par une réflexion pratique.

ANALYSE

I. Source du morceau. —

1^{re} Cette page est extraite d'un discours prononcé par Pasteur à l'inauguration de la plaque commémorative placée sur la maison où il est né, à Dôle.

II. Origine du morceau. —

2^e Le Conseil municipal de Dôle avait décidé qu'une plaque commémorative serait placée sur la façade de la maison paternelle de Pasteur. Celui-ci se fit longtemps prier avant d'accepter cet honneur. Cependant il dut céder à de très honorables instances et la pose de cette plaque de marbre fut l'occasion d'une fête que ses compatriotes lui offrirent. Pasteur remercia et on l'entendit s'écrier: « Oh! mon père et ma mère! oh! mes chers disparus, etc. . . », c'était l'écho d'une âme grande et noble à qui la reconnaissance est comme un besoin.

III. Étude du fond. —

3^e *Idee générale.* — (Ce que Pasteur reconnaît devoir à ses parents.) C'est l'idée-maitresse de cette page.

4^e (Elle se développe dans des apostrophes pleines d'émotion et de sincérité où l'auteur rappelle la formation morale reçue dans cette maison honorée par ses compatriotes. Il confesse tout devoir à ses parents. A sa mère, les sentiments qui créent le véritable patriotisme; à son père, les vertus qui font les hommes de valeur.)

PLAN

INTRODUCTION:

5^e - Apostrophe à ses parents.

{ Réminiscence de leur vie
Reconnaissance absolue

{ À sa mère

{ Enthousiasmes
Idéal de vie
Amour de la patrie.

NŒUD:

Ce qu'il doit.

{ À son père

{ Exemple:
Patience
Ténacité
Connaissance de la France

CONCLUSION:

{ Hommage à ses parents

6^e L'élévation de la pensée et du sentiment caractérise le fond de cet extrait. Quoi de plus élevé en effet que ce geste d'un génie acclamé comme bienfaiteur de l'humanité, déposant aux pieds de ses parents disparus l'hommage des honneurs qu'il reçoit et déclarant tout devoir à cette femme et à cet homme pauvres et ignorés qui furent sa mère et son père!

IV. Étude de la forme. —

7^e GENRE. — Cette page, extraite d'un discours, appartient au genre oratoire.

8^e Elle est présentée dans un style tout de sincérité et de simplicité.

9^e A) La sincérité:

La sincérité est dans le sentiment, mais elle perce à travers l'expression.

Elles répondent bien à la délicatesse de l'évocation qui fait le fond de la page, ces apostrophes exclamatives:

O! mon père et ma mère!

O mes chers disparus!

Ma vaillante mère. — Et toi, mon cher père, mes chers parents!

Quelle touchante réminiscence aussi contiennent ces mots: « Qui avez si *modestement* vécu dans cette *petite* maison... » C'est toute la vie de ses chers parents que Pasteur revoit à l'heure de son triomphe.

Tout est sincère dans l'hommage de cette gratitude filiale. L'orateur retourne à la gloire de ses parents les louanges à lui-même adressées. On veut récompenser son amour pour la France: c'est à sa mère, confesse-t-il, qu'il doit cet amour: car il était sien et elle l'« a fait passer en moi », s'écrie-t-il. Si j'ai toujours associé la *grandeur* de la France à la grandeur de la patrie..., etc. »

On acclame son labeur patient et le succès de ses efforts: à son père, il en fait remonter le mérite. « Tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. » Tout cela est senti. Et l'on éprouve encore l'émotion qui dictait à l'auteur cette phrase vibrante d'admiration et d'amour:

« Soyez bénis, l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été, et laissez-moi vous reporter l'hommage fait à cette maison. »

B) Le style est *simple*:

10^e Point de recherche ni dans l'expression ni dans le terme. Les mots jaillissent comme spontanément de la force de la conviction et du sentiment. Tous ajoutent cependant un trait précis à l'idée générale ou aux idées particulières du texte. Notons:

11^e « O! mes chers *disparus*, qui avez si *modestement* vécu dans cette *petite* maison. » Evocation du passé, réminiscence de la vie d'autrefois, contraste marqué entre la maison *petite* et l'honneur insigne qui lui est octroyé: les trois mots soulignés illustrent tout cela.

De même pour exprimer sa reconnaissance absolue envers ses parents, le fils n'a qu'un mot : « Je vous dois tout. »

S'il veut insister sur ce qu'il doit à sa mère il s'écrie : « *Tes* enthousiasmes, tu les as *fait passer en moi*. J'étais imprégné de *tes* sentiments. » L'idée s'appuie sur la seule force des possessifs et de l'expression « fait passer en moi ». Pour marquer ce qu'il doit à son père, il rappelle la vie de ce dernier : « Toi dont la *vie fut aussi rude que ton rude métier*. » Comparaison éloquente en sa simplicité. Et cette vie du père a recelé pour le fils des leçons de « *patience dans les longs efforts* » ; elle a donné au fils la *ténacité* dans le travail quotidien ; elle lui a été un enseignement en lui apprenant « la grandeur de la France ».

Pour redire son merci : « Soyez bénis ! » s'écrie l'orateur. Quoi de plus simple ? et pour payer de retour, il ajoute : « laissez-moi vous le reporter l'hommage fait à cette maison. »

V. Vocabulaire. —

12^e

ENTHOUSIASME : Emotion extraordinaire de l'âme ; grande démonstration de joie.

IMPRÉGNER : Faire que les molécules d'une substance se répandent dans un corps.

TÉNACITÉ : Attachement opiniâtre à une idée, à un projet.

QUOTIDIEN : De chaque jour.

VI. Grammaire. —

13^e

Règles des participes :

1o Qui avez si modestement vécu...

2o C'est que j'étais imprégné...

3o Que tu m'avais inspirés.

14^e Analyse logique :

Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés !

15^e

Analyse grammaticale des mots soulignés.

VII. Auteur. —

16^e Louis Pasteur (1822-1895), l'un des plus célèbres savants du XIX^e siècle et de tous les temps. Ses découvertes l'ont classé parmi les grands bienfaiteurs de l'humanité.

Un grand nombre de ses discours appartiennent à la littérature, par l'élévation de la pensée et du sentiment, par le naturel et la précision du style.

Composition: Portraits.

Sujet proposé: « L'ingratitude et la reconnaissance. »

Canevas: Illustrer ce défaut et cette qualité dans deux jeunes filles. Montrer l'ingratitude avec ses exigences, son caractère et ses conséquences, et la reconnaissance avec sa satisfaction, son caractère et ses conséquences. Terminer par une réflexion pratique.

PLAN

PREMIÈRE PARTIE:	{	Mécontentement	{	Air
Hélène.		Caractère ingrat		Cause
		Malheur	{	Manière de compter
		Déficit		
DEUXIÈME PARTIE:	{	Caractère reconnaissant		
Louise.		Objet de sa reconnaissance		
	{	Conséquences	{	Pour les autres
				Pour elle-même
CONCLUSION: Réflexion pratique	{	Reconnaissance pour	{	Dieu
				Parents
				Bienfaiteurs

DÉVELOPPEMENT

L'ingratitude et la reconnaissance.

Hélène est taciturne et triste; son regard furtif et dur vous avertit de sa mauvaise humeur; vous voilà sous le coup

de ses anathèmes. Qu'avez-vous fait? Avez-vous manqué à son endroit? — « J'ai dû, ce matin, me répondez-vous, lui refuser tel objet; il m'était impossible de céder à ses instances. » — « Voilà le point », vous répondrai-je. Opposez-vous à mon affirmation la liste de vos générosités à l'égard d'Hélène, les services sans nombre que vous lui avez rendus? « Je crois tout cela certes, mais je vous déclare de nouveau: Votre refus a effacé chez elle le souvenir de tout bien; il vous a suscité même une ennemie dans celle qui vous était si obligée, et seriez-vous bienfaiteur, mère ou Créateur d'Hélène, vos bontés sont oubliées, votre refus tout sage et nécessaire qu'il était, est à jamais gravé comme une injure dans le coeur de l'ingrate.

La délicatesse d'âme se refuse à accepter une telle conclusion. Il faut cependant convenir de la réalité du tableau, devant le nombre des Hélénes et l'évidence de leur conduite.

Les coeurs tourmentés par l'ingratitude semblent avoir adopté une méthode de perpétuelle soustraction dans leur tenue de comptes. Au lieu d'ajouter bonté par bonté au trésor des joies que leur ménage la délicatesse d'autrui, ils soustraient ce qui leur est refusé à un montant factice qu'ils s'imaginent leur être dû; et le déficit jamais comblé est une cause de malheur; aussi les Hélénes ici présentées ne sont jamais heureuses.

Louise au contraire est exubérante et gaie; sa vie est une jubilation. Elle vous entoure d'attentions délicates et n'a jamais fini de vous remercier de l'avoir associée à vos amies, dans une fête passée déjà lointaine. « Cette joie, je ne l'oublierai jamais », répète-t-elle, à tous; laissant lire en son regard serein toute la sincérité de son âme noble. Comptez sur Louise; vous avez en elle la meilleure amie; amie dont l'affection se base non pas sur l'exigence égoïste et l'orgueil à qui tout est dû, mais sur l'oubli du moi et le modeste dévouement.

Si les Louises sont rares, elles sont universellement appréciées et aimées. « Quelle aimable jeune fille! » murmure-t-on partout sur leur passage. C'est qu'elles sèment la joie dont leur âme déborde, cet argent du coeur dont chacune des bontés qui leur sont octroyées vient enrichir le capital. En effet, la reconnaissance tient ses livres avec une méthode d'ad-

ditions constantes dont les résultats dilatent le coeur en le réjouissant.

Pour tous, je veux être une Louise. Louise qui reconnaisse les bienfaits infinis de Dieu, le Grand Créateur de ma vie; Louise qui mesure l'amour de mes parents chéris, leur dévouement et leurs bienfaits.; Louise enfin qui ne craigne pas de me dire redevable envers les personnes qui me font du bien et envers celles qui un jour ou l'autre ajouteront au trésor de mes joies.

Le coche et la mouche

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiraient un coche.

Femmes, moine, vieillards, tout était descendu ;
L'attelage suait, soufflait, était rendu.

Une mouche survient, et des chevaux s'approche ;
Prétend les animer par son bourdonnement,

Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,

Va, vient, fait l'empressee ; il semble que ce soit

Un sergent de bataille allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire :

Il prenait bien son temps ! une femme chantait :

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

« Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi, certaines gens, faisant les empressés,

S'introduisent dans les affaires :

Ils font partout les nécessaires,

Et partout importuns devraient être chassés.

Questionnaire

1. Quel apologue de Phèdre a inspiré cette fable de La Fontaine? — Les deux récits ont-ils beaucoup de traits de ressemblance? — Rapprochez les deux récits.

2. Faites-nous le résumé de cette fable, en indiquant l'idée principale: *a)* de l'exposition; *b)* du noeud; *c)* du dénouement.

3. Que pensez-vous du choix que La Fontaine fait d'une mouche pour figurer les importuns?

4. Comment l'auteur a-t-il donné l'impression de la situation difficile où se trouvait le coche?

5. Qu'indique, au sixième vers, le passage du temps passé au présent?

6. Montrer par l'étude de quatre ou cinq lignes que La Fontaine sait adapter les coupures du vers aux besoins de la pensée.

7. Quelles remarques auriez-vous à faire sur ces deux vers:
Six forts chevaux tiraient un coche
Et fait cent sottises pareilles.

8. La Fontaine aurait-il pu écrire: Après bien du travail, le coche arrive en haut? Cette forme aurait-elle été meilleure?

9. Que pensez-vous de la mouche qui demande un salaire?

10. Expliquez les mots: coche, machine, survient, prétend, bourdonnement, chanter, timon, soin, sergent de bataille.

11. Analyser grammaticalement les mots soulignés et logiquement toute la phrase:

Respirons *maintenant*, dit la mouche, aussitôt,
J'ai *tant* fait *que* nos gens sont enfin dans la plaine.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

La Fontaine a emprunté le sujet de cette fable à Ésope et à Phèdre. Mais jamais peut-être, il n'a été plus original. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la traduction de l'apologue de Phèdre:

La mouche et la mule.

Une mouche se posa sur le timon d'une voiture et gourmandant la mule: « Que tu es lente! dit-elle, ne veux-tu pas

avancer plus vite? Prends garde qu'avec mon aiguillon je ne te pique le cou!» Celle-là répondit: Je ne m'émeus pas de tes paroles; celui que je crains, c'est celui qui, assis sur le siège de devant, règle ma course avec la lanière de son fouet, et modère mon ardeur avec le frein que je couvre d'écume. Débarrasse-nous donc de ta sottie arrogance, car je sais quand je dois m'arrêter et quand je dois courir.»

Cette fable montre bien le ridicule de ces gens qui, dépourvus de force, profèrent de vaines menaces.

La Fontaine, on le voit, ne doit pas grand'chose à Phèdre. Il lui a emprunté un seul personnage, et encore, il a modifié son caractère: tandis que la mouche de Phèdre figure les faux braves qui reculent dès qu'on leur résiste avec courage, celle de La Fontaine représente les importuns qui nous exaspèrent en feignant de nous rendre service. Un seul trait de Phèdre se retrouve dans La Fontaine: *Musca in temone sedit*, écrit l'auteur latin; s'assied sur le timon, traduit exactement le fabuliste français.

II. Étude du fond. —

IDÉES ET DIVISIONS. — Cette fable est une vraie petite comédie. Elle se compose de trois tableaux très précis et très animés.

Le premier nous montre un coche, c'est-à-dire une lourde voiture publique, traîné par six forts chevaux sur un chemin très difficile; tous les voyageurs ont dû descendre, et malgré cet allègement, l'attelage est harassé de fatigue.

Le deuxième tableau nous fait voir une mouche empres-sée autour de l'équipage et des passagers, agaçant les chevaux par son bourdonnement, les exaspérant par ses piqûres, impatientant le cocher sur le nez duquel elle va se placer, critiquant tout le monde, le moine qui lit son bréviaire, la femme qui chante, et malgré toutes ces sottises, prétendant être seule à travailler.

Le dernier tableau représente le coche arrivé enfin au haut de la montée, et dame mouche qui, s'attribuant un si beau succès, réclame son salaire.

Quatre vers terminent l'apologue en guise de morale. La Fontaine laisse souvent au lecteur le plaisir de trouver la leçon qui se dégage de ses fables, mais il l'exprime ici. Il semble qu'il ait une horreur spéciale, lui, paisible, rêveur, indépendant de caractère, pour les gens empressés qui se mêlent des affaires qui ne les regardent pas.

Et, vraiment, il ne pouvait mieux les railler qu'en choisissant une mouche pour les représenter. Quand on se figure l'énorme voiture que tirent avec tant de peine six robustes chevaux, et qu'on voit, voltigeant auprès du lourd véhicule, le minuscule insecte aux pattes grêles, aux ailes menues, à peine visible, on ne peut s'empêcher de sourire. C'est une de ces malices familières au Bonhomme et dont il savait punir ceux qui ne lui revenaient pas.

PLAN

EXPOSITION:	Situation difficile d'un coche:	<ol style="list-style-type: none">1. Un coche est tiré par six forts chevaux dans une montée difficile.2. Tous les passagers sont descendus.3. L'attelage n'en peut plus.
NŒUD:	Empressement de la mouche auprès des chevaux et des gens:	<ol style="list-style-type: none">1. Arrivée de la mouche.2. Sa prétention d'animer les chevaux par son bourdonnement.3. Ses piqûres à l'un et à l'autre.4. Place qu'elle prend sur le timon, sur le nez du cocher.5. Gloire qu'elle s'attribue d'avoir fait marcher la machine.6. Ses allées et venues empressées7. Comparaison de la mouche à un sergent de bataille.8. Ses plaintes et ses critiques.9. Sottises qu'elle se permet.10. Arrivée du coche au haut de la montée.

CONCLUSION: { Sotte satisfaction de la mouche: { 1. Exclamation de la mouche qui s'attribue tout le succès.
2. Demande de son salaire.

MORALITÉ: { Les importuns devraient être chassés.

III. Étude de la forme. —

STYLE ET VERSIFICATION. — Il est peu de fables où La Fontaine ait mieux réussi à adapter le style à la situation. Pour faire ressortir davantage la sotte prétention de la mouche, il fallait montrer que la situation du coche était excessivement difficile. Le poète a su donner parfaitement cette impression par le choix des mots et le rythme des vers:

« Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche. »

Comment mieux exprimer les difficultés que par la gradation du premier vers, et les épithètes employées. Le chemin est *montant*, c'est une première cause de fatigue, mais il est *sablonneux*, alors les roues de la lourde voiture s'y enfoncent, deuxième cause d'ennui, enfin, il est *malaisé*, il est en courbe peut-être, ou il s'y rencontre d'autres obstacles, et pour comble de malheur, il est *au soleil exposé*, ce qui ajoute à la fatigue des pauvres bêtes. Ces lourds alexandrins donnent une première impression de la difficulté à vaincre. Le vers qui suit, bien qu'il n'ait que huit syllabes, ne diminue pas cette impression, car il est composé de mots dont la prononciation demande un effort réel des organes de la parole.

« Six forts chevaux tiraient un coche. »

Puis deux autres énumérations terminent cette partie de la fable:

« Femmes, moine, vieillards, tout était descendu ;
L'attelage suait, soufflait, était rendu. »

Il est à peine besoin d'insister sur l'harmonie imitative de ce dernier vers, on souffle soi-même en le lisant, et il semble qu'on soit harassé de fatigue quand tombent les syllabes sourdes: *était rendu*.

Tout-à-coup, le rythme change. Le passé fait place au présent; le vers devient souple, ailé; il le faut bien pour exprimer l'extrême empressement de la mouche. Qu'importent à La Fontaine les lois imposées par Malherbe ou Boileau — ses vers, à lui, se couperont, non pas régulièrement à l'hémistiche, mais partout où le réclamera le sens; une mouche peut-elle donc voler en mesure? Aussi notons surtout ces vers:

« Pique l'un, pique l'autre, et pense, à tout moment,
qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher,
va, vient, fait l'empressée. »

Mais il faut faire ressortir la prétention de la mouche et le solennel alexandrin ne suffit pas. La Fontaine va l'allonger par un double enjambement:

«il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire. »

La disproportion entre la mouche et le sergent de bataille auquel on la compare ajoute encore au ridicule.

Mais ce n'est pas assez pour la mouche de s'agiter, il faut qu'elle se plaigne et vante ses soins — et la multiplication des conjonctions va nous donner l'idée de son ennuyeux discours:

Se plaint *qu'elle* agit seule et *qu'elle* a tout le soin
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Puis elle s'attaque aux particuliers, et le discours quoique indirect, est plein de vie, grâce à la coupe des vers et aux exclamations:

Le moine disait son bréviaire:
Il prenait bien son temps! Une femme chantait:
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!

Pour les ramener au sentiment du devoir,

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles
Et fait cent sottises pareilles.

Les trois sifflantes *cent sottises* ne rendent-elles pas très-bien la petite voix aigüe, agaçante de la mouche?

Pour exprimer le dernier effort de l'attelage, l'auteur emploie un hiatus fortement marqué entre des syllabes de même consonnance; la difficulté même de prononcer ces deux peti-

tes syllabes *au haut* donne une idée de celle qu'ont les chevaux pour faire le dernier pas qui les mettra sur la route plane.

« Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt:
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine. »

C'est la première fois que La Fontaine emploie le discours direct et comme il exprime bien la prétention de la mouche qui s'attribue tout le travail. « J'ai tant fait », dit-elle . . . , que *nos gens*, ce pluriel est vraiment ridicule dans la bouche du misérable insecte, et plus ridicule encore et plus insolente, sa dernière phrase si familière: « Ça, messieurs les chevaux, payez moi de ma peine ». C'est à ces vaillantes bêtes qui ont sué, soufflé, et qu'elle a agacées, exaspérées qu'elle demande un salaire, et sur quel ton! On ne peut vraiment imaginer un ordre plus décidé, plus présomptueux.

La justesse et la valeur expressive du rythme, le choix judicieux des mots font donc de cet apologue un petit chef-d'oeuvre.

RIME. — Les rimes riches sont assez nombreuses: descendu, rendu; cocher, marcher; besoin, soin; les autres sont suffisantes.

IV. Étude des mots. —

COCHE: Autrefois, sorte de grande diligence pour le transport des voyageurs et des marchandises.

MACHINE: Appareil combiné pour produire certains effets — ici, il s'agit du coche, et l'expression, quoique originale, est exacte, puisqu'il s'agit d'un instrument propre à tirer quelque chose.

SURVENIR: (Sur-venir), arriver inopinément.

PRÉTENDRE: Ce verbe a plusieurs sens; ici, il signifie avoir la prétention.

BOURDONNEMENT: Bruit que fait le vol des insectes et de certains petits oiseaux.

SOIN: Ici, attentions, préoccupations.

CHANTER: Former avec la voix des sons variés; ici, ce mot est évidemment mis pour bourdonner; les mouches ne chantent pas.

SERGEANT DE BATAILLE: Officier supérieur qui rangeait les troupes en bataille selon l'ordre du général.

V. Auteur. —

La Fontaine.

VI. Composition. —

Madame X... fait ses préparatifs pour aller passer l'été à la campagne avec sa famille; Ninette, âgée de douze ans, joue sans s'en rendre compte, le rôle de la mouche du coche. Montrez-nous la prétentieuse fillette se mêlant de tout et fatiguant tout le monde.

DÉVELOPPEMENT

Il y a grande excitation ces jours-ci chez Mme X. On vient de décider que le départ pour la campagne où l'on doit passer l'été aura lieu une semaine plus tôt qu'on ne l'avait d'abord décidé, et naturellement, il faut hâter les préparatifs. Marthe, Jeanne, Berthe, jeunes filles sages et actives, aident avec courage leur chère maman. Georges, lui-même, prête son concours, remuant les malles, transportant les caisses, faisant les messages de toutes sortes. Mais la plus affairée de toute la famille, c'est Ninette, bonne petite fille sans doute, mais étourdie, tapageuse, et malheureusement un peu prétentieuse.

Au lieu d'attendre que sa mère lui dise ce qu'elle doit choisir pour l'apporter, elle vide pêle-mêle sur son lit, les tiroirs de son bureau de toilette, dégarnit complètement sa garde-robe, dépose sans soin sur toutes les chaises de sa chambre, ses fraîches robes, ses chapeaux. Impatientée de voir qu'on ne s'occupe pas d'elle en premier lieu, elle se rend dans les chambres de ses soeurs, s'agite, se met dans le chemin de tout le monde, s'assied sur les malles qu'il serait temps d'ouvrir, déplace ce qu'on avait mis à l'ordre, de sorte qu'on ne le retrouve plus quand on en a besoin.

Non contente de s'agiter, elle se plaint que les autres n'avancent à rien, gourmande Georges qui marche trop lentement, Jeanne qui plie ses manteaux avec trop de soin, Berthe

qui met dans les malles des choses que Ninette juge inutiles, Marthe qui ose chanter en travaillant. Elle fatigue sa mère pour l'amener dans sa chambre, et croit en toute sincérité, qu'elle travaille à elle seule plus que tout le reste de la famille.

Malgré l'embarras que crée Ninette, on finit pourtant les préparatifs à temps. « Respirons maintenant ! dit la prétentieuse petite fille. Qu'auriez-vous fait, maman, si je ne vous avais aidée ? » — La maman a un sourire d'indulgence et ne dit rien, mais Georges, moins patient, et que les allées et venues de sa petite soeur ont fort agacé, répond pour sa mère : « — Mouche du coche, Ninette, c'est tout ce que tu as été pendant ces derniers jours. »

Pauvre Ninette, a-t-elle compris ? C'est peu probable. Espérons que Madame X... lui expliquera ce que signifie cette apostrophe, et qu'elle travaillera à se corriger.

Charlemagne

Toutes les grandes choses élaborées par trois générations de héros et par un siècle de progrès viennent aboutir enfin à un homme qui les résume et les couronne. Depuis longtemps la Providence versait dans son creuset les éléments les plus précieux de la race franque, et en faisait sortir des types de plus en plus remarquables, jusqu'à ce qu'enfin elle en tirât l'exemplaire le plus complet et le plus achevé, l'homme qui porte ce nom unique dans l'histoire: Charlemagne! Ce personnage sans pareil, le plus grand de tous les rois chrétiens, remplit toute son époque et forme un siècle à lui seul. Son étonnante supériorité est due, non pas à l'énorme prépondérance d'une faculté spéciale, comme chez beaucoup d'autres grands hommes, mais à l'harmonieux équilibre de toutes, réunies au suprême degré dans la même personne. Telle paraît être la nature particulière de son génie, qu'en rien il n'excède la mesure et qu'il déploie en tout une grandeur soutenue et indéfectible. Il excelle aussi bien dans les arts de la guerre que dans ceux de la paix, et toujours il se montre supérieur à sa fortune. Avant tout, il possède ces deux maîtresses qualités de l'homme d'État: la justesse du coup d'oeil et la fermeté de la main. Son intelligence est immense, sa volonté est invincible.

Godefroi KURTH.

Questionnaire.

1. D'où cette page est-elle extraite?
2. Quelle en est l'idée générale?
3. Comment est-elle développée?
4. Donnez la division du morceau.
5. Quelles qualités peuvent être signalées dans le fond du morceau?
6. À quel genre appartient cette page?
7. Caractérisez le style dans cette page.

8. Relevez les termes et les expressions qui font image.
9. Comment le style est-il vibrant?
10. Comment le style est-il varié?
11. Définissez: élaborer — creuset — type — prépondérance — équilibre.
12. Analyse logique de la deuxième phrase.
13. Analyse grammaticale des adjectifs et des pronoms indéfinis de la page.
14. Dites quelques mots de l'auteur.

COMPOSITION. — *Sujet proposé*: Parallèle entre Charlemagne et Napoléon Ier.

Canevas: En vous inspirant d'une histoire de France assez développée, faites un très court parallèle entre Charlemagne et Napoléon Ier, étudiant le caractère de chacun: 1o dans la guerre; 2o dans la gloire.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

Cette page est extraite du principal ouvrage de Godefroi Kurth: « Les origines de la civilisation moderne ». Le 13e chapitre du tome second de cet ouvrage traite de Charlemagne et de son oeuvre; il débute par un portrait faisant ressortir le caractère du grand empereur et dans sa vie publique et dans sa vie privée. Nous avons ici à étudier les premières lignes du chapitre. Elles sont comme l'exposition de cette première partie. Les traits généraux du caractère de Charlemagne y sont tracés.

IDÉE GÉNÉRALE. —

L'idée générale de cette page est donc celle-ci: « Supériorité du caractère de Charlemagne. »

Cette idée se développe dans une analyse du caractère et du génie de celui « qui porte un nom unique dans l'histoire: Charlemagne ». L'auteur présente cet empereur comme le résumé et le couronnement des grandes choses élaborées par

trois générations de héros et par un siècle de progrès, comme l'exemplaire le plus complet et le plus achevé de la race franque, comme le personnage de son époque et de son siècle. Il attribue la supériorité de Charlemagne à l'équilibre de toutes les facultés réunies au suprême degré chez lui; il appuie cette idée en déclarant que Charlemagne « excelle aussi bien dans les arts de la guerre que dans ceux de la paix, et que toujours il se montre supérieur à sa fortune. »

DIVISION DU MORCEAU. — L'entrée en matière est une transition heureuse qui rappelle le sujet des douze premiers chapitres de l'ouvrage et annonce celui du treizième.

PLAN

<p>I ENTRÉE EN MATIÈRE:</p>	<p>Charlemagne préparé par</p> <p>Supériorité affirmée par</p>	<p>Trois générations de héros.</p> <p>Un siècle de progrès</p> <p>L'époque où il a vécu</p> <p>Son siècle</p>
<p>II DÉVELOPPE- MENT:</p>	<p>Supériorité expliquée par ses facultés dans leur:</p>	<p>Équilibre</p> <p>Degré</p> <p>Mesure</p> <p>Excel- lence dans</p> <p>La paix</p> <p>La guerre</p> <p>La gloire</p> <p>Le gouver- nement.</p>

Le développement se continue dans deux tableaux: la vie publique et la vie privée de Charlemagne, puis dans une étude de son oeuvre.

II. Étude du fond. —

La clarté, l'ordre, la méthode et la précision se remarquent ici comme qualités de fond.

III. Étude de la forme. —

GENRE. — Cette page extraite d'un ouvrage d'histoire appartient au genre didactique.

STYLE. — Elle est présentée dans un style A) Pittoresque; B) Vibrant; C) Varié.

A) Le style est *pittoresque*.

Relevons les termes et les expressions qui font image. :

a) les termes: Les grandes choses viennent *aboutir* à...
Charlemagne *résume* et *couronne* les grandes choses...

... *creuset* de la Providence...

... nom *unique*: Charlemagne...

Il *déploie* une grandeur *soutenue* et *indéfectible*...

Il se *montre supérieur* à sa fortune...

b) Les expressions.

Toutes celles de cette page sont ici à citer; signalons en particulier celles qui contiennent des métaphores: 1o la deuxième phrase où la Providence nous est présentée fondant « les éléments les plus précieux de la race franque et en faisant sortir des types de plus en plus remarquables (Clovis, Pépin d'Héristal, Charles Martel, Pépin le Bref) jusqu'à ce qu'enfin elle en tirât l'exemplaire le plus complet et le plus achevé... »; 2o Cette autre « Avant tout, il possède la justesse du coup d'oeil et la fermeté de la main »; L'idée contenue dans cette métaphore est tout de suite expliquée: *Le coup d'oeil* tient de l'intelligence immense en Charlemagne, la *fermeté de la main* tient de sa volonté invincible.

B) Le style est *vibrant*.

L'âme enthousiaste et l'orateur convaincu apparaissent dans le style de cette page. Remarquons-le:

1o Par les *épithètes* et les *déterminatives*. Les *grandes choses*; les générations de *héros*; le siècle de *progrès*; éléments les plus *précieux*; types de *plus en plus remarquables*; l'exemplaire le plus *complet* et le plus *achevé*; ce personnage *sans pareil*; son *étonnante* supériorité, etc., etc...

2o par les appositions: « ...L'exemplaire le plus complet et le plus achevé, l'homme qui porte ce nom unique dans l'histoire: Charlemagne. »

« ...Ce personnage sans pareil, le plus grand de tous les rois chrétiens... »

C) Le style est *varié*.

a) Dans les termes :

Charlemagne est désigné : « ...un homme qui les résume... » — « ...l'homme qui porte ce nom unique... » — « ...Ce personnage sans pareil... » —

Exemplaire s'oppose au mot *types*.

« Son étonnante supériorité — son génie — il excelle — il se montre supérieur. » Tout autant de termes pour servir une même idée.

b) Dans les *tournures* :

Étudions 1o les sujets dans chaque phrase : Ici, des *choses* viennent aboutir à Charlemagne ; là, c'est la Providence qui agit en vue de produire Charlemagne, puis c'est Charlemagne qui « remplit son époque et forme un siècle à lui seul ; enfin, la supériorité de Charlemagne est due... », etc., etc...

2o *Les comparaisons* :

« Son étonnante supériorité est due, non pas à l'énorme prépondérance d'une faculté spéciale, comme chez beaucoup d'autres grands hommes... »

« Il excelle aussi bien dans les arts de la guerre que dans ceux de la paix, et... »

3o *L'opposition* :

« ...qu'en rien il n'excède la mesure et qu'il déploie en tout... »

IV. Étude des mots. —

ÉLABORER : (latin, *elaborare* ; du préf. e et laborare, travailler). Préparer un produit par un travail caché.

CREUSET : Vase de terre, de fer, de platine pour faire fondre les métaux.

TYPE : (grec, *typos* ; de tupein, frapper). Modèle, original ; ensemble des traits caractéristiques.

PRÉPONDÉRANCE: Supériorité de crédit, d'autorité.

ÉQUILIBRE: (latin, *aequus*, égal; *libra*, balance). État de repos d'un corps sollicité par des forces opposées qui se détruisent.

V. Grammaire. —

Analyse logique de la deuxième phrase.

Analyse grammaticale des adjectifs et des pronoms indéfinis de la page.

VI. Auteur. —

Godefroy Kurth (1847-1916), historien et littérateur belge. Ses œuvres les plus importantes sont: les Origines de la Civilisation moderne, Clovis, la Cité de Liège au Moyen-Age, les Mérovingiens, etc.

VII. Composition. —

Sujet proposé: Parallèle entre Charlemagne et Napoléon Ier.

Canevas: En vous inspirant d'une histoire de France assez développée, faites un très court parallèle entre Charlemagne et Napoléon Ier, étudiant le caractère de chacun: 1o Dans la guerre; 2o dans la gloire.

PLAN

I	}	L'histoire de France et les grands hommes.				
ENTRÉE EN MATIÈRE:						
II	}	Charlemagne et Napoléon	}	Guerre	{	Qualités
DÉVELOPPE- MENT:				Gloire	{	But poursuivi
					{	Les empereurs
					{	Leurs œuvres
III	}	Deux tableaux:		Fin de Charlemagne		
CONCLUSION:				Exil de Napoléon		

DÉVELOPPEMENT

Chaque période de l'histoire de France offre à notre analyse comme à notre admiration ses personnages imposants. Deux de ces caractères nous sont ici proposés : Charlemagne, le grand empereur du neuvième siècle, et Napoléon, le général habile devenu lui aussi, en 1804, empereur des Français.

Les deux personnages s'opposent autant par leur caractère que par leur portrait physique. Charlemagne grand de taille domine en tout « le petit caporal » : dans la guerre comme dans la paix, dans la gloire, et dans le gouvernement.

Charlemagne guerroye pour étendre partout le règne de la civilisation et de la justice. Loin de lui l'ambition de subjuguier les nations à sa personnalité. Le Civilisateur, chez lui, prévaut sur le guerrier. Il cherche à établir dans la paix les peuples qu'il fait siens.

Napoléon, au contraire, porte le glaive contre tout ce qui s'oppose à son ambition. Bon général, il veut à tout prix faire servir à sa gloire le génie militaire qu'il a d'abord affirmé au service de son pays. Peu lui importera de verser le noble sang français, d'irriter contre sa patrie des rivalités sans nombre ; la gloire personnelle lui sera un objectif unique, il y sacrifiera comme à un dieu l'argent et la vie des Français.

Et autant Charlemagne s'élève à nos yeux au-dessus de la fortune ou de la gloire, autant Napoléon nous apparaît esclave de sa vanité et de son ambition.

Le règne de l'empereur du neuvième siècle c'est la fondation du Saint-Empire Romain et l'idéal qui s'est longtemps rattaché aux fonctions qu'il commandait : l'assurance de la civilisation basée sur la domination du Christ sur les peuples.

Au dix-neuvième siècle, c'est autre chose. La gloire du nouvel empereur éblouit son âme trop faible pour la porter. Du général qui s'est servi de l'Église comme d'une protection nécessaire, elle fait un souverain cruel et hautain qui abolit le pouvoir temporel, s'annexe les États du Pape et s'attaque même à la personne du Vicaire de Jésus-Christ.

Son programme, Charlemagne le résume en ces termes : « Il m'appartient, dit-il, avec le secours de la piété divine, de

défendre au dehors par les armes, la sainte Église du Christ contre l'attaque des païens et la dévastation des infidèles, de la fortifier au dedans en faisant connaître la vraie foi. » Et tandis que jusqu'à la fin de sa vie, il s'est efforcé à le réaliser en protégeant et défendant l'Église, en pourvoyant aux frais du culte et ordonnant la création de nombreuses écoles, Napoléon nous est montré dilapidant les lois et les biens de l'Église. Il foule aux pieds les obligations les plus saintes. Dominateur du monde par sa victoire, il ne peut se dominer lui-même.

Aussi, l'on contemple avec plaisir et admiration « la figure bienveillante, majestueuse et sereine de Charlemagne toujours appliqué ou à l'étude ou au bonheur des peuples » et qui meurt dans toute la splendeur de sa gloire. Mais c'est avec un sentiment de pitié que l'on tourne le regard vers Napoléon, cet homme dont le génie incontestable ne s'est pas rencontré avec une valeur morale digne de lui et qui meurt loin de son pays, délaissé des siens et détesté de ses maîtres.

La besace

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire^e
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son *composé* quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.

Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux ; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ? — Moi ? dit-il ; pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son *appétit*
Dame baleine était trop grosse.

Dame fourmi trouva le *ciron* trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin les renvoya s'étant censurés tous :
Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain
Nous créa *besaciers* tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

LA FONTAINE (Fable VII, livre I).

Questionnaire:

1. D'où est tirée la fable intitulée « la besace » ?
2. Où se retrouve l'idée générale de cette fable ?
3. Donnez un court parallèle des trois sources de cette idée.
4. Quelle est cette idée générale ?
5. Quels vers la résumant dans la fable ?
6. Comment La Fontaine met-il en relief l'injuste suffisance des hommes ?
7. Quelle qualité pouvez-vous signaler dans l'invention de cette fable ?
8. Comment La Fontaine explique-t-il la suffisance des hommes ?
9. Quelle explication opposeriez-vous à celle de La Fontaine ?
10. Déterminez par le nombre de vers et par les idées qui y sont contenues, l'exposition, le noeud et la conclusion dans la fable.
11. À quel genre se rattache la fable ?
12. Pourquoi ?
13. Par quel procédé la fable instruit-elle ?
14. Que dites-vous de la rime dans cette fable ?
15. Qu'est-ce qu'une rime riche ? une rime suffisante ? une rime vicieuse ? Tirez de la fable étudiée des exemples des trois.
16. Caractérisez le style dans la fable étudiée.
17. Donnez, en les expliquant, trois expressions pour illustrer chacune de ces qualités.
18. Définissez les mots soulignés.
19. Comment exprimeriez-vous aujourd'hui ces phrases de la fable ci-dessus : « s'il me veut croire... qu'il s'allait plaindre... », expliquez la construction de La Fontaine.
20. Quelle est la fonction de *ce* dans l'expression : « tout ce que nous sommes » ?

Analysez grammaticalement et logiquement : « Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »

*dans
la littérature*

Dites de La Fontaine: *a)* sa nationalité; *b)* le siècle où il a vécu; *c)* les années de sa naissance et de sa mort; *d)* ses oeuvres; *e)* son style.

Composition. —

Sujet proposé (Cours supérieur) : Parallèle entre la fable étudiée et le passage du saint Évangile cité dans l'analyse.

Canevas: Après avoir cité le texte évangélique: « Pourquoi regardes-tu la paille dans l'oeil de ton frère, tandis que tu ne vois pas la poutre qui est dans ton oeil? Comment peux-tu dire à ton frère: permets que j'ôte cette paille de ton oeil, toi qui ne vois pas une poutre dans le tien? Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton oeil, et alors tu penseras à ôter la paille de l'oeil de ton frère », et faisant un rapprochement avec la fable étudiée, M. Le Bidois remarque: « Ici, outre la différence du symbole, il y a une différence dans l'inspiration et l'accent. » Développez cette affirmation.

Sujet proposé (Cours élémentaire) : Illustrer, dans un récit emprunté à la vie courante, la fable étudiée et conclure en déduisant de la fable une morale pratique.

ANALYSE

I. Origine du morceau. — La fable intitulée « la besace » est la 7^e du I^{er} livre des fables de La Fontaine. Ce premier livre a été dédié par l'auteur à Monseigneur le Dauphin, fils aîné de Louis XIV et de Marie-Thérèse, et il a été publié en 1668.

II. Source du morceau. — Nous retrouvons l'idée de cette fable exprimée dans le recueil d'Ésope. Mais toute la fable grecque tient dans les cinq derniers vers de la fable française. Ésope y signale simplement l'image de la besace évoquée par « l'injuste suffisance » des hommes. La Fontaine dans sa fable monte une scène pour illustrer ce défaut et expliquer le symbole.

Le saint Évangile remarque aussi l'injustice chez l'homme : « Pourquoi, reproche Notre-Seigneur dans un de ses sermons sur la montagne, pourquoi regardes-tu une paille

dans l'oeil de ton frère, tandis que tu ne vois pas la poutre qui est dans ton oeil? »

Jésus relève l'injustice invétérée pour la condamner et en guérir les hommes, La Fontaine la pose comme une fatalité.

III. Étude du fond. —

L'idée générale de la fable est donc celle-ci : « Nous sommes portés à ignorer nos propres défauts et à exagérer ceux des autres. » Elle se résume dans ces vers :

« Nous nous pardonnons tout et rien aux autres hommes.
« On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son prochain. »

Pour mieux mettre en relief cette idée, le « bonhomme » nous fait assister à un conseil tenu par le maître des dieux. Jupiter convoque « tout ce qui respire » à comparaître « aux pieds de sa grandeur ». Hommes et bêtes sont invités à déclarer « sans peur » s'il se trouve dans leur être quelque sujet de plainte.

Les animaux viennent d'abord. Le singe, l'ours, l'éléphant, la fourmi, sont entendus. Chacun, content de soi, trouve à redire sur son frère.

Signalons ici la *finesse* de l'invention. Le choix des animaux mis en scène favorise bien la démonstration de la sottise dans la suffisance tout comme la scène illustre avec justesse le travers de l'humanité.

Si nous sourions à la pensée du singe se préférant à l'ours, de l'ours censurant l'éléphant, et des autres « acteurs », fiers d'eux-mêmes, nous saisissons aussi toute la portée de cette phrase d'un laconisme presque brutal :

« Mais parmi les plus fous
« Notre espèce excella. »

Le fabuliste explique ce fait de la suffisance chez l'homme :

Le fabricant souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Prise dans un sens absolu cette explication serait par trop païenne. L'auteur cependant n'entend pas ici poser une

doctrine, il veut déclarer simplement « l'injuste suffisance » innée chez l'homme. Comme correctif à sa donnée, rappelons la doctrine catholique touchant le péché originel et ses suites, doctrine apprise dans notre petit catéchisme. L'homme créé dans un état d'innocence tendait naturellement au vrai et au bien. Mais Satan, un jour, dit à Ève: « Vous deviendrez semblables à Dieu... ». De ce mensonge initial, date la déformation de la nature humaine; l'homme, en effet, se laisse tromper, il pèche et est depuis entraîné par le poids même de sa déchéance vers le mal et le mensonge. De là, sa tendance à exagérer son mérite et à nier celui des autres; mais de là aussi le devoir de la lutte pour se réformer.

PLAN

<p>ENTRÉE EN MATIÈRE: (vers 1-5)</p>	{	Sujets convoqués:	{	Hommes Bêtes	{	Tout ce qui respire.
<p>Convocation faite par Jupiter.</p>	{	But de la convocation: perfectionnement de la création.				
<p>NŒUD: (vers 6-30)</p> <p>Conseil tenu.</p>	{	Satisfaction de soi et critique sur autrui:	{	Bêtes	{	Singe ours éléphant fourmi
				Hommes: excellence en folie.		
<p>CONCLUSION: (vers 31-35)</p> <p>Explication de la « suffisance injuste ».</p>	{	Les hommes besaciers:	{	Naturellement: « Le fabricant souverain nous crée. » Semblablement « tous de même manière. »		
			Universel- lement.	{	Passé Présent	

IV. Étude de la forme. —

GENRE. — La fable appartient au genre didactique: elle est, en effet, écrite en vue d'instruire.

FORME LITTÉRAIRE. — Cette fable, comme toutes celles du fabuliste français, est écrite en vers.

VERSIFICATION. — Les rimes y sont mêlées : elles présentent tantôt des rimes croisées, tantôt des rimes plates. En général ce sont des rimes suffisantes. Notons cependant comme rimes riches : reproché et ébauché, oreilles et pareilles, beauté et écouté, appétit et petit, dans lesquelles la consonne d'appui est la même pour les deux vers.

« Tous et fous » donnent une rime vicieuse, car l'oreille n'est pas satisfaite.

STYLE. — L'expression ou style se caractérise ici par la finesse et la variété.

A) *La finesse*. Elle s'affirme :

1o Dans le langage de Jupiter :

C'est un maître qui commande :

« Que tout ce qui respire

« S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur. »

Dieu, il a la puissance et peut déclarer :

« Si dans son composé quelqu'un trouve à redire

« Je mettrai remède à la chose. »

2o Dans les remarques :

a) De Jupiter sur le singe :

« Parlez le premier, et pour cause »

Le dieu considère donc le singe comme le plus dépourvu de ses sujets, à moins qu'il ne lui donne la préséance à cause de son organisation physique, supérieure à celle des autres animaux.

b) Du singe sur l'ours :

« Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché

« Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »

Le singe à la longue queue trouve naturellement horrible l'ours dont la queue est très courte ; il s'imagine facilement que l'ours

est resté incomplet dans sa formation, qu'il a été simplement *ébauché*...

c) De l'ours sur l'éléphant:

Il glose sur l'éléphant et « dit qu'on pourrait encor

« Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles. »

Voilà le travers peint dans son plein ridicule: l'ours critique la queue de l'éléphant.

3o Dans le pittoresque des mots et des groupements de mots:

a) Les mots. Notons: les « beautés » du singe — l'éléphant est une *masse* — l'éléphant est *tout sage* — la fourmi un « *colosse* » — les hommes *besaciers* — *Notre espèce*: les hommes.

b) Groupements de mots: Arrêtons-nous:

1o Aux images que provoque la constatation de la suffisance humaine:

« *Lynx* envers nos pareils, et *taupes* envers nous. »

Le lynx, espèce de chat-sauvage auquel les anciens attribuaient une vue perçante, nous symbolise bien dans notre façon d'examiner les défauts des autres comme la taupe presque aveugle nous représente dans la manière dont nous nous cachons nos propres travers.

2o À l'explication. — Tous les hommes sont naturellement besaciers, ils portent double poche. La poche de devant porte les défauts d'autrui; nous les voyons mieux. Celle de derrière nous cache les nôtres.

B) *La variété*. — Remarquons-la spécialement:

1o Dans la manière d'amener les personnages:

a) Venez singe;

b) L'ours venant là-dessus;

c) L'éléphant étant écouté;

d) Dame fourmi trouva le ciron trop petit.

2o Dans le discours direct employé dans la 1ère partie:

Jupiter dit: « Que..... »

« Etes-vous satisfait?— Moi? dit-il, pourquoi non? »

V. Étude de mots. —

COMPOSÉ: Corps résultant de la combinaison de plusieurs éléments. Ici: assemblage, être ou manière d'être.

GLOSER: Critiquer.

APPÉTIT: En général: tendance d'un être à satisfaire ses besoins; signifie ici *goût*.

CIRON: Genre d'insectes microscopiques, vivant dans la farine et le fromage.

BESACIERS: Celui qui porte la besace.

BESACE: (bissac), sac à deux poches.

JUPIN: Surnom de Jupiter.

VI. Grammaire. —

a) *Me* veut croire. Qu'il s'allait plaindre... Nous dirions aujourd'hui: s'il veut me croire, et qu'il allait se plaindre, rapprochant le pronom du verbe dont il est le régime. Mais au 17^e siècle le pronom régime se mettait en tête du groupe dans les périphrases verbales, telles que les deux citées plus haut.

b) Tout ce que nous sommes: pour « tous tant que nous sommes ». Dans l'expression de La Fontaine, le singulier *ce* détermine le nombre de *tout*.

Analyse grammaticale et logique. — « Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »

VII. Auteur. —

Jean de La Fontaine, fabuliste français du dix-septième siècle (1621-1695). Il a écrit un peu dans tous les genres: poésies diverses, contes, lettres, quelques tragédies. Il a surtout donné, dans la fable, sa complète mesure. La Fontaine est l'écrivain classique le plus riche et le plus varié.

VIII. Composition. — (Cours supérieur):

Sujet proposé: Parallèle entre la fable étudiée et le passage du saint Évangile cité dans l'analyse.

Canevas: Après avoir cité le texte évangélique: « Pourquoi regardes-tu la paille dans l'oeil de ton frère, tandis que

tu ne vois pas la poutre qui est dans ton oeil? Comment peux-tu dire à ton frère: permets que j'ôte cette paille de ton oeil, toi qui ne vois pas une poutre dans le tien? Hypocrite, ôte, premièrement la poutre de ton oeil, et alors tu penseras à ôter la paille de l'oeil de ton frère » et faisant un rapprochement avec la fable étudiée, Monsieur Le Bidois remarque: « Ici, outre la différence du symbole, il y a une profonde différence d'inspiration, d'accent. » Développer cette affirmation.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE:	}	L'Évangile et les fables.	
Mise au point.		La fable étudiée et le texte cité.	
NŒUD:	}	Des symboles:	Définition
			Affirmation
		De l'inspiration:	Définition
Différence.	}	De l'accent:	Affirmation
			Définition
			Affirmation
CONCLUSION:	}	Fable et Évangile:	Objet
Comparaison générale.			Valeur

DÉVELOPPEMENT

Un parallèle entre l'Évangile et les fables de La Fontaine présente infailliblement plus de contrastes que de ressemblances. De fait, l'auteur de fables pour être moraliste n'est pas pour cela prédicateur et le « bonhomme » moins que tout autre peut prétendre à ce titre.

Et cependant nous voici devant une fable où notre ami a illustré l'injustice humaine et nous y opposons le texte de l'Évangile: « Pourquoi regardes-tu une paille dans l'oeil de ton frère, tandis que tu ne vois pas la poutre qui est dans ton oeil? Comment peux-tu dire à ton frère: permets que j'ôte cette paille de ton oeil, toi qui ne vois pas une poutre dans le

tien? Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton oeil, et alors tu penseras à ôter la paille de l'oeil de ton frère. »

Monsieur Le Bidois a raison: le symbole comme l'inspiration et l'accent diffèrent dans les deux textes.

Et tout d'abord le symbole. La pensée abstraite commune à l'une et à l'autre page revêt une forme diverse dans les deux. Dans la fable, l'image de la besace; dans la page évangélique, une paille, et une poutre. . . Là un double sac: l'un posé devant l'homme pour les défauts d'autrui, l'autre qu'il garde derrière lui pour ses propres défauts; ici un fêtu à peine perceptible que remarque avec emphase celui qui n'aperçoit pas dans son oeil la poutre qui l'aveugle.

À côté de la différence du symbole, il faut noter la différence plus profonde encore de l'inspiration.

Le sentiment et la pensée de La Fontaine contrastent avec le sentiment et la pensée de Jésus: l'esprit et le coeur du fabuliste apparaissent si peu semblables à l'esprit et au coeur du Sauveur.

Celui-ci aime les hommes qu'il est venu sauver; celui-là les méprise et vit en égoïste. Si l'Homme-Dieu condamne les défauts de l'humanité, c'est qu'il l'en veut guérir; La Fontaine censure et sa critique confine au dépit, affirme la fatalité. Jésus, médecin magnanime, panse la plaie hideuse; La Fontaine la découvre en passant puis il va son chemin.

En un mot, la charité du Christ s'oppose ici à l'intérêt humain et l'accent qui traduit ces sentiments divers retentit diversement aussi.

Jésus oppose à l'injustice des hommes une énergique réprobation; écoutons-le: « Hypocrite, condamne-t-il, ôte premièrement la poutre de ton oeil, et alors tu penseras à ôter la paille de l'oeil de ton frère. »

C'est le Jésus du temple qui en expulse les vendeurs. L'âme n'est-elle pas le tabernacle du Dieu puissant? Les passions qui l'aveuglent, la profanent et en doivent être bannies.

Le fabuliste constate en souriant et excuse:

« Le fabricant souverain
« Nous créa besaciers tous de même manière.

« Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
« Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
« Et celle de devant pour les défauts d'autrui. »

C'est le bonhomme prêchant l'intérêt dans la tranquillité.

Mesurons à la lumière de cette comparaison ce qui sépare la simple « sagesse de la fable de la sublime morale de l'Évangile. »

Si l'on suivait les fables une à une, on verrait qu'elles se tiennent toujours dans le même ton d'humaine prudence. Tout autre resplendit le traité de la doctrine du Christ. En le lisant nous nous sentons le désir de devenir meilleurs, de vivre la vérité, la justice et la charité, de réformer notre caractère par la pratique des vertus. Aussi l'Évangile domine-t-il de toute sa noblesse divine le livre des fables de La Fontaine.

Composition (Cours élémentaire) :

Sujet proposé : Illustrer, dans un récit emprunté à la vie courante la fable étudiée et conclure en déduisant de la fable une morale pratique.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE : Mécontentement déclaré.

NŒUD :	{	Caractère de Lisette :	{	Portrait physique.
		Tort de Lisette.		Attitude.
		Reflexions.		

CONCLUSION : Morale pratique.

DÉVELOPPEMENT

Je suis en colère contre Lisette, mais en colère ! Connaissez-vous ma compagne Lisette ? En la voyant, vous serez surtout frappé non de ses bruns cheveux bouclés, ni du rose de ses joues ou de la délicatesse trop accentuée de sa bouche, ni même du jais de ses yeux, mais bien de l'attitude composée et dominatrice de cet ensemble. Plus grande que toutes ses compagnes, son air, ses manières, son langage la feraient déclarer

leur reine si nous n'étions toutes des démocrates fieffées. Cependant pleurez devant Lisette; vous aurez en elle une consolatrice tendre; faites-lui part de vos chagrins, vous la trouverez très affable; en un mot, soyez faibles, elle n'abusera ni de sa force, ni de son prestige et vous couvrira même de sa protection.

Je n'étais donc ni dans la peine, ni dans les larmes, quand l'autre jour, l'imposante Lisette a raillé en récréation ma démarche, à son sens, orgueilleuse, mon air de hauteur, comme elle dit, et ma bouche dédaigneuse. Une compagne m'a rapporté ses paroles, et j'enrage! Peut-on, Mademoiselle Lisette, se connaître si peu soi-même et toujours condamner les autres? Cessez, je vous prie, vos railleries sur votre prochain pour regarder de plus près votre arrogance et votre orgueil. La Fontaine avait certes rencontré votre pareille et la distinguait parmi « l'espèce » humaine en décrivant ses « besaciers ». Notre-Seigneur lui-même ne vous désignait-il pas 1896 ans à l'avance, vous qui distinguez une paille dans mon oeil sans songer à enlever la poutre qui vous aveugle?

Mais qu'ai-je écrit?... N'est-ce pas là ma propre condamnation? Je vous entends, lecteurs, et votre voix, écho de ma conscience, me fait rougir. « Comment! tu examines ainsi la conduite de Lisette et tu la juges au poids de l'Évangile!... Pèse-toi à la même balance! » Et je m'aperçois moi-même, jouant à mon tour le rôle très bas des besaciers de La Fontaine, manquant aussi de justice et d'humilité.

Le constater et le comprendre suffisent à calmer ma colère. Et pour conclure par une morale pratique la fable étudiée, je prends à l'heure même une résolution de sagesse et de charité. Changeant l'usage commun des « sacs à défauts », illustrés dans la fable, dès maintenant, je

« Destine à mes défauts la poche de devant
« Et celle de derrière aux défauts des Lisettes. »

Aussi, saurai-je désormais, vous verrez, trouver de très bonnes choses à écrire sur le compte de la Lisette de notre division.

Louis Veillot

Né de parents pauvres, dans une obscure campagne de France, obligé de s'instruire tout seul, pour ainsi dire, il a rempli le monde entier du bruit de son nom. Pendant trente ans, il a été, parmi les laïques, la figure la plus en évidence de l'Europe. Et c'est par la force de son génie, par la puissance de sa voix, par la fermeté inébranlable de ses convictions, qu'il attirait les regards de tous ses contemporains. Il n'avait à sa disposition ni la fortune, ni le pouvoir, ni la réclame complaisante; il a brillé par le seul éclat de l'immense talent dont Dieu l'avait doué et par le saint usage qu'il a toujours fait des belles facultés qu'il avait reçues du ciel... Il a porté la guerre partout, dans la politique, dans les sciences, dans les lettres. Il a brisé à coups de hache les barrières et les obstacles élevés par le paganisme moderne pour empêcher la doctrine de Jésus-Christ de circuler librement parmi toutes les classes de la société. Il a lutté corps à corps avec les ennemis de l'Église, les terrassant toujours... : Au milieu des terribles luttes de sa longue carrière, il a su conserver une douce piété, une tendre dévotion que l'ardeur des combats n'a jamais pu altérer.

J.-P. TARDIVEL.

Questionnaire

1. Quel sentiment inspire cette page?
2. Quelle en est l'idée générale?
3. Comment l'auteur la développe-t-il?
4. Donnez la division du morceau.
5. Quelle est la qualité dominante du fond?
6. À quel genre appartient cette page?
7. Quelle en est la forme?
8. Faites ressortir la vigueur du style dans le choix des idées secondaires.
9. Citez en les expliquant les expressions fortes du texte.

10. Quelle idée particulière ajoutent aux idées secondaires les termes suivants: *Obscure* campagne — fermeté *inébranlable* — *paganisme* moderne — *longue* carrière — *tendre* dévotion?

11. Définissez les mots suivants: Génie — réclame — faculté — terrasser — altérer.

12. Analysez logiquement: « Il n'avait à sa disposition ni la fortune, ni le pouvoir, ni la réclame complaisante; il a brillé par le seul éclat de l'immense talent dont Dieu l'avait doué et par le saint usage qu'il a toujours fait des belles facultés qu'il avait reçues du ciel. »

13. Dites ce que vous savez de l'auteur.

14. Composition. — Sujet proposé: Esquissez 1o le portrait de Louis Veillot, ou 2o votre propre portrait.

Canevas: 1o D'après une gravure représentant Louis Veillot, esquissez son portrait physique et les traits moraux qui peuvent se lire sur sa physionomie.

2o En faisant votre portrait, parlez de votre taille, de votre démarche, de votre allure; décrivez les détails physiques: têtes, traits, yeux, etc.; ajoutez les détails de votre caractère qui se peuvent déduire de votre extérieur.

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

^{1^o} Cette page est inspirée de la juste admiration de l'auteur pour le grand journaliste et polémiste français que fut Louis Veillot, rédacteur, en France, du journal *L'Univers*. M. Tardivel, lui-même fondateur et rédacteur, à Québec, du journal *La Vérité*, fut un lutteur pour tout ce qui touche l'Église catholique. On comprend dès lors son enthousiasme pour celui qui avait été le si loyal et si habile défenseur de la bonne cause.

II. Le fond. —

^{2^o} *Idee générale*. — « Louis Veillot dans son caractère », telle est l'idée générale de ces lignes.)

3^e L'auteur développe cette idée en faisant ressortir la personnalité remarquable dans Louis Veuillot. Si « pendant trente ans il a été parmi les laïques, la figure la plus en évidence de l'Europe », Louis Veuillot le doit non à ce qu'il *eut* mais à ce qu'il *fut*. « Il a brillé par le seul éclat de l'immense talent dont Dieu l'avait doué et par le saint usage qu'il a toujours fait des belles facultés qu'il avait reçues du ciel. »

PLAN

4 ^e	EXPOSITION: (1ère phrase)	{	Notes biographiques:	{	Condition et lieu de naissance Instruction Renommée
	NŒUD: (De la 2e phrase à la dernière.)	{	Figure la plus en évidence de l'Europe	{	Déclaration Secret de son ascendant Son action
	CONCLUSION: (Dernière phrase)	{	Accentuation du caractère:	{	Égalité des vertus: { Piété et dévotion malgré l'ardeur de la lutte.

5^e La vigueur que donnent la vérité et la conviction fait la qualité dominante du fond de cette page.

III. La forme. —

6^e Cette page appartient au genre didactique puisqu'elle traite d'histoire.)

7^e Elle est présentée sous forme d'article de journal et écrite dans une langue sobre et vigoureuse, qui met en relief les traits importants du caractère étudié.

8^e Étudions cette vigueur du style:

- A) Dans le choix des idées secondaires;
- B) Dans les expressions;
- C) Dans les mots.

A) *Dans le choix des idées secondaires:*

Toutes tendent à faire ressortir l'idée-maitresse du morceau: le caractère exceptionnel de Louis Veuillot: « Né de pa-

rents *pauvres*, dans une *obscur* campagne, obligé de s'instruire *tout seul*, pour ainsi dire, il a rempli le monde entier du bruit de son nom. » Ne sont-ce pas là les détails les plus aptes à faire saisir le mérite de Louis Veillot? Richesse, noblesse du sang, instruction supérieure ont manqué à sa vie et cependant « il a rempli le monde entier du bruit de son nom ». Après avoir écarté ce qui donne, pour le vulgaire, un certain mérite aux gens ordinaires, l'auteur fait luire le mérite véritable, celui qui est au-dessus de toutes les circonstances.

« Et c'est par la force de son génie, par la puissance de sa voix, par la fermeté inébranlable de ses convictions qu'il attirait les regards de tous ses contemporains », continue l'auteur.

Mais ces biens extérieurs qui ont manqué à la préparation de sa renommée ne serviront-ils pas au moins son action? Non, nous est-il ici déclaré: « Il n'avait à sa disposition ni la fortune, ni le pouvoir, ni la réclame complaisante. . . »

Pourtant cette action à laquelle manquaient tous les avantages extérieurs ne fut pas médiocre. « Il a porté la guerre partout, dans la politique, dans les sciences, dans les lettres. Il a lutté corps à corps avec les ennemis de l'Église, les terrassant toujours. »

La lutte cependant parce qu'elle extériorise peut avoir son écueil; elle aigrit parfois et seuls les caractères supérieurs s'y retrouvent semblables à eux-mêmes. Tel apparaît Veillot et c'est comme le trait décisif de son caractère. « Au milieu des terribles luttes de sa longue carrière, il a su conserver une douce pitié, une tendre dévotion que l'ardeur des combats n'a jamais pu altérer. »

95 B) *Vigueur dans les expressions:*

Pesons le sens réel des expressions suivantes:

« Il a rempli le monde du bruit de son nom ». Cette métaphore n'a rien d'exagéré; tout en servant la conviction de l'auteur, elle est une confirmation d'un fait historique: Qui ne connaît Louis Veillot? Ainsi en est-il de cette autre métaphore: « Il a brillé par le seul éclat de l'immense talent. »

« Il a porté la guerre partout. » C'est un résumé éloquent de la vie de Louis Veillot.

« Il a brisé à coups de hache les barrières ». Encore l'expression énergique qui révèle l'action audacieuse du lutteur pour la plus noble des causes.

« Il a lutté corps à corps ». Nouveau trait; ce lutteur va de l'avant, il combat en s'exposant, il se substitue pour ainsi dire à la Vérité qu'il défend, de sorte que chaque coup porté contre elle est dirigé sur lui.

10^e C) *Vigueur dans les mots:*

Étudions ce qu'ajoute de force à l'idée l'emploi des termes:

« *obscure campagne* »: Le lieu de la naissance ajoute souvent au lustre de la renommée. Louis Veillot naît dans une *obscure campagne*.

« *fermeté inébranlable de ses convictions* »: L'épithète « inébranlable », est toute une allusion à l'histoire de Veillot.

« *fortune, pousser, réclame complaisante* »: Évocation des trois agents qui semblent si souvent nécessaires à la renommée.

« *saint usage* »: Louis Veillot a lutté pour la vérité, cette chose sainte entre toutes.

« *immense talent* »: L'épithète répond à la réalité. Louis Veillot fut l'homme de toutes les questions.

« *paganisme moderne* »: Le terme rend absolument le caractère de la génération anti-catholique ici désignée: sans Dieu, on est païen.

« *Terrassant* », « *terribles luttes* », « *longue carrière* »: « *douce piété* », « *tendre dévotion* », chacun de ces termes ajoute un nouveau trait à l'idée.

11^e IV. Grammaire. —

GÉNIE: (lat. *genium*): Le plus haut degré auquel puissent arriver les facultés humaines.

RÉCLAME: Petit article inséré dans le corps d'un journal et qui contient ordinairement l'éloge payé d'un livre, d'une industrie, etc.

FACULTÉ: (lat. *facultatem*) : Puissance physique ou morale qui rend un être capable d'agir.

TERRASSER: Jeter de force par terre.

ALTÉRER: (lat. *Alter*, autre) : Changer en mal; falsifier; refroidir.

12^e *Analyse logique.* — « Il n'avait à sa disposition ni la fortune, ni le pouvoir, ni la réclame complaisante; il a brillé par le seul éclat de l'immense talent dont Dieu l'avait doué et par le saint usage qu'il a toujours fait des belles facultés qu'il avait reçues du ciel. »

VI. Auteur. —

13^e Joseph-Paul Tardivel (1851-1905) est surtout connu comme journaliste. Il s'exprime en un style d'une grande simplicité. Il a réuni en trois volumes ses meilleurs articles et études, sous le titre collectif de *Mélanges*. Nous avons encore de Tardivel une biographie de Pie IX (1878); des Notes de voyages (1890), un livre sur la Situation religieuse aux États-Unis (1900); deux brochures: l'Anglicisme, voilà l'ennemi (1880), et la Langue française au Canada (1901). — D'après l'abbé Camille Roy.

Canevas. — 1o D'après une gravure représentant Louis Veillot, esquissez son portrait physique et les traits moraux qui se peuvent reconnaître sur la physionomie.

2o Parlez de votre taille, de votre démarche, de votre allure. Décrivez les détails: tête — traits — yeux. Ajoutez les détails de votre caractère qui se peuvent déduire de votre extérieur.

Portrait de Louis Veillot ou Mon portrait par Louis Veillot.

PLAN

PREMIÈRE PARTIE:

Ensemble du corps.

{ Taille
Démarche
Allure

DEUXIÈME PARTIE:

Détails.

Tête
Traits
Yeux
Teint
Beauté négative

TROISIÈME PARTIE:

Caractère.

Intelligence
Bonté
Franchise
Sentiments sympathiques.

CONCLUSION: Témoignage étranger.

DÉVELOPPEMENT

L'ensemble de ma personne n'a rien qui soit remarquable : je ne suis ni grand, ni gros, ni petit, ni maigre ; je n'ai point la taille élégante, je ne l'ai point épaisse. Je suis un garçon à peu près comme tous les autres, et je vous avoue que le public est le modèle, sur ce point, auquel je m'efforce de ressembler. Cependant, une démarche aisée en même temps qu'assez grave, serait, selon quelques-uns, le point où je me distingue, et je crois que je puis accepter cette flatterie. Je n'ai l'allure ni d'un évaporé, ni d'un rustaud ; je pose mon pied sur la terre solide et bien assuré, et je me promène par la ville comme un propriétaire dans son héritage ; cette espèce de dignité sert à compenser suffisamment une certaine carrure qui voudrait, peut-être, que j'eusse quelque chose de plus en hauteur. A tout prendre, je ne suis pas mal fait.

Ce corps vigoureux supporte une tête qui pourrait être un peu moins volumineuse, sans pour cela paraître disproportionnée. Vous voyez bien ce que je veux dire ; de grâce, n'exigez point que je sois plus précis là-dessus. J'ai les traits forts plutôt que prononcés ; les lèvres grosses, le nez . . . eh bien ! oui, le nez ample ! Les yeux sont noirs et plutôt petits, fort vifs quelquefois ; les sourcils bien placés, peut-être un peu durs ; le menton assez agréable, malheureusement je commence à en avoir deux ; avec cela le teint brun et pâle. Il est vrai que je

ne suis pas beau. Cependant, l'ensemble ne repousse pas. Je me sauve par la physionomie.

Si je m'anime à causer, mon regard brille; avec ceux que j'aime, j'ai le sourire bon et tendre; avec tout le monde, l'air franc; enfin, sur ce visage tel quel, se peignent sans difficulté des sentiments faits pour attirer la sympathie. Mes traits disent nettement ce que j'ai dans l'âme, et c'est pourquoi je ne suis pas toujours désagréable à regarder.

Avant de vous écrire, j'ai demandé à une dame qui passe pour sincère, comment elle me trouvait. Elle a répondu : « Vous avez la voix aimable, vous ne manquez pas d'esprit ; lorsqu'on vous écoute. . . , on peut oublier qu'on vous voit. »

Louis VEUILLOT.

L'alouette et ses petits, avec le maître d'un champ

Ne t'attends qu'à toi seul; c'est un commun proverbe.

Voici comme Ésope le mit

En crédit.

Les alouettes font leur nid

Dans les blés, quand ils sont en herbe:

C'est-à-dire environ le temps

Que tout aime et que tout pullule dans le monde,

Monstres marins au fond de l'onde,

Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

Une pourtant de ces dernières

Avait laissé passer la moitié d'un printemps

Sans goûter le plaisir des amours printanières.

À toute force enfin elle se résolut

D'imiter la nature et d'être mère encore.

Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore,

À la hâte; le tout alla du mieux qu'il put.

Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée

Se trouvât assez forte encor

Pour voler et prendre l'essor,

De mille soins divers l'alouette agitée

S'en va chercher pâture, avertit ses enfants

D'être toujours au guet et faire sentinelle.

« Si le possesseur de ces champs

Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,

Écoutez bien; selon ce qu'il dira,

Chacun de nous décampera. »

Sitôt que l'alouette eût quitté sa famille,

Le possesseur du champ vient avecque son fils.

« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis

Les prier que chacun, apportant sa faucille,

Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »

Notre alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant, soyez gais ; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose. »

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure. . .

— Non, mes enfants ; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure. »

L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »

Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants. »
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

LA FONTAINE.

Questionnaire

1. D'où est tirée cette fable ?
2. À qui La Fontaine en a-t-il emprunté le sujet ?

3. Comment le savez-vous?
4. Mais la fable de La Fontaine est-elle une copie de celle du Phrygien?
5. Quelle est l'idée générale de la fable.
7. Comment l'auteur l'illustre-t-il?
8. Quels sont les personnages en scène?
9. Que dites-vous de l'alouette?
10. Faites le plan de la fable, déterminant dans le noeud quatre actes distincts subdivisés en tableaux et en scènes, et marquez les vers qui les expriment.
11. Quelle est la qualité dominante du fond dans cette fable?
12. Dans quel genre littéraire se classe l'apologue ou fable?
13. Quels vers offre cette fable: *a)* quant à la mesure, *b)* quant à la rime?
14. Qu'appelle-t-on licences poétiques? L'auteur en prend-il dans cette fable?
15. Comment La Fontaine réussit-il à nous faire voir ses tableaux et à nous rendre présentes les scènes qu'il raconte?
16. Montrez comment les détails: *a)* dans la description du printemps; *b)* dans la mise en scène de l'inquiétude de la mère, *c)* dans les trois visites du maître, au champ, sont coordonnés au développement de l'idée générale du morceau.
17. En quoi consiste la concision du style? Relevez-en cinq exemples dans la fable étudiée.
18. Signalez dans le texte, en les commentant, six expressions qui font images.
19. Définissez les mots suivants: pullule, repu, essor, nitée.
20. Comment culebuter s'écrit-il aujourd'hui?
21. Qu'est-ce qu'une ellipse? Trouvez-en trois exemples dans le texte.
22. Quelle remarque faites-vous sur les participes: volant et se culebutant?

23. Donnez la règle « d'amour » employé au pluriel.

24. Analysez grammaticalement et logiquement :

Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés.

25. Que savez-vous de La Fontaine?

Composition

Sujet proposé : Dire 1o quelle scène ou quel tableau de la fable a votre préférence; 2o la raison de cette préférence.

Canevas : Reconstituer la scène ou le tableau en l'amplifiant... développer son appréciation personnelle et terminer par quelque réflexion pratique.

ANALYSE

I. Origine du morceau. — Cette fable est la 22e et dernière du livre IV des fables de La Fontaine. Elle fait partie du premier recueil comprenant les livres I à VI et qui fut dédié par l'auteur au fils aîné de Louis XIV.

II. Source du morceau. — La Fontaine le déclare lui-même dans les premières lignes de la fable : il en a emprunté le sujet au recueil d'Ésope. Mais comme dans toutes les fables inspirées par les Anciens au poète français, seule l'idée générale y est conservée. Car le fabuliste nous dit quelque part :

« Mon imitation n'est point un esclavage.
« Je ne prends que l'idée et les tours et les lois
« Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois. »

Une narration symbolique et vivante se substitue donc ici au fait sec et à la moralité servant de conclusion, exposés comme une espèce de canevas dans la fable d'Ésope.

III. Étude du fond. — L'idée générale est celle-ci : « Nous ne pouvons compter avec assurance que sur nous-mêmes. » L'auteur la résume d'abord dans le premier vers :

« Ne t'attends qu'à toi seul... »

Puis il en met l'expression dans la bouche du maître du champ parlant à son fils et se décidant à l'action :

« Notre erreur est extrême
« Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
« Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
« Retenez bien cela, mon fils. »

Mais comment La Fontaine va-t-il illustrer cette idée, désignée par l'expression « commun proverbe » dans la première ligne de sa fable ? Par une narration dans laquelle figureront l'alouette et ses petits avec le maître d'un champ.

L'alouette expérimentée déterminera, d'après le langage du maître, l'époque où il lui faudra loger ailleurs sa « nitée ». Tant que le maître compte ou sur ses amis ou sur ses parents pour abattre le blé, l'alouette juge sa famille en sécurité. Mais le jour où le maître décide de se mettre lui-même à l'oeuvre, elle donne le signal du départ.

Cette invention prête au bon La Fontaine l'occasion d'un drame véritable. Quatre actes où s'entremêlent scènes et tableaux se déroulent sous nos yeux à la lecture de cette fable exquise, puis un dénouement naturellement amené. Reconstituons ces scènes et décalquons ces tableaux en faisant le relevé du plan.¹

PLAN

Les trois lignes en tête de la fable y tiennent peu. Elles en appuient, il est vrai, la moralité, laquelle pourtant se dégage assez fortement du morceau. Aussi figureraient-elles tout aussi bien à la suite de la fable. Celle-ci commence véritablement au 4e vers : « Les alouettes font leur nid. . . »

EXPOSITION :	Construction des nids d'alouettes	Lieu (vers 5). Époque (vers 6-9).
Vers 4-9		

¹ Les scènes supposent l'action ; les tableaux, des situations, des images.

Premier acte: (vers 10-26) « Installation de l'alouette »	Scène 1: L'alouette bâtit son nid: (vers 10-16).	{ retard décision exécution	
	Tableau: (vers 17-19)	{ Les blés La nitée	
	Scène 2: (vers 20-26)	{ Inquiétude de la mère. Avertissement	
Deuxième acte : (Vers 27-40)	Scène 1: Tournée et paroles du maître. (vers 27-31).		
	Scène 2: Retour de l'Alouette (vers 32).		
	Tableau: Couvée en alarme. (vers 33).		
NŒUD: Vers 10-62	Première visite du Maître:	Scène 3: Rapport. (vers 34-35).	
		Scène 4: Paroles de la mère: (vers 36-39)	{ Assurance Avertisse- ment.
		Tableau: Tout s'en- dort: (vers 40)	{ Petits Mère
Troisième acte : (vers 41-52)	Tableau: (vers 41-42)	{ Aube Champ désert Alouette à l'essor	
	Scène 1: (vers 42-48)	{ Ronde du maître Paroles	
Deuxième visite du maître:	Tableau: Épouvante au nid. (vers 49).		
	Scène 2: Rapport. (vers 50).		
	Scène 3: Assurance de la mère. (vers 51-52).		
Quatrième acte: (vers 53-64)	Tableau: Champ désert. (vers 53).		
	Scène 1: Le maître	{ Sa visite Ses paroles	
Troisième visite du maître:	Tableau: Rapport. (vers 63).		
	Scène 2: Signal du départ. (vers 64).		

DÉNOUE- { Vers 65-67 { Hâte (vers 65-66).
MENT: { Départ: { Discrétion (vers 67).

La richesse des détails pleins d'intérêt et de délicatesse est la qualité dominante du fond de cette fable.

IV. Étude de la forme. —

GENRE. — L'apologue ou fable appartient au genre didactique parce qu'elle est écrite dans le but d'instruire.

FORME LITTÉRAIRE. — La Fontaine a écrit en vers toutes ses fables.

VERSIFICATION. — Celle-ci offre des vers libres quant à la mesure: des alexandrins, ou vers de douze syllabes, y sont suivis de vers de huit syllabes. La 3e ligne compte trois syllabes seulement.

Les rimes y sont mêlées et en général suffisantes. Proverbe et herbe — monde et onde — dernières et printanières — nitée et agitée — couvée et levée — alouette et retraite — heure et demeure — vint et souvint — alouette et trompette — temps et culbutants sont des rimes riches.

Fils et amis constituent une rime vicieuse: ni l'oreille, ni l'oeil ne s'y trouvent satisfaits.

LICENCES. — Il est des mots dont l'orthographe peut varier pour une plus grande facilité de la rime ou de la mesure du vers. Ce changement de l'orthographe des mots dans le vers est une licence dite poétique. La Fontaine s'en sert dans cette fable où il écrit « avecque » pour avec, et « encor » pour encore.

V. Étude du style. —

Le style de cette fable est une peinture toute de vérité et de délicatesse. Pour exposer ainsi devant nos yeux des tableaux si nettement dessinés et nous faire assister à des scènes si vivantes, le poète ne multiplie pas les traits, mais il:

A) Choisit comme détails à mettre en relief dans les faits ceux qui ont quelque chose de commun avec l'idée à développer;

B) Les expose avec concision;

C) Emploi des expressions qui font images.

A) *Choix des détails.*¹ Suivons le procédé de l'auteur :

1o Dans la description du printemps aux premières lignes de la fable. Il accumule les détails se rapportant à l'idée du renouveau et n'en ajoute aucun autre :

« C'est-à-dire environ le temps

« Que tout aime et que tout pullule dans le monde. »

Ainsi est habilement amenée l'idée du noeud où il est question de l'alouette, personnage important autour de qui se concentre l'action du drame, laquelle

« Avait laissé passer la moitié d'un printemps

« Sans goûter le plaisir des amours printanières. »

et qui

« se résolut

« D'imiter la nature et d'être mère encore. »

2o Dans la mise en scène de l'inquiétude de la mère.

L'objet :

« les blés d'alentour mûrs »

La cause :

« ...avant que la nitée

« Se trouvât assez forte encor

« Pour voler et prendre l'essor. »

de ses soins : comme les paroles qu'elle adresse à ses petits tendent bien au but : la mise en lumière de l'idée générale du morceau : « le moment où le maître se décidera à couper lui-même le blé. »

3o Dans les trois visites du maître, aucun détail, nulle parole qui ne tende à l'idée générale. Notons dans les discours la tendance de plus en plus accentuée vers cette idée générale. Le maître dit d'abord :

« Ces blés sont mûrs... allez chez nos amis. »

¹ Ce développement pourrait n'être donné que pour le cours supérieur.

Puis :

- « Nos amis ont grand tort et tort qui se repose...
« Sur de tels paresseux, mon fils, allez chez *nos parents*. »

Et enfin :

- « Notre erreur est extrême...
« Il n'est meilleur *ami* ni *parent* que soi-même. »

et le point d'arrivée est atteint.

Ainsi chacune des idées secondaires et particulières de la fable pourrait être étudiée dans son expression comme un trait précis et fort, apporté à l'idée générale.

B) *Concision dans l'expression*. Relevons cette concision en remarquant l'absence de mots inutiles, particulièrement :

1o Dans l'énumération :

- « Tout aime et tout pullule :
« Monstres marins au fond de l'onde
« Tigres dans les forêts, alouettes aux champs. »

2o Dans ce vers plein et saccadé qui illustre bien la hâte de l'alouette :

- « Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore
À la hâte ;

3o Dans les tableaux :

- a) Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère
b) L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout
c) L'alouette à l'essor...

4o Dans le cri d'épouvante :

- « Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure... »

Que de sentiments et d'idées sous-entendus dans ce peu de mots !

5o Dans la constatation :

- « L'alouette eut raison ; car personne ne vint. »

C) *Expressions pittoresques* :

Ici le printemps est peint par des traits de nature :

- « Les blés, quand ils sont en herbe. »
«le temps,
« Que *tout aime* et que *tout pullule* dans le monde. »

Là, le vers suivant en évoque encore l'idée :

« ...*Goûter le plaisir des amours printanières.* »

Enfin une nouvelle image résume tout le renouveau dans le monde : L'alouette pour suivre l'exemple universel :

« *se résolut*
« *D'imiter la nature et d'être mère encore.* »

Toutes ces expressions ne sont-elles pas suggestives de la vie partout renouvelée au printemps ?

Plus loin, nous apparaissent les oisillons posés « au guet » et faisant « sentinelle », puis nous les voyons en « alarme », après la visite du maître. Au sujet du retour de la mère, la tournure « *L'un commence. . .* » nous laisse croire que tous voudraient parler, mais sont comme étouffés par la crainte ; enfin l'un réussit à rapporter : « *Il a dit. . .* » n'entend-on pas ces mots comme une plainte entrecoupée de larmes ? Bientôt, grâce à l'ampleur de la phrase s'illustre le geste calme de la mère rassurant sa famille :

« *S'il n'a dit que cela. . .* »

et sa sollicitude si pleine de délicatesse touchante :

« *Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger.* »

Enfin c'est le départ précipité :

« *Et les petits en même temps.* »

Cet « en même temps » est tout un croquis d'après nature.

« *Voletants* ». Ce sont des oisillons trop faibles pour voler.

« *Se culebutants* ». Ces quatre syllabes illustrent bien l'excitation peureuse des petits.

« *Délogèrent tous sans trompette* ». Le mot *déloger* : changer de lieu est bien choisi. Et toute cette proposition finale constitue, dans sa simplicité, le dernier trait de crayon habilement ajouté au tableau entier.

« *Ils délogèrent sans trompette* », point d'hésitation, pas de représentation à faire ; le temps était venu où le blé allait sûrement être coupé puisque le maître ne comptait plus que sur lui-même pour exécuter le projet.

VI. Vocabulaire. —

PULLULE: se multiplie abondamment.

REPU: Qui a satisfait sa faim.

ESSOR: Action d'un oiseau qui prend son vol.

NITÉE: pour nichée: dérivé irrégulier de nid.

VII. Grammaire. —

La fable contient quelques expressions elliptiques: L'ellipse est une figure de grammaire qui consiste à retrancher un ou plusieurs mots dans la phrase. Elle sert la concision du style.

Dans « les blés d'alentour mûrs et l'alouette à l'essor », nous avons une ellipse du verbe.

« Et faire sentinelle »: ellipse de la préposition *de*, « et de faire sentinelle ».

« Et tort qui se repose », ellipse du verbe « il a tort », et du pronom *celui*.

Voletants et se culebutants sont des participes présents et sont comme tels invariables. Mais au XVIIe siècle le participe était variable en genre et en nombre.

De plus « culebutants » s'écrirait aujourd'hui culbutant, sans *e* muet.

Analyse grammaticale et logique:

« Pour la troisième fois, le maître se souvint

« De visiter ses blés. »

VIII. Auteur. — Voir la fable « La besace ».

IX. Composition. — Dire *a)* quelles scènes ou quels tableaux de la fable ont votre préférence, *b)* la raison de votre préférence.

Canevas. — Reconstituer la scène ou le tableau par une description, développer son appréciation personnelle et terminer par quelque réflexion pratique.

PLAN

<i>Première partie</i> : Tableau . . .	}	Général.	}	La mère Le nid.
		Au loin.		
		Plus près		

Deuxième partie : Raison de préférence.

Troisième partie : Réflexions.

DÉVELOPPEMENT

Un vaste champ, la brise toute légère en penche les blonds épis chargés. Au loin deux hommes se dirigent vers la ferme : un père accompagné de son fils. Par son regard et par son geste, vous devinez chez le père une résolution ferme ; vous pouvez, sans crainte, affirmer qu'il est question du champ.

Plus près, un oiseau à l'essor attire l'attention. Le gris de son plumage, marqué de nuances plus foncées à la poitrine et à la gorge touche bientôt l'or des blés ; et son bec cylindrique chargé de vers et de chenilles écarte d'une manière presque imperceptible les herbes entre lesquelles l'oiseau disparaîtra bientôt. Je reconnais l'oiseau du laboureur, l'alouette des blés.

Après quelques secondes, je m'approche ; je penche les herbes : quatre petits becs ronds m'apparaissent ouverts. Les oisillons ne réclament pas la becquée, leur air n'exprime aucune convoitise ; ils parlent sans doute les petits . . . ils sont effrayés, leurs yeux le révèlent aussi bien que leurs pattes menues, posées sur le bord du nid. Leurs ailes battent, nerveuses. Ils crient à la mère qui arrive :

« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure . . . »

La mère bientôt couvre les oisillons de ses ailes, son ramage étouffe le quatuor plaintif. Il est calme, il parle de paix et de sécurité, il invite au sommeil :

« Non, mes enfants : dormez en paix,
« Ne bougeons de notre demeure. »

C'est bien le troisième acte dans son dernier tableau qui a ma préférence dans cette fable.

J'aime tant y retrouver l'enfance peinte sous l'un de ses plus intéressants aspects ; dans son intelligence qui s'ouvre et son initiative qui s'affirme.

La mère avait fait part de ses craintes à ses enfants ; elle les avait même chargés d'une mission grave. . . de leur attention dépendait le salut de la famille. Avec quelle vigilance les oisillons ont rempli leur mandat ! Mais leur inexpérience est grande. . . aussi veulent-ils toujours précipiter le départ.

C'est bien là l'enfant chez qui, l'impression dominant la réflexion, met l'imagination au-dessus du bon sens ; l'enfant aussi qui prend conscience de sa responsabilité et se croit fort pour l'action. À côté c'est la mère prudente, dont le calme posé sur tout un passé vécu en impose à sa famille qui, avec douceur et fermeté, pilote l'enfant sur le chemin de la sagesse.

J'aime ce tableau dans notre fable, parce qu'après avoir fait voir il fait réfléchir. Il redit à nos coeurs les leçons de nos mères et nous fait apprécier leur tendresse et leurs conseils.

Oui, mère chérie, à tes pieds, je dépose ce faible essai, hommage de ma gratitude filiale et de mon amour, car mieux que l'alouette à ses petits, tu m'enseignes la vraie sagesse. Puisse-tu trouver en moi toujours l'enfant docile et obéissante qui comprend ta sollicitude et profite de tes leçons !

La campagne romaine

L'immense campagne est déserte. Déserts les fronts de talus surgissant en tous sens, pareils à des falaises creusées par une crue furieuse et couronnées d'un peu de bois ; déserts les prés ; désertes les friches pierreuses, encaissées, que termine une arche romaine isolée, couverte de lierre, mystérieuse comme la lettre unique d'une inscription effacée. Au-delà du pont, un grand marais à demi desséché, ou plutôt une terre très basse que contournent des ruisseaux et d'où s'élèvent encore des tiges brisées de maïs. Nous avançons très lentement. Et je vois monter en face de nous, un peu à droite, une sorte de colline dénudée, ovale, ayant la forme et la couleur d'une poire tapée dont la queue tremperait dans le marais. Des huttes y sont posées en lignes parallèles, les premières presque confondues avec le sol, les plus hautes bien nettes sur le ciel. Voilà donc le village ! Nous pressons nos chevaux. Un premier pont fait de rondins à peine liés ensemble, jetés sur un canal fangeux, puis une pauvre île inculte, puis un second bras de ruisseau, dans lequel lavent une demi-douzaine de jeunes filles en haillons.

Elles se redressent un peu, toutes, sans lâcher leur poignée de linge. Mais pas une ne sourit. Pas même une étincelle de vie heureuse dans ces yeux de quinze ans ; rien que le reproche de la misère découragée, le reproche injuste qui s'adresse à tout le monde et qui fait mal. Et devant nous, sur le premier ourlet du raidillon où est le village, d'autres regards pareils, chargés de la même plainte, nous attendent et nous accompagnent. Un groupe de vieilles femmes et d'enfants, immobiles, assis, se chauffent au soleil.

Questionnaire

1. D'où est tiré cet extrait ?
2. René Bazin est-il le premier auteur qui ait parlé de la campagne romaine ?
3. Quelle impression veut-il nous donner dans cette page ?

4. Quel procédé emploie-t-il pour nous donner cette impression?

5. Pourquoi M. Bazin nous fait-il une description si réaliste de la campagne romaine? Qu'est-ce que le réalisme en littérature?

6. Citez quelques expressions réalistes de l'extrait?

7. N'y a-t-il pas cependant une partie poétique dans cette page? Dites sur quoi vous vous appuyez pour donner votre réponse.

8. Y a-t-il quelques figures de style qui vous ont frappé?

9. Définissez: talus, falaise, crue, friche, encaissé, arche, pont, marais, maïs, hutte, rondin, ourlet, raidillon.

10. Donnez la différence entre plutôt et plus tôt, où et ou, là et la.

11. Analysez grammaticalement et logiquement la dernière phrase.

12. Que savez-vous de M. René Bazin.

COMPOSITION. — Décrivez un coin de notre province.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est une description tirée des « Italiens d'aujourd'hui », compilation de notes de voyage et d'appréciations judicieuses sur l'Italie contemporaine, de M. René Bazin. Cet ouvrage parut en 1893.

II. Étude du fond. —

La campagne romaine a été décrite par plusieurs auteurs; notons seulement la description de Chateaubriand dans une lettre à son ami Fontanes (10 janvier 1804), celle de Taine dans son « Voyage en Italie », et celle de M. Paul Bourget dans « Cosmopolis ».

Tandis que Chateaubriand nous montre, dans la campagne romaine « des ruines, rien que des ruines », Bazin, lui, va nous donner l'impression de la misère de la contrée, de la misère des gens qui l'habitent.

Cette impression de misère, l'auteur l'a d'abord rendue par la description des choses : *L'immense campagne est déserte... jusqu'à : dans lequel lavent une demi-douzaine de jeunes filles en haillons.*

Il répète jusqu'à trois fois le mot « désert » pour bien nous montrer le vide de ce premier plan : déserts les fronts de talus... déserts les prés... désertes les friches pierreuses. L'auteur a bien lu Chateaubriand. Il est peut-être moins artiste, mais à coup sûr il est tout aussi peintre.

On passe un pont. On aperçoit un grand marais desséché d'où s'élèvent encore des tiges brisées de maïs, cette nourriture des pauvres, des miséreux. Puis c'est une colline dénudée... des huttes y sont posées en lignes parallèles. Et c'est là le village. Pour s'y rendre, il faut franchir un pont fait de rondins à peine liés ensemble. Il serait difficile de donner davantage l'impression de la misère qui règne dans cette contrée.

La seconde impression générale de misère nous est fournie par l'expression de la physionomie humaine : Une demi-douzaine de jeune filles *en haillons* lavent dans un bras de ruisseau. Cela suffit à nous donner l'idée de la pauvreté de ces gens. Homère, dans un des plus charmants tableaux de l'Odyssée, nous montre la belle Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, allant elle-même avec ses femmes laver à la rivière ses robes et celles de ses frères ; mais quelle différence entre la riche princesse et ces jeunes filles *en haillons* ! Le tableau cependant ne semble pas assez sombre à René Bazin ; il va y ajouter encore : « Elles se redressent à l'approche des voyageurs, mais *pas une ne sourit* » ; c'est donc une misère non résignée, une misère haineuse. La misère chez ces jeunes filles, engendre l'anémie : *elles n'ont pas une étincelle de vie heureuse dans leurs yeux de quinze ans.* Il n'y a que le reproche qui s'adresse à tout le monde. Pour elles, tout homme, s'il n'est pas un miséreux, est un ennemi. Leur misère est découragée, voilà le mot... et qu'il est triste !

De la misère découragée à la révolution, il n'y a qu'un pas... Tous ces yeux sont pareils. D'autres sur le premier raidillon où est le village sont chargés de la même plainte

injuste; injuste, au moins pour ce qui est des étrangers, car ce n'est pas à eux qu'il appartient de remédier à la misère de ces pauvres gens.

Sous cette description se cache un intérêt particulier de la question sociale. A cette époque, c'était, remarquons-le bien, sous Léon XIII, on parlait beaucoup de la condition misérable des habitants de ces marais. L'auteur, bon catholique, ne pouvait manquer de s'occuper de la question, Il nous a donc décrit la campagne romaine en toute réalité, sans poésie, avec l'encre d'un économiste plutôt qu'avec celle d'un artiste.

III. Étude de la forme. —

On a dit de M. René Bazin qu'il est « un exquis poète »; Il aurait été facile de choisir tel ou tel passage de ses romans, qui nous l'eût montré sous cet aspect: « Printemps naissant », dans *De toute son âme* — « Premier labour de septembre » ou « La vigne arrachée » dans *La terre qui meurt*. — la « Montée de Sainte-Odile », dans les *Oberlé*, etc.; l'extrait que nous analysons nous fait voir dans ce poète un observateur *réaliste*.

Préoccupé de peindre la misère aussi vraie que possible pour intéresser à la triste condition des paysans ceux qui s'occupent de la question sociale, il a employé des termes très réalistes: canal fangeux, poire tapée dont la queue traînerait dans le marais, jeunes filles en haillons, sans lâcher leur poignée de linge ».

Malgré ce réalisme voulu, Bazin reste instinctivement poète, et la première partie de sa description ne serait pas mal placée près d'une page de Chateaubriand. Il y a assurément du lyrisme dans cette triple répétition du mot *désert*, et une rythme vraiment poétique dans les trois membres de phrase que ce mot commence, le premier et le dernier très longs, enchâssant le deuxième tout court. Les comparaisons sont justes et bien choisies: les fronts de talus surgissent en tous sens, *pareils à des falaises creusées par une crue furieuse et couronnées d'un peu de bois*. — L'arche romaine isolée, couverte de lierre, est *mystérieuse comme la lettre unique d'une inscription effacée*.

Et quelle jolie métaphore que « *cette étincelle de vie heureuse* » que Bazin regrette de ne pas voir dans ces yeux de quinze ans!

Nous souscirions donc volontiers à cette appréciation donnée dans un manuel français: « Quant au style de M. René Bazin, il est d'un poète: très imagé, il fourmille de ces mots qui viennent du fond de l'âme et qui jaillissent comme une source fraîche; constamment, M. R. Bazin trouve la métaphore neuve, crée son expression, soit pour rendre un aspect de la nature, soit aussi pour peindre les sentiments. De plus, son style est d'une harmonie délicieuse mais sans mollesse. On ne peut mieux faire pour caractériser cette prose claire, forte et chantante que de lui appliquer ce que dit l'auteur d'une de ses héroïnes; ce sera en même temps en donner un exemple.

« Elle est grave... Elle va dans la splendeur du jour qui lui parle. Mais il n'y a rien d'alangui en elle. Elle est vaillante; elle est faite pour la bravoure de la vie. Ses yeux, qui cherchent la cime des arbres, restent vivants, maîtres de leur pensée et ne s'arrêtent pas au rêve qui la tente. »

(de Parvillez et Moncarey.)

IV. Étude des mots. —

TALUS: Pente, inclinaison qu'on donne au revêtement d'un fossé, d'un mur. Surface même de la pente.

FALAISES: Rochers escarpés sur les bords de la mer.

CRUE: Elévation des eaux, augmentation, croissance.

FRICHE: Étendue d'un terrain que l'on ne cultive pas et où ne croissent que des herbes, des broussailles.

ENCAISSÉ: qui a des bords escarpés: chemin encaissé, rivière encaissée.

ARCHE: Voûte en forme d'arc supportée par les piles d'un pont.

PONT: Construction faisant communiquer deux points séparés par un cours d'eau ou une dépression de terrain.

MARAI: Terrain abreuvé par des eaux qui n'ont pas d'écoulement.

MAÏS: Genre de graminées appelées aussi *blé de Turquie* ou *blé d'Inde* et dont les grains sont comestibles.

HUTTE: Petite cabane.

RONDIN: Tronc de sapin dépouillé de son écorce: en général, tronc d'arbre non équarri.

OURLET: Repli cousu au bord d'une étoffe pour empêcher qu'elle ne s'effiloche. Ourlet du raidillon — premier pli du raidillon.

RAIDLON: Chemin en pente rapide mais d'une faible étendue.

V. Grammaire. —

1o Donner la différence entre *plutôt* et *plus tôt*, *ou* et *où*, *la* et *là*.

2o Analyser grammaticalement et logiquement la dernière phrase.

VI. Auteur. —

René Bazin est né en 1853, à Angers, où il devint professeur de droit à la Faculté catholique. Comme poète et romancier, il a acquis une place d'honneur parmi les écrivains de ce siècle et la sympathie des lecteurs d'élite. Ses principaux romans sont: *Ma tante Giron*, *Une tache d'encre*, *De toute son âme*, *la Terre qui meurt*, *le Blé qui lève*, *les Oberlé*, *la Barrière*, *la Closerie de Champdolent*, *les Nouveaux Oberlé*.

Il a publié aussi des récits de voyage: *À l'aventure*, *Sicile*, *Terre d'Espagne*, etc. Sa biographie de *Charles de Foucauld* est un chef-d'oeuvre.

VII. Composition. —

Décrivez un coin de notre province.

La mort et le bûcheron

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
« Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos. »
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée
Lui font, d'un malheureux, la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère. »
Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes. »

LA FONTAINE.

Questionnaire

1. Quelle idée La Fontaine s'est-il proposé d'illustrer dans cette fable ?
2. Pourquoi a-t-il choisi comme personnage un pauvre bûcheron ?
3. Quel plan a suivi l'auteur ? (tableau synoptique).
4. Quelles qualités de style remarquez-vous dans l'exposition ?
5. Le *noeud* est-il amené naturellement ?

6. Comment La Fontaine nous prépare-t-il à entendre le vieillard appeler la mort?

7. Le dénouement est-il prévu?

8. Pourquoi La Fontaine ne décrit-il pas la mort?

9. Montrez que les mots employés par La Fontaine sont parfaitement adaptés à l'idée qu'il veut nous donner du bûcheron.

10. Expliquez les mots : ramée, faix, chaumine, enfumée, fagot, machine ronde, soldats, impôt, créancier, corvée, trépas, bouger, devise.

11. Donner les règles qui concernent le mot *tout*.

12. Analyser les noms et les pronoms des quatre derniers vers.

13. Dire la nature des propositions dans les vers 13 à 16.

14. COMPOSITION. — Comparer la fable d'Ésope « Le vieillard et la mort » et celle de La Fontaine « la mort et le bûcheron ».

TEXTE D'ÉSOPE

Un vieillard, ayant coupé du bois dans la forêt, le portait sur son dos et marchait depuis longtemps. Fatigué par la longueur de la route, il met bas son fardeau et appelle la mort à son secours. La Mort vient, lui demande pourquoi il l'a appelée, et le vieillard répondit : « Pour que tu m'aides à charger ce bois ». Cette fable montre que tous les hommes, même malheureux, sont attachés à l'existence.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

Cette fable de La Fontaine est la seizième du premier livre. Le sujet en est emprunté à Ésope.

II. Étude du fond. —

L'idée que La Fontaine s'est proposé d'illustrer dans cette fable, c'est que tous les hommes préfèrent la souffrance à la mort :

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Pour donner plus de force à sa démonstration, le fabuliste choisit comme personnage un pauvre bûcheron. Son métier est rude et n'enrichit guère. De plus, le bûcheron de La Fontaine est vieux, il est pauvre entre les pauvres, son passé n'a été qu'une longue misère, ce qui lui reste à vivre ne sera pas plus gai; et c'est cet homme qui préfère la vie, c'est-à-dire la souffrance, à la mort qu'il a appelée. Qu'en sera-t-il donc de ceux qui ont en partage quelque bonheur, si léger soit-il?

Ce petit drame, car c'en est un, comprend quatre parties.

PLAN

I EXPOSITION: Portrait du bûcheron.	A) Démarche lourde car	B) Efforts qu'il fait pour regagner sa chaumière.	a) Il est couvert de ramée.					
			b) Il est courbé à la fois sous le poids du fagot et sous celui des ans.					
II NŒUD: Ce qui amène le bûcheron à appeler la Mort.	A) Il n'en peut plus d'effort et de douleur.	B) Il met bas son fagot.	C) Il songe	D) Il appelle la Mort.	} aucun plaisir 1. la pauvreté 2. les exactions 3. la corvée			
	a) dans le passé	b) dans le présent				Il songe	D) Il appelle la Mort.	} aucun plaisir 1. la pauvreté 2. les exactions 3. la corvée
	III Accueil que le bûcheron fait à la Mort.	A) Arrivée de la Mort, question qu'elle pose.				B) Réponse du bûcheron.	} aucun plaisir 1. la pauvreté 2. les exactions 3. la corvée	
IV MORALITÉ.			Plutôt souffrir que mourir.					

L'exposition est claire et rapide; en quatre vers, l'auteur fait le portrait physique et moral du personnage qu'il veut.

mettre en scène : c'est un vieillard, pauvre, misérable, essayant péniblement, sous le poids d'un fagot, de regagner sa chaumière.

Le lecteur ne sera donc pas surpris de ce que le *noeud* va lui apprendre, ; il est tout *naturel* qu'épuisé de fatigue, le bûcheron songe à se reposer. Il met bas son fagot, et momentanément soulagé — la douleur physique lui laissant quelque repos — il songe.

Certes, il avait bien la connaissance de son malheur avant ce repos, mais l'effort du corps distrait parfois de la douleur morale. Il n'a pas eu le temps d'y songer, absorbé peut-être par quelque futilité matérielle — choisir telle place pour poser le pied, ne laisser échapper aucun sarment, n'accrocher à aucune branche — mais déchargé, il songe.

L'auteur ne donne pas la parole au bûcheron : *exténué, il ne parle pas*; tantôt, *un peu remis, il dira deux mots* à la Mort.

Dans l'énumération des maux dont le bûcheron est accablé, l'ordre chronologique est observé; vie passée: pas de plaisir; vie présente: dure, — et puis ce qui l'attend chez lui. L'ordre naturel a aussi été gardé: jamais de repos, sa femme, ses enfants, voilà des maux tout *personnels*; mais il est aussi malheureux par les autres: les soldats, les impôts, la corvée.

Cette énumération prépare l'idée qui suit: après tant de malheurs, on comprend que le bûcheron souhaite la fin, qu'il l'appelle.

Mais voici le dénouement... il congédie la Mort. Ce dénouement est imprévu; il n'est pas moins naturel: qui ne se dédirait? Le bûcheron souhaite la mort, fort bien: mais c'est parce que les souhaits sont vains qu'on souhaite la mort si facilement. La vision de cette fin subite glace d'effroi: « Le trépas vient tout guérir » dit le malheureux, répétant à la légère une parole entendue, mais, s'il était pris au mot! Il a vécu jusqu'à la vieillesse, pauvre et malheureux, il pourra vivre encore en reprenant ce fardeau de misères.

La morale est clairement exprimée dans les deux derniers vers. Cette morale est une vérité d'expérience. On souhaite souvent la mort à la légère... C'est vite fait. Mais au moment suprême, tout homme dira: Je ne veux pas mourir encore.

Tous les détails ont servi l'idée-mère de la fable; ils nous ont d'abord montré la misère du bûcheron, son désir d'en être délivré, même par la mort, puis enfin, ils nous ont expliqué la réponse du vieillard à la mort qui accourt à son appel.

Il y a donc unité dans la composition; de plus, les idées s'y enchaînent avec une logique parfaite.

L'auteur a mis en scène deux personnages: le bûcheron et la Mort. Du premier, La Fontaine trace un portrait vivant: on croirait voir le pauvre vieillard s'avançant à pas pesants, gémissant sous son fardeau, si bien que ce misérable nous devient aussitôt sympathique. Ce personnage qui joue le rôle principal est soutenu jusqu'au moment de la mort exclusivement.

VII Quant à la Mort que l'auteur a personnifiée, il ne nous en donne aucune description: Ce n'eût pu être qu'une description d'imagination et La Fontaine est ami de la réalité. En outre, cette description eût nui à la rapidité du style à un endroit où l'auteur avait besoin de rendre plus sensible la révolution qui s'opère dans l'esprit du bûcheron.

III. Étude de la forme. —

IX a) STYLE. — Il n'y a rien d'abstrait, rien de banal et d'indécis dans cette fable; un style tout de vérité et de coeur, voilà la note générale. Ce style convient admirablement au sujet qui est quelque chose de senti et de vécu. La Fontaine avait pu en observer beaucoup de ces vieux bûcherons quand il parcourait les bois de la Champagne en qualité de maître des eaux et forêts. Naturellement porté vers les petits et les faibles, il a su mettre dans le tableau qu'il nous trace le meilleur de son âme. Remarquons, par exemple, les mots qu'il choisit pour peindre le vieillard. C'est d'abord *un pauvre bûcheron*, l'adjectif *pauvre* placé avant le nom ajoute à l'idée de pauvreté matérielle celle de misère morale. La Fontaine s'attendrit et nous attendrit avec lui sur la situation pénible du vieux travailleur. *Tout couvert de ramée*, ces mots font image et valent un tableau, de plus, *ramée* avec sa finale longue, rend déjà quelque chose de la fatigue du vieillard. *Sous le faix du fagot aussi bien que des ans*, c'est-à-dire que le bûcheron ne pliait

pas moins sous le poids du fagot que sous celui des années. Dure nécessité que celle qui le force d'ajouter une autre charge au fardeau déjà si lourd sous lequel l'âge fait plier ses épaules.

Gémissant et courbé, nous l'entendons et nous le voyons.

Marchait à pas pesants, le vers se traîne, lui aussi, péniblement à cause de l'allitération (redoublement de syllabes), à *pas pesants*.

Et tâchait de gagner... comme ce verbe *tâchait* marque bien la fatigue extrême du bûcheron... On comprend déjà qu'il n'en peut plus. Mais ce qu'il s'efforce ainsi d'atteindre, ce n'est pas même une chaumière, c'est une *chaumine* plus pauvre encore et de plus, elle est *enfumée*. Cette épithète pittoresque achève le tableau.

« La Fontaine a réellement sous les yeux ce qu'il raconte et son récit est une peinture. A proprement parler, on ne lit pas La Fontaine, on le regarde », a écrit Gérusez dans ses Essais de littérature. Le style de cette fable suffirait à prouver la justesse de cette appréciation.

b) VERSIFICATION. — La coupe des vers, dans cette fable, constitue une véritable harmonie imitative.

Dans l'exposition: d'abord où il s'agit de peindre la fatigue du vieillard, la phrase s'allonge, deux vers et demi :

Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé,

il semble que cet enjambement, entre le deuxième et le troisième vers, épuise l'haleine. Puis le vers reprend avec un nouvel effort :

.....marchait à pas pesants
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.

Pour les plaintes, d'abord les longs vers d'une pièce :

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?

Aussitôt après, le vers se coupe en deux :

Point de pain *quelquefois*, et *jamais* de repos;

Alors viennent l'assaillir séparément :

Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts.

Mais il y a encore pis que tout cela, et le petit vers :

Le créancier et la corvée.

qui prend autant de temps à la diction que le vers le plus long, formule le plus lourd grief.

Le vers suivant, tout d'une pièce, est une synthèse de ses malheurs ; son coeur déborde.

Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Sa résolution suprême, l'effet immédiat de son souhait, tout cela est compris dans un vers :

Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder.

Est-ce assez rapide ?

Le vieillard ne s'attendait pas à une arrivée si subite. Il hésite maintenant, et le vers quinze avec son incise rend bien l'embarras du pauvre homme :

C'est, *dit-il*, afin de m'aider
A recharger ce bois.....

Le dernier hémistiche du seizième vers, *tu ne tarderas guère*, rend encore son épouvante en présence de la Mort, on croirait qu'il veut l'inviter à s'éloigner au plus tôt.

104 IV. Étude des mots. —

RAMÉE: Amas de branches encore garnies de feuilles.

FAIX: Charge lourde, formée de plusieurs objets liés ensemble. C'est bien ici le mot propre.

CHAUMINE: petite chaumière.

ENFUMÉE: Noirci par la fumée.

FAGOT: Assemblage de menu bois, de branchages.

MACHINE RONDE: périphrase populaire fréquemment employée par La Fontaine pour *la terre*.

LES SOLDATS: militaires qui touchent une solde payée par le souverain ou le pays qu'ils servent. Dans le texte, ce mot

signifie les soldats qu'il faut loger et nourrir, dont il faut supporter les rapines et les violences dans les guerres si nombreuses à la fin du XVII^e siècle. La Champagne, voisine de la frontière, avait particulièrement à souffrir du passage et du séjour des troupes.

IMPÔT: Contribution exigée des citoyens pour assurer le service des charges publiques. On sait que les classes laborieuses en supportaient alors presque tout le poids.

CRÉANCIER: Celui à qui l'on doit. Il s'agit sans doute dans la fable du seigneur dont il est le locataire. Créancier signifie proprement, celui qui a confiance, qui donne de l'argent à *crédit*. Créance a souvent encore le sens de confiance; ex.: J'attache peu de créance à ce bruit.

CORVÉE (du latin *curbatus*, courbé), parce que c'est le corps courbé que les corvéables travaillaient à la terre, signifiait les journées de travail que les seigneurs avaient le droit d'imposer à leurs vassaux. Cet impôt, l'un des plus vexatoires pour les pauvres gens qui n'avaient que leurs bras pour vivre, fut aboli par Louis XVI, sous le ministère de Turgot.

TRÉPAS: proprement le passage de la vie à la mort.

BOUGER: changer de place, familier et plus vif que remuer.

DEVISE: paroles caractéristiques, exprimant d'une manière concise, une pensée, un sentiment. Devise signifie ici *maxime favorite*. Cette métaphore est empruntée à la langue du blason. On appelait *devise* une phrase très courte, le plus souvent elliptique, ou quelquefois même un mot, qu'on inscrivait sur une banderolle, au-dessus ou au-dessous de l'écu des armes d'un chevalier ou d'une famille noble. On connaît, par exemple, la devise de la province de Québec: « Je me souviens ».

V. Grammaire. —

1o Donner les règles qui concernent le mot *tout*.

2o Analyser les noms et les pronoms des quatre derniers vers.

3o Dire la nature des propositions dans les vers 13-16.

VI. Auteur. —

La Fontaine.

VII. Composition. —

Comparer la fable d'Ésope: « Le vieillard et la mort » et celle de La Fontaine: « La mort et le bûcheron ».

DÉVELOPPEMENT

Dans son épître à Huet, évêque de Soissons, La Fontaine admet ingénûment qu'il se laisse guider par les anciens, mais il ajoute: Mon imitation n'est point un esclavage. Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois. Pour nous convaincre de la vérité de cette déclaration, il suffit de comparer à la fable d'Ésope « le vieillard et la mort », le petit chef-d'oeuvre que La Fontaine a intitulé « la mort et le bûcheron ».

Les deux fabulistes veulent nous prouver que tous les hommes tiennent à la vie; pour nous le démontrer, Ésope prend un vieillard quelconque, La Fontaine précise: son vieillard est un bûcheron. C'est que ce métier est très rude, qu'il n'enrichit guère et que les bûcherons du temps de La Fontaine étaient de bien pauvres gens; sa preuve sera alors très forte: si ce malheureux tient tant à la vie, qu'en sera-t-il donc de ceux dont le sort est plus doux?

Le fabuliste grec nous dit simplement qu'un vieillard ayant coupé du bois le portait sur son dos et marchait depuis longtemps. La Fontaine nous fait un véritable portrait de son bûcheron. Il est tout couvert de ramée. Ces mots valent à eux seuls un tableau — il est courbé sous le faix du fagot aussi bien que des ans, il gémit, il marche à pas pesants, et tâche de gagner sa chaumine enfumée. Déjà, on devine qu'il va survenir quelque crise de découragement. Il y a des moments où, pour un rien de plus que de coutume, on est absolument désespéré, La goutte fait déborder le vase. Peut-être a-t-il suffi au pauvre bûcheron de quelque brindille qui le picote pour l'exaspérer. En tout cas, tandis qu'Ésope nous dit froidement: « Fatigué par la longueur de la route, il mit bas son fardeau et appella la mort, » notre poète nous montre son bûcheron « n'en

pouvant plus d'effort et de douleur », qui dépose son fardeau— et il nous fait part des réflexions qui se pressent dans la tête du pauvre homme. Comme il y a de psychologie dans tout cela ! Sans doute, le vieillard avait bien la connaissance de son malheur avant ce repos, mais l'effort du corps distraait parfois de la douleur morale. Il n'a pas eu le temps d'y songer, absorbé peut-être par quelque détail matériel, choisir telle place pour poser le pied, ne laisser échapper aucun sarment, n'accrocher à aucune branche. Mais déchargé, il songe. Et à quoi sinon aux maux dont sa vie est pleine. La Fontaine ne fait pas parler le vieux bûcheron qui est épuisé, mais il emploie, dans le discours indirect, des mots si familiers que vraiment on croit entendre le malheureux lui-même.

Et l'énumération des malheurs est complète. Pour le passé, quel plaisir a-t-il eu ? Pour le présent, est-il homme plus pauvre que lui ? Point de pain quelquefois, et jamais de repos. La Fontaine qui aimait tant le repos devait assurément s'apitoyer sur le sort du pauvre homme. Puis c'est sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts, le créancier, la corvée. Certes, le fabuliste connaissait bien les situations des pauvres au XVIIe siècle, et peut-être y avait-il dans cette page de misère sociale une leçon à l'adresse du grand Roi.

Après un tel tableau de ses souffrances, on ne s'étonne plus que le bûcheron appelle la mort.

Tandis qu'Ésope écrit : « La mort s'étant montrée, lui demande pourquoi il l'a appelée », La Fontaine évite de répéter le mot *mort* qui ralentirait sa phrase, il dit avec vivacité : elle arrive, lui demande ce qu'il faut faire. La fable grecque ne rend pas le sentiment d'angoisse du vieillard en face de celle qu'il vient d'appeler ; la petite incise renfermée dans le vers C'est, dit-il, afin de m'aider, exprime parfaitement les hésitations du bûcheron.

Enfin, la morale d'Ésope est froide : tous les hommes même malheureux sont attachés à l'existence ; celle de La Fontaine est rendue très vivante par la note personnelle qu'y mettent les deux vers :

Le trepas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous sommes,

et par la forme de maxime qu'il lui donne :

Plutôt souffrir que mourir,

devise qu'il attribue à tous les hommes.

La fable de La Fontaine est donc bien supérieure à celle d'Ésope, et si l'on ajoute aux différences que nous avons déjà signalées, la supériorité qu'ont les vers sur la prose pour ce genre de récit, on devra conclure que le fabuliste français n'exagérait nullement quand il écrivait :

Mon imitation n'est pas un esclavage.

Ici, vraiment, il n'a pris que l'idée, et tous les détails qui font de cet apologue un vrai petit chef d'oeuvre, c'est sa sensibilité, sa compassion pour les malheureux qui les ont créés, sensibilité et compassion admirablement servies du reste par la plus riche imagination et par un sens d'observation que peu de poètes ont possédé au même degré.

L'ÉGLISE

Du plus loin que je vois mes heures de jeunesse,
L'église m'apparaît, avec son fin clocher.
Je songe aux premiers jours où j'allais à la messe,
Et je revois la nef où j'écoutais prêcher.

J'entends les grelots clairs, les lourdes carrioles,
Qui passaient, à grand train, les soirs de la minuit.
Je vois les lampions, les feux, les banderolles,
Et la lampe du choeur qui brillait, dans la nuit!...

L'église, c'est le coeur des paroisses rustiques;
C'est leur âme qui vibre, en sa cloche d'airain.
L'église est le témoin des âges héroïques
Qu'ont vécu nos aïeux, dans leur labeur serein!...

Sans elle, il n'est plus rien de ta grâce, ô campagne,
Sans elle, il n'est plus rien de ta sublimité;
Sans la croix, ta céleste et fidèle compagne,
Un grand deuil règnerait au fond de ta beauté!...

Ah ! puisses-tu garder ta ferveur ancienne,
O race de croyants, bon peuple de chez-nous !
Nulle gloire, ici-bas, n'égalera la tienne,
Car un peuple n'est grand et n'est beau qu'à genoux !

Blanche LAMONTAGNE,
(*Par nos champs et nos rives.*)

Questionnaire

1. Dites l'origine de la pièce.
2. Par quel sentiment est-elle inspirée?
3. Quelle en est l'idée générale?
4. Comment cette idée générale se développe-t-elle?
5. Tracez le plan du morceau.
6. Par quelle qualité se caractérise surtout le fond du morceau?

7. Dans quel genre peut-on placer ces vers? Pourquoi?
8. Comment est constituée la pièce?
9. Montrez par des exemples que vous expliquerez la vérité de la peinture 1o dans les termes, 2o dans les détails, 3o dans les symboles.
10. Dites comment le style est ici naturel.
11. À quoi tient la sincérité dans cette pièce?
12. Montrez que la gradation dans l'idée détermine l'évolution dans le sentiment.
13. Définissez: Nef — Grelot — Carriole — Banderole — Rustique — .
14. Analysez logiquement:
*Du plus loin que je vois mes heures de jeunesse,
L'église m'apparaît avec son fin clocher.*
15. Analysez grammaticalement les mots soulignés dans la phrase précédente.
16. Quelle est la règle d'accord du participe dans: « Qu'ont vécu nos aïeux. »?
17. Dites de l'auteur:
 - a) Année et lieu de naissance;
 - b) Ses oeuvres;
 - c) Le jugement de l'abbé Camille Roy sur l'auteur.

COMPOSITION. — *Sujet proposé*: « Le premier jour où j'allai à la messe ».

Canevas: Rappelez le jour où vous avez assisté à la messe pour la première fois: circonstances, incidents, impressions; choses qui vous ont davantage frappée. Visez à la couleur locale et à la vie dans cette narration.

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

Cette pièce de vers fait partie du recueil de poésies de Madame Blanche Lamontagne-Beauregard, recueil intitulé: « Par nos champs et nos rives », et qui fut publié en 1917.

II. Source du morceau. —

Madame Blanche Lamontagne est un poète régionaliste : elle observe les choses du pays, celles de sa région en particulier et y puise le sujet de ses oeuvres. (La pièce intitulée : 2 « L'Église », est inspirée des églises de nos campagnes québecquoises.)

III. Étude du fond. —

3 *Idee générale.* — « Ce qu'est l'église pour le peuple canadien », constitue l'idée générale des strophes ci-dessus.

4 L'auteur développe cette idée dans une espèce de méditation. Depuis toujours : « L'église de sa paroisse lui apparaît avec son fin clocher ». À cette vision de sa jeunesse, se rattache pour Mme Blanche Lamontagne, le souvenir de la messe du dimanche et de la messe de minuit : événements liés d'une manière si intime à la vie du catholique de la campagne. L'église a donc, aux Escoumins, sa place comme naturelle ; l'auteur semble expliquer cette constatation par une généralité : c'est que dans les « paroisses rustiques », l'église n'est pas simplement construction matérielle, elle y est le cœur, elle en exprime l'âme et y témoigne du passé. Plus encore, à la campagne, l'église anime même la nature : elle en est la grâce, la sublimité, la beauté.

La méditation s'achève par un vœu : écho du patriotisme vrai de l'auteur : « Que notre race garde sa ferveur et sa foi pour que soit assurée la survivance de sa gloire. »

PLAN

6 EXPOSITION: (2 strophes)	L'église et les souvenirs de l'auteur.	Vision lointaine
		Messe du dimanche
NŒUD: (2 strophes)	L'église et les paroisses rustiques.	Messe de minuit.
		Tableau extérieur. Tableau intérieur.
		Cœur et âme
		Témoin du passé
		Grâce, sublimité, beauté de la campagne

CONCLU- SION: (1 strophe)	{	L'église et l'avenir de notre race.	{	Maintien des traditions Fidélité au caractère Espérance de gloire
---------------------------------	---	---	---	---

6. La noblesse est la qualité qui frappe surtout dans l'étude du fond de la pièce. Quelles matières plus nobles, en effet, que la religion et le patriotisme peuvent faire le sujet d'une composition poétique? Et, nous venons de le voir, l'Église, par Blanche Lamontagne, se résume en ces deux termes.

IV. Étude de la forme. —

7. Ce poème se classe par son inspiration même dans le genre lyrique.

8. Cinq quatrains et des vers de douze syllabes le constituent. La rime est croisée, c'est-à-dire qu'une rime masculine alterne avec une rime féminine et réciproquement.

Toutes les rimes, sauf deux, sont riches : jeunesse et messe — ancienne et tienne — forment des rimes suffisantes.

9. Cette pièce est une peinture de moeurs. Étudions-la du point de vue :

- A) De la vérité;
- B) Du naturel;
- C) De la sincérité.

A) *La vérité* :

1o Dans le terme :

« *fin clocher* » : illustre un trait frappant des églises de nos campagnes.

« *Grelots clairs* » : Nous entendons ici le son grêle du grelot dans la nuit.

« *lourdes carrioles* » : Le terme fait ici double image : il met devant nos yeux la voiture fortement construite ayant ainsi sa lourdeur intrinsèque ; il nous la présente aussi chargée de gens emmitoufflés se rendant à l'église ; de là une nouvelle lourdeur de la voiture.

« *Grand train* » : C'est la vitesse naturelle dans la circonstance ; l'heure insolite excite les chevaux pour la course, tout autant que ne le fait l'entrain joyeux du conducteur.

« *Lampions, feux, banderoles* » : Notons ces termes qui nous laissent voir l'église dans sa décoration des grands jours.

« *Cloche d'airain* » : Mot descriptif.

« *labeur serein* » : C'est tout le caractère des aïeux qui s'étale ainsi devant nous. « Le devoir pour le devoir » sans les fièvres de l'ambition et de la vanité; « l'aisance pour vivre et non la richesse pour paraître » tel était le but de leur labeur qui pour cela restait « *labeur serein* ».

« *ta ferveur ancienne* » : Allusion à l'histoire nationale; histoire faite de luttes *ardentes* pour la conservation de la *religion*, de la *langue* et des *droits*.

« *Race de croyants* » : Nouveau trait fort juste: la race canadienne-française est avant tout croyante: à sa foi se rattache pour toujours sa survivance.

2o Dans les détails:

« La nef où j'écoutais prêcher

« J'entends les grelots clairs, les lourdes carrioles,

« Qui passaient, à grand train... etc. »

On y sent le réel, le vécu, les choses de chez nous.

3o Dans les symboles:

« L'église c'est le coeur des paroisses rustiques. »

Toute l'histoire du Canada l'affirme.

« C'est leur âme qui vibre en sa cloche d'airain. »

La cloche en effet chante toujours à l'unisson avec l'âme des paroisses. Elle carillonne joyeusement pour annoncer baptêmes, mariages, messes, visites de l'évêque; elle annonce avec effroi un incendie et tinte avec trissesse le glas de la mort.

« L'église est le témoin des âges héroïques. »

Elle est liée à la vie du présent, elle fut aussi liée à la vie du passé; et le passé chez nous, c'est l'héroïsme; l'église en reste le témoin.

« Sans la croix. »

La croix est le signe du chrétien, elle caractérise partout nos églises qu'elle domine : évoquer la croix, c'est évoquer l'église...

B) *Le naturel:*

10 Rien de recherché, ni dans le terme, ni dans la tournure, ni dans l'évocation des souvenirs ou de l'histoire.

C) *La sincérité:*

11 Elle tient surtout peut-être à la gradation dans l'expression de l'idée, gradation qui ménage aussi l'évolution du sentiment. Expliquons:

Au souvenir d'une jeunesse heureuse et calme, s'oppose l'émotion souriante et douce qui se dégage des deux premières strophes:

« Du plus loin... »

Puis l'idée se généralise, de l'église des Escoumins, l'auteur porte notre attention sur les églises de nos campagnes canadiennes. Une admiration contenue perce dans la strophe vibrante et symbolique:

« L'église, c'est le coeur... »

Mais un tableau:

« La disparition de l'église dans nos campagnes »,

semble se dessiner, il provoque une tristesse qui s'exprime dans l'uniformité du tour des trois premiers vers de la quatrième strophe:

« Sans elle... »

« Sans elle... »

« Sans l'église... »

pour se perdre en un soupir:

« Un grand deuil règnerait au fond de ta beauté! »

12. Enfin l'idée s'universalise: à l'église particulière des Escoumins, les églises de toutes les « paroisses rustiques », s'étaient substituées, ici toutes les églises de chez nous sont en question en ce qu'elles expriment la foi de notre race.

Et l'enthousiasme éclate dans des exclamations naturelles au sentiment vrai qu'éveillent en l'âme canadienne et la pensée de la valeur de notre passé et le désir de la survivance glorieuse de notre peuple.

« Ah! puisses-tu garder ta ferveur ancienne,
O race de croyants, bon peuple de chez nous!
Nulle gloire, ici-bas, n'égalera la tienne,
Car un peuple n'est grand et n'est beau qu'à genoux! »

V. Vocabulaire. —

¹³ NEF: (du latin *navem*, navire): Partie d'une église qui va du portail au choeur entre deux rangs de piliers, de colonnes, soutenant la voûte.

GRELOT: Petite boule de métal creuse renfermant un battant mobile qui le fait résonner au moindre mouvement.

CARRIOLE: (dérivé de *carro*, char): Petite voiture légère, grossièrement suspendue, dont on se sert à la campagne.

BANDEROLE: Bande d'étoffe flottante terminée en double pointe, qu'on arbore au sommet d'un mât, au fer d'une lance, aux pilastres des églises, etc. . .

RUSTIQUE: Qui appartient aux choses de la campagne.

VI. Grammaire. —

Analyse logique:

« *Du plus loin que je vois mes heures de jeunesse,
L'église m'apparaît avec son fin clocher.* »

Analyse grammaticale des mots soulignés.

Règle du participe.

« *Qu'ont vécu nos aïeux. . .* »

VII. Auteur. —

¹⁴ Madame Lamontagne-Beauregard (Blanche) est née aux Escoumins, comté de Saguenay, dans la province de Québec, le 13 janvier 1889. Elle commença à publier ses vers en 1913, par le recueil « Visions Gaspésiennes ». Elle a écrit de plus: « Par nos champs et nos rives » (1917); « La Vieille Maison » (1920); « Les trois lyres », (1923); « Récits et légendes »; « Un Coeur fidèle », (1924).

Lettre d'Eugénie de Guérin

Au comte Xavier de Maistre.

Aux Coques, avril 1839.

Monsieur,

Une feuille de rose jamais n'embarrasse, disait, je crois, un poète persan. Aimable idée qui semblerait de vous, et dont s'enveloppe cette feuille de papier pour se joindre au bouquet de jolies choses que vous adresse mon amie.

Daignerez-vous agréer cela, Monsieur, et mes hommages de remerciements pour ce cahier de poésies que vous avez eu l'indulgence de lire? Rien de plus heureux ne pouvait leur arriver, et votre opinion surtout, si flatteuse, sera à jamais ma plus belle couronne poétique. Je n'en espérais pas tant et n'en ambitionnerais pas davantage.

Je n'ai nul désir de gloire et les conseils que vous voulez bien me donner sur ce sujet sont tout l'accord de mes idées. Renommée ne fait pas bonheur, plus d'un grand homme peut le dire; à nous autres, femmes surtout, les grandes sphères ne conviennent pas: Dieu nous les a faites petites comme aux fleurs. Oh! je ne voudrais pas en sortir, mais on m'a dit que Dieu ne faisait rien en vain, et que le don d'intelligence devait servir à sa gloire où qu'il se trouvât départi.

Oh! chantez, chantez donc vous qu'il fit pour chanter.

Ainsi m'est venue la pensée de mes *Enfantines*¹, petites poésies à la portée des enfants, but utile à mes inspirations, avec une espérance, l'espérance du pauvre Homère: « Donnez quelque chose pour mes chants. » Ressource utile à mon père,

¹ Voir le *Journal*, à la date du 11 avril 1826, et la lettre de Maurice, 15 juillet 1834.

idée que j'ai au coeur, comme Prascovie celle d'aller à Moscou.²

Voilà, Monsieur, mon petit rêve, que vous avez flatté de votre belle opinion au point d'en faire une réalité. Vous donnez vie au talent que vous avez trouvé, qui s'entend dire par vous qu'il peut faire ce qu'il voudra : il en est tout fier, et bien fort de votre approbation conquise.

Veillez agréer l'hommage de tous mes lauriers en espérance et, ce qui est plus certain, les sentiments de profond respect avec lesquels, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble servante.

Questionnaire.

1. Quelle est la nature de cette lettre?
2. Quel plan l'auteur a-t-il suivi? (tableau synoptique).
3. Quel moyen prend Eugénie de Guérin pour s'excuser d'écrire à un auteur en renom?
4. D'après les explications données par Eugénie de Guérin, peut-on soupçonner ce que pensait M. de Maistre?
5. Quelles sont les trois qualités indispensables à toute lettre?
6. Dites en quoi consiste chacune de ces qualités et prouvez qu'elles se rencontrent toutes dans la lettre que vous étudiez.
7. Relevez quelques jolies figures de style.
8. Analysez les noms et les adjectifs des deux premières phrases.
9. Dites la nature des propositions de la phrase : On m'a dit que Dieu... etc.
10. Que savez-vous d'Eugénie de Guérin?
11. COMPOSITION. — Un oncle ayant écrit à sa nièce la lettre suivante, composez la réponse que lui fait la jeune fille.

² Allusion à une héroïne d'un ouvrage de Xavier de Maistre.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est une lettre d'Eugénie de Guérin au comte Xavier de Maistre.

II. Étude du fond. —

Eugénie de Guérin avait écrit quelques poésies destinées aux enfants et les avait adressées au comte Xavier de Maistre en lui demandant de les juger. L'approbation ne se fit pas attendre et c'est pour remercier le comte qu'elle lui écrit au mois d'avril 1839.

Sa lettre doit être jointe à un envoi de son amie, madame la baronne Marie de Maistre.

Le début est d'une exquise délicatesse. Il semble qu'Eugénie de Guérin veuille s'excuser d'oser écrire à un auteur dont le nom est déjà célèbre, et elle fait allusion à la légende bien connue du docteur Zeb sollicitant une place à l'Académie silencieuse d'Amadon.

Elle remercie respectueusement ensuite le comte de la bonté qu'il a eue de lire ses vers, montre délicatement quel prix elle attache aux encouragements qu'il a bien voulu lui donner, et reconnaît la justesse des conseils qu'il a glissés parmi les éloges.

Xavier de Maistre a cru peut-être que Mlle Guérin prétendait à la renommée de « femme de lettres », la jeune fille met les choses au point en donnant les raisons qui l'ont portée à écrire : la première, c'est qu'elle veut utiliser le don d'intelligence que Dieu lui a départi, la deuxième, c'est le désir de faire du bien aux enfants, la troisième, l'espérance d'être utile à son père, et pour toucher M. de Maistre, elle rappelle Trascovie, une de ses plus courageuses héroïnes, bravant tout pour aller à Moscou, solliciter la grâce de son père, prisonnier d'état : elle offre ensuite l'hommage de ses lauriers en espérance et surtout, des sentiments respectueux.

PLAN

I	ENTRÉE EN MATIÈRE:	Pensée délicate d'un poète persan appliquée à la lettre.	A	Remerciements.	1o Rien de plus heureux ne pouvait arriver aux poésies.	a) est une couronne poétique. b) dépasse l'espérance. c) satisfait l'ambition.	
II					CORPS DE LA LETTRE.		B
III	FINALE.	C	Raisons qui l'ont portée à écrire.	2o La renommée ne fait pas le bonheur.			
				3o Les grandes sphères ne conviennent pas aux femmes; Dieu les leur a faites petites comme aux fleurs.			
					1o Faire servir à la gloire de Dieu les dons que lui-même a départis.		
					2o Etre utile aux enfants.		
					3o Aider son père.		
					Le petit rêve, grâce à l'opinion si flatteuse, deviendra réalité.		
					Offrande des lauriers <i>en espérance</i> .		
					Offrande des sentiments de profond respect.		

III. Étude de la forme. —

Trois qualités sont indispensables à toutes sortes de lettres; la convenance, l'ordre et le naturel.

La convenance fait accorder le style avec le genre de lettres que l'on écrit; elle le fait accorder avec la condition du signataire, avec le caractère et le rang de la personne à qui la lettre est adressée.

La lettre d'Eugénie de Guérin est remarquable de ce point de vue. Il s'agit d'une lettre de remerciement; et l'auteur a su laisser parler son cœur encore plus que son esprit, elle a su vanter avec tact l'obligeance de celui qui lui avait rendu service et estimer le bienfait: « Rien de plus heureux ne pouvait leur (à ses poésies) arriver, et votre opinion surtout si flatteuse sera à jamais ma plus belle couronne poétique. Je n'en espérais pas tant, et n'en ambitionnerais pas davantage... Voilà, Monsieur, mon petit rêve que vous avez flatté de votre belle opinion au point d'en faire une réalité. »

Mlle de Guérin n'a garde d'oublier, en écrivant, sa condition, non plus que le caractère et le rang de la personne à qui elle s'adresse. Amie intime de la baronne de Maistre, elle mettra une note d'intimité dans sa lettre, mais elle respectera pourtant dans son correspondant l'auteur du Lépreux ou de Prascovie dont la renommée est déjà faite. Aussi témoignera-t-elle une certaine déférence pour les conseils qu'il lui donne. Non, elle ne cherche pas la gloire. Elle l'écrivait dans son journal alors qu'elle caressait le projet de composer ce qu'elle aurait appelé *les Enfantines*: « Oh! oui, j'ai quelque chose là! Que faut-il faire, mon Dieu! Un tout petit ouvrage où j'encadrerais mes pensées, mes points de vue, mes sentiments... La gloire ne serait pour rien, je te jure, et mon nom resterait en blanc. »

C'est qu'Eugénie de Guérin a compris que même pour les grands hommes, la renommée ne suffit pas pour rendre heureux, et comme le disait si justement Madame de Staël, que « la gloire pour la femme n'est souvent que le deuil éclatant du bonheur. »

Elle emploie pour rendre sa pensée une métaphore et une comparaison aussi justes que gracieuses: « à nous autres, femmes surtout, les grandes sphères ne conviennent pas: Dieu nous les a faites petites comme aux fleurs. »

Et quelle délicatesse dans la manière dont elle explique à son correspondant les raisons pour lesquelles elle écrit : les dons de Dieu doivent être utilisés pour sa gloire : Oh ! chantez, chantez donc vous qu'il fit pour chanter, et cette espérance qu'elle fait comprendre, sans pourtant prononcer le mot trop prosaïque d'argent, en rappelant le mot du pauvre Homère : « Donnez quelque chose pour mes chants. »

Les convenances sont donc parfaitement respectées dans cette lettre ; l'étude du plan nous a prouvé que l'ordre suivi bannit toute confusion, et fait passer avec méthode d'un sujet à l'autre.

La troisième qualité indispensable à une lettre, c'est le naturel, et vraiment c'est une des caractéristiques du style d'Eugénie de Guérin en général, de cette lettre en particulier. L'idée qu'elle écrit à un auteur déjà célèbre ne l'empêche pas de rester elle-même, et les termes qu'elle emploie, les tournures dont elle se sert, ne diffèrent en rien des termes et des tournures de ses lettres ordinaires et de son journal. Rien que de très simple, dans cette lettre, ce qui n'empêche pas quelques figures sobres et bien trouvées. La citation du commencement est heureuse ; elle amène un compliment délicat : « Aimable idée qui semblerait de vous », et une métaphore bien choisie : « dont s'enveloppe cette feuille de papier pour se joindre *au bouquet de jolies choses* que vous adresse mon amie. »

Une autre métaphore se rencontre à la phrase suivante : « Votre opinion sera à jamais *ma plus belle couronne poétique*. »

Nous avons déjà remarqué les deux figures : « les grandes sphères ne nous conviennent pas : Dieu nous les a faites petites comme aux fleurs. »

Cette lettre est donc très agréable à lire, et elle nous révèle assez bien la facilité de son auteur qui mériterait d'être mieux connu, par les jeunes filles de nos jours. Eugénie de Guérin possédait, en réalité, un rare talent littéraire fait de sensibilité profonde, d'intelligence claire et fine, de distinction native et surtout de pureté simple et comme transparente.

Dans son grand désir de n'employer son temps à rien d'inutile, elle eut l'idée de composer des poésies, pour les enfants; elle trouvait qu'il manquait pour eux « une poésie fraîche, pure, riante, délicate, céleste comme leur âme, une poésie de leur âge. »

Maurice la détourna de composer ce recueil qu'elle eût appelé *les Enfantines*. Elle se contenta de son journal et de ses lettres. Elle y met peu de faits, beaucoup d'idées, plus encore de sentiments. Jamais inspiration n'a été plus sincère et plus spontanée. C'est là son charme et sa marque personnelle d'être un esprit délicat et profond qui écrit ce qu'il pense sans connaître même les attitudes, les vanités de la « femme de lettres ».

IV. Grammaire. —

Analysez les noms et les adjectifs des deux premières phrases. Dites la nature des propositions de la phrase: On m'a dit que Dieu, etc.

V. Auteur. —

Eugénie de Guérin naquit au mois de janvier dans le vieux castel du Cayla (Taru). Elle y passa à peu près toute sa vie entre son père, son frère aîné Erambert, et sa soeur Marie. Elle avait voué à son plus jeune frère Maurice une affection presque maternelle. C'est à cette affection que nous devons une grande partie de ses Lettres et surtout son journal qui provoqua ce cri d'admiration de Barbey d'Aurevilly: « Quelle distinction d'esprit! quelle noble fille! talent qui ne se doute pas de lui-même, naturel, chef-d'oeuvre de perfection. »

Elle mourut comme une sainte, le 16 juin 1848.

VI. Composition. —

Un oncle ayant écrit à sa nièce la lettre suivante, composez la réponse de la jeune fille.

LES EMBARRAS D'UN CAPITAINE DE VAISSEAU

Ma chère nièce,

Une lettre au timbre étranger ! Voilà, je pense, un événement dans une vie de pensionnaire ! Cela va te forcer de penser à ton vieil oncle pendant quelques minutes, ce que tu n'as pas fait, peut-être depuis ta dernière lettre de la Saint-Sylvestre. Là, voyons, Mademoiselle, faites votre confession.

Eh bien ! tandis que vous le délaissez de si bon coeur, votre oncle pense à vous. Hier, j'étais accoudé sur le pont, fumant, tout songeur, ma grosse pipe de bambou. « Pas content, le capitaine, disaient mes hommes en passant près de moi. » Le fait est qu'il fronçait terriblement les sourcils. Qu'est-ce qui le préoccupait ainsi, ce pauvre capitaine de la *Léonie* ? Sa petite nièce Paule. Dix fois, que dis-je ? vingt fois au moins je me suis demandé : que pourrai-je bien lui envoyer pour ses étrennes ? J'avais beau poser ce point d'interrogation au ciel, à la mer, aux mouettes qui volaient au-dessus de moi, aux petits nuages de fumée que ma bonne pipe lançait dans l'air... pas de réponse.

Allez bien faire de savantes études au Borda, explorer à fond les cieux et toutes leurs planètes, les mers et leurs moindres récifs... quand il s'agit de faire plaisir à une petite fille, vous voilà le plus niais des hommes.

Quand tu étais baby, peuh ! la belle affaire ! une poupée chinoise au nez bien aplati, une négresse au madras rouge, faisaient ton bonheur. Mais aujourd'hui tu as quinze ans... une jeune fille ! Chapeau bas, monsieur le capitaine, et n'allez plus parler de poupées et de joujoux... Seulement, de quoi parler alors ? qui me soufflera tes goûts ?

Dans ma méditation d'hier, je voyais passer devant moi une jeune fille coquette, minaudant devant son miroir, caressant avec complaisance sa chevelure, et je me disais : « Un bijou, un peigne en écaille, un bracelet me vaudront sûrement le plus séduisant sourire de cette belle petite personne, en qui, par exemple, je l'avoue, j'avais peine à reconnaître ma nièce Paule. »

Mais... changement de décors : j'avais maintenant sous les yeux une jeune personne simple, sérieuse, installée paisiblement devant une table à ouvrage, et confectionnant de ses doigts de fée mille riens charmants... Bon ! j'ai mon affaire, pensais-je : un coffret à ouvrage délicatement sculpté.

Bientôt, voilà ma seconde vision remplacée par un autre personnage : c'est une jeune fille artiste, éprise d'étude, de musique, de peinture... Choisissons-lui donc quelques objets curieux. Il y a huit jours précisément, relâchant à Alexandrie, je poussais une petite reconnaissance au bord du fleuve sacré, jusqu'au pied des Pyramides, pour me faire contempler par les quatre mille ans juchés là-haut, comme disait Napoléon. J'ai bien songé à te les envoyer ; mais l'emballage... voilà le difficile ! Nous trouverons bien un autre bibelot plus portatif, surtout dans l'Inde, où je vais sous peu descendre.

Donc, nièce Paule, à toi de résoudre le problème ; c'est ton affaire, vois-tu, beaucoup plus que la mienne.

Tu as de bonnes plumes, un bureau solide que ne balancent pas le roulis et le tangage ; une lettre n'est pour toi qu'un jeu. Réponds-moi donc, et sans ambages.

Pardonne à ton vieil oncle ses questions *ex abrupto*, il ne faut pas demander, tu le sais, de savantes périphrases à un vieux *loup de mer*. Il t'aime de tout son coeur, par exemple, et comme preuve, il t'embrasse une, deux, trois, quatre fois, et fort comme le canon de la *Léonie*.

Edouard de Raymurac,
capitaine de la « Léonie ».

RÉPONSE

Mon cher oncle,

Qui a été bien joyeuse, hier?... Votre nièce Paule ! Recevoir une lettre de l'Étranger, cela vous donne une certaine importance, assurément. On montre, un peu fière, à ses compagnes, les timbres curieux. Mais cette petite satisfaction d'amour-propre n'était rien, croyez-le, auprès de la joie profonde que me causait cette pensée : C'est une lettre de mon

oncle Édouard... il n'oublie donc pas sa petite Paule dans ses lointains voyages.

Les timbres, je les ai donnés à une de mes compagnes qui en fait collection; mais la lettre, la bonne lettre de mon oncle, Ah! je ne la donnerais pas pour un trésor!

Et, tout en relisant vos chères lignes, sans me lasser, quoique je les sache déjà par coeur, je me trouve soudain auprès de vous, sur le pont de votre beau navire... Mes quinze ans, *fort haut montés*, me donnent un peu le droit de glisser mon bras sous le vôtre, et de vous accompagner tout en babillant, pendant que vous fumez votre grande pipe. C'est bien la meilleure manière de refaire connaissance.

Vous n'avez point changé, vous, bon oncle, j'en suis sûre. Dès que je ferme les yeux pour recueillir mes souvenirs, je vous vois avec votre haute taille, votre barbe grise, dans laquelle vous me laissiez fourrager avec tant d'indulgence... puis votre pipe, cette longue pipe, que vous me mettiez avec précaution entre les lèvres, pour me faire rire!

Mais le bébé a bien changé, lui: changé de taille, de figure, de goûts

Je vous envoie notre groupe photographié. Me reconnaissez-vous au milieu de mes trente compagnes?... Peut-être non. Eh bien! je vais me présenter moi-même à vous. Cherchez dans le troisième rang une petite personne à l'air assez décidé, à la lèvre très rieuse, une vraie tête de pensionnaire quelque peu ébouriffié... et voici votre nièce Paule. Vous qui êtes observateur, mon oncle, ne lisez-vous pas bien des choses: 1o point de coquetterie, la coiffure très peu savante en fait foi; 2o Amour très modéré du travail. Et cependant la photographie ne vous montre pas dix petits doigts agiles, qui se plaisent à manier l'aiguille et le pinceau, ou à courir eux-mêmes sur le clavier... C'est donc un composé de petite personne pratique et d'artiste que votre nièce? Précisément, mon bon oncle.

Je ne rêve en fait de plaisir que les joies intimes et tranquilles du foyer, les prières au pied du tabernacle de notre vieille église, les causeries avec maman et Béatrix, tout en travaillant pour les pauvres dans l'embrasure d'une fenêtre, les

soirées de famille, charmées par la belle musique de Beethoven ou la lecture d'Ozanam et de Montalembert. Enfin, les promenades à pied léger, où l'on s'arrête parfois pour prendre du bout de son crayon, un pan de mur en ruines ou quelque pont rustique. . .

Voilà donc votre nièce de pied en cap, mon cher oncle. Vous le voyez, du bébé d'autrefois il ne reste rien . . . rien que le coeur, où l'oncle Édouard a toujours sa place à part.

Aussi la première réponse au problème insoluble c'est . . . un bon baiser.

Mais il vous en faut une autre, et me voilà presque aussi embarrassée que vous. Pour ne point vous faire attendre, tranchons en faveur . . . des Pyramides? . . . non (à moins que votre générosité n'y joigne l'étagère assortie) . . . Le coffret à ouvrage vous causera moins d'embarras: il aura donc mes préférences.

Comme je vais l'aimer, la soigner, ma jolie boîte! Chaque fois que je m'installerai au travail, elle aura le pouvoir magique de me transporter auprès de vous, mon cher oncle.

Mais quelle langue a donc cette nièce, Paule! Voici une grande heure qu'elle est à vos côtés, vous fatiguant de son babil. Chassez-là bien vite, bon oncle, non sans lui laisser le temps de vous remercier d'avance et de vous embrasser de tout son coeur.

PAULE.

(Tirée d'une revue française.)

Jacques Cartier

Marin, grande est ton oeuvre et sans tache est ta gloire.
Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit
Aux descendants des preux rappelle ta mémoire,
Et, fils d'un grand passé, le présent te bénit.

Pourtant nul marbre ici ne reedit ton histoire, ;
Mon regard cherche en vain ton nom sur le granit.
Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire
Où, par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid !

Console toi ! le temps, de sa puissante griffe,
Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe,
Les grands noms qu'y grava le ciseau du scupteur.

Mais dans nos coeurs tu peux des ans braver l'outrage,
Jusqu'aux bornes du temps, sans souci du naufrage,
Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur !

Adolphe POISSON.

Questionnaire.

1. A quelle occasion fut composé ce sonnet ?
2. L'auteur pourrait-il dire maintenant que nul monument ne reedit l'histoire de Cartier à Québec ?
3. Comment pouvez-vous diviser ce sonnet ?
4. Donnez le plan suivi par l'auteur (tableau synoptique).
5. Relevez les inversions qui se trouvent dans cette pièce ?
6. Pouvez-vous expliquer ces vers :

Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire,
Où, par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid !

7. Justifiez l'emploi de la figure :

L'aigle anglais fit son nid.

8. Donnez une appréciation générale de ce sonnet.

9. Analysez logiquement :

L'écho puissant d'un siècle qui finit
Aux descendants des preux rappelle ta mémoire.

10. Analysez grammaticalement les mots en italiques.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est un sonnet, c'est-à-dire une pièce de quatorze vers composée de deux quatrains et de deux tercets. Le dernier vers du sonnet doit en exprimer l'idée essentielle. Les règles du sonnet régulier sont difficiles à observer, ce qui a fait dire à Boileau :

« Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème. »

Les deux quatrains doivent être sur deux rimes seulement, ce qu'observe M. Poisson, mais ils doivent être à rimes embrassées (une masculine, deux féminines, une masculine, ou bien une féminine, deux masculines, une féminine). Or, ici, les rimes sont croisées (une féminine, une masculine). Les deux premiers vers du premier tercet doivent être à rimes plates (deux féminines ou deux masculines de suite), c'est ce que nous trouvons ici ; mais le troisième vers du premier tercet doit rimer avec le deuxième vers du second ; ici, il rime avec le troisième.

Ces règles rigoureuses sont souvent négligées. Ce sonnet fut composé à l'occasion de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste en 1884, 350^e anniversaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier.

II. Étude du fond. —

Le premier quatrain rappelle la grandeur de l'oeuvre accomplie par Jacques Cartier et la gloire sans tache de ce découvreur. Aucun motif d'intérêt personnel, en effet, ne l'a guidé dans sa périlleuse entreprise de venir au Canada. « Servir Dieu et la France », telle fut sa noble ambition. Aussi est-

ce avec enthousiasme que l'on rappelait sa mémoire lors des fêtes grandioses de 1884, et qu'on l'évoque encore aujourd'hui.

Le second paragraphe exprime la surprise et le regret. Comment se fait-il que sur le promontoire de Québec aucun monument ne porte le nom de Cartier?

Les deux tercets sont une espèce de réparation envers le découvreur.

Le temps finit toujours par effacer les noms gravés sur le granit, mais il ne pourra rien pour enlever ta mémoire de nos coeurs.

PLAN

I Les Canadiens bénissent la mémoire de Jacques-Cartier	{	<ol style="list-style-type: none">1. L'oeuvre est grande.2. Sa gloire est sans tache.3. Les fêtes du 350^e anniversaire redisent à la génération actuelle la mémoire du découvreur.4. Le présent, fils du passé, bénit le découvreur.
II Aucun monument ne parle de Jacques Cartier à Québec.	{	<ol style="list-style-type: none">1. Nul marbre ne redit son histoire.2. Nulle part on ne lit son nom sur le granit.3. Rien ne reste de lui sur le promontoire que les Anglais ont pris un jour par surprise.
III Le souvenir de Jacques Cartier cependant restera dans les coeurs.	{	<ol style="list-style-type: none">1. Le temps efface les grands noms sculptés dans le granit.2. Le nom de Jacques Cartier ne sera jamais enlevé de nos coeurs.3. Le grand navigateur sera béni jusqu'à la fin des temps.

III. Étude de la forme. —

La disposition des vers, on l'a observé déjà, n'est pas rigoureusement celle qu'exige le genre, mais ce petit sonnet reste tout de même une pièce de mérite. Un vrai souffle patriotique l'anime; la poésie, avec ses inversions, ses nombreuses figures, a une belle allure.

Dès le premier vers, nous trouvons une apostrophe : *Marin*; puis deux inversions (figure qui consiste à intervertir l'ordre naturel des mots ou des propositions, pour donner à la phrase plus d'élégance ou de vivacité).

L'auteur aurait pu dire sans changer le rythme: Cartier, mais alors, il ne nous eût pas fait comprendre que la grande oeuvre du héros qu'il chante c'est d'avoir découvert le Canada en affrontant les périls de l'Océan. Cette apostrophe met donc immédiatement un élément d'histoire dans le sonnet.:

Grande est ton oeuvre, et sans tache est ta gloire.

Il y a inversion du sujet et de l'attribut:

Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit.

Quel est cet *écho puissant* dont parle M. Poisson? Sans doute, ce sont les orateurs qui se font entendre pendant les fêtes solennelles que l'on célèbre, en l'honneur de Jacques Cartier — ce sont les chants qu'on entonne à sa gloire. Il y a donc une métaphore, c'est-à-dire une figure qui transporte un mot de sa signification à quelque autre signification en vertu d'une comparaison qui se fait dans l'esprit. *L'écho* au sens propre, c'est la répétition distincte d'un son, due à ce que les ondes sonores qui le propagent rencontrent parfois des obstacles, changent de direction et produisent une nouvelle impression sur l'ouïe. Ici, ce mot a une autre signification puisqu'il remplace les discours, les chants qui se répètent et que l'on compare pour cela à l'écho.

Aux descendants des preux rappelle ta mémoire.

Nouvelle inversion. C'est le complément du verbe qui est transposé; sa place naturelle serait à la fin du vers: *Rappelle ta mémoire aux descendants des preux.* Ces *preux*, c'est-à-dire ces braves, ces vaillants, ce sont nos aïeux, les découvreurs et les colonisateurs du Canada, ceux qui ont sacrifié les douceurs de la patrie pour venir implanter sur nos rives la religion et la civilisation de la France, ceux qui ont bravé les rigueurs des longs hivers dans la forêt profonde, et surtout la haine et la férocité des farouches Indiens; ces *preux*, ce sont ceux encore qui ont défendu avec toute leur âme nos droits les plus sacrés,

notre religion et notre langue française. Le poète peut donc dire avec fierté :

Et, fils d'un grand passé, le présent te bénit.

Car, en effet, il est glorieux notre passé, et quand Durham a écrit des Canadiens : « Ils sont un peuple sans histoire », il a fait preuve d'une insigne mauvaise foi ou plus encore peut-être d'une profonde ignorance.

Ce vers, renferme à la fois une apposition et une métonymie. L'apposition se sert des noms comme épithètes — le nom *fils* est employé pour qualifier *présent*.

La métonymie exprime l'un par l'autre deux objets qui ont entre eux un rapport quelconque de dépendance. Il y a bien des cas de métonymie. Ici, on emploie *le présent*, pour *les hommes qui vivent présentement*, c'est-à-dire le contenant pour le contenu.

Pourtant nul marbre ici ne redit ton histoire.

Marbre forme une synecdoque, c'est-à-dire une figure qui fait concevoir à l'esprit plus ou moins que le mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre. *Nul marbre* est mis pour nul monument, c'est donc la matière dont une chose est faite pour la chose elle-même.

Même remarque à faire sur le vers suivant où le mot *granit* remplace également le mot monument :

Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire.

Ce promontoire, c'est le cap Diamant sur lequel est bâti Québec.

Ou par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid.

La métaphore est neuve et bien choisie. On a souvent entendu parler du lion britannique. Mais quand on songe au fier rocher sur lequel Champlain a établi sa capitale, on comprend la comparaison qui s'est faite dans l'esprit de l'auteur.

N'est-ce pas une position magnifique pour y construire une aire — quoi d'étonnant alors qu'un observateur et un poète comme l'était Adolphe Poisson, ait songé à parler d'un aigle et de son nid ?

Dans deux mots *par surprise*, l'auteur nous rappelle la manière dont Wolfe s'empara de Québec. C'était pendant la nuit du 13 septembre 1759, à la faveur des ténèbres, le général anglais fit débarquer ses troupes, à l'Anse-au-Foulon, leur fit gravir les falaises, et prit position sur les Plaines d'Abraham. Montcalm accourut, mais il engagea la bataille avant l'arrivée de toutes ses troupes, et il fut vaincu.

Remarquons, avant d'aborder la troisième strophe du sonnet qu'en 1889 un monument a été érigé à Jacques Cartier, près de Québec.

Console-toi!

Ce mot sert de transition entre les deux parties du morceau.

le temps de sa puissante griffe,

encore une inversion du complément et de plus une métaphore — seuls les animaux ont des griffes.

Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe.

Sans remords, l'auteur prête la vie et la raison au temps, car seuls les êtres raisonnables sont susceptibles de remords — c'est donc une *prosopopée*.

Les grands noms qu'y grava le ciseau du sculpteur.

Inversion du sujet: *que le ciseau du sculpteur y grava.*

Mais dans nos coeurs tu peux des ans braver l'outrage.

Inversion du complément du nom; tu peux braver l'outrage du temps. Et de plus métaphore — juste, mais déjà souvent employée. Qui ne se rappelle, par exemple, les beaux vers de Racine:

« Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage. »

Jusqu'aux bornes du temps. — Nouvelle métaphore — le temps n'est pas une étendue comme un champ, rigoureusement le mot *bornes* ne lui convient donc pas, mais la figure est bon-

ne puisque l'auteur va dire à Jacques Cartier de laisser voguer sa nef, il faut qu'il compare le temps à un océan qui a ses bornes, ses limites.

La dernière métaphore, *laisse voguer sa nef sans crainte*, pour signifier que Cartier ne doit rien redouter pour sa mémoire, ne peut-être mieux choisie puisque l'auteur s'adresse à un navigateur. Et l'on peut dire que ce vers :

Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur!

répond très bien à la règle qui demande que le dernier vers d'un sonnet exprime l'idée essentielle du poème, puisque l'auteur veut assurer à Cartier que sa mémoire ne périra pas.

Le premier mot du sonnet était une apostrophe. *Marin!* le dernier lui répond parfaitement « *ô grand navigateur!* »

L'antithèse vigoureusement marquée entre le temps qui détruit tout, et la fidélité des Canadiens qui garderont à jamais le souvenir du célèbre découvreur donne aux deux tercets une grande force et une grande beauté.

IV. Étude des mots. —

MARIN: Homme employé au service des navires.

NAVIGATEUR: Homme qui s'est consacré au métier de la mer. Marin habile dans la conduite d'un navire. Il y a donc une gradation ascendante dans le sonnet. Au commencement, Cartier est simplement *Marin*, à la fin, il est *grand navigateur*.

PREUX: Un ancien preux: chevalier vaillant et brave.

MARBRE: En général, toute variété de calcaire à grains fins, susceptible de poli. — Graver une inscription sur un marbre.

GRANIT: (lat. *granitum*, *grenu*): Roche composée de grains de feldspath et de mica agrégés ensemble.

PROMONTOIRE: Dans la géographie ancienne, synonyme de cap, qui désigne tout ce qui s'avance dans la mer, élevé ou non. En un sens plus étroit, masse de terre élevée ou montagne

formant saillie au-dessus des eaux. Les deux sens conviennent ici.

AIGLE: Un des plus grands et le plus puissant de tous les oiseaux de proie.

Aigle signifie quelquefois étendard.

Aigle se dit d'un homme de talent, d'un esprit supérieur, ici, d'une grande nation.

NID: (lat. *nidus*) : Petit logement que se fait l'oiseau pour pondre, faire éclore ses petits et les élever. Fig. et famil. Un nid est un lieu où l'on s'établit.

GRIFFE: Ongle crochu de certains quadrupèdes ou d'un oiseau de proie.

BIFFER: Effacer ce qui est écrit.

CISEAU: (lat. *coesus* ou *scissus*, action de couper) : Instrument tranchant par un bout, et dont on se sert pour travailler les corps durs.

SCULPTEUR: (lat. *sculptor*) : Celui qui fait profession de sculpter. Sculpteur en marbre, en bois.

OUTRAGE: Ce qui outrepassé les bornes en fait d'offense, d'injure. — Fig. Dommage apporté par les choses inanimées. Les outrages du temps, de la fortune.

BORNES: Extrémité, fin de l'étendue, de la durée. Les bornes de la vie.

NAUFRAGE: (lat. *naufragium*) : Perte d'un vaisseau, sur un banc de sable, sur un écueil.

Fig. Perte, malheur, chute morale.

NEF: (lat. *navis*) : synonyme poétique de navire.

V. Grammaire. —

Rétablissez l'ordre grammatical dans le premier quatrain; analysez, grammaticalement: oeuvre, tache, siècle, descendants, fils; et logiquement toute la strophe.

Marin, ton oeuvre est grande et ta gloire est sans tache. Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit rappelle ta mémoire aux descendants des preux, et le présent, fils d'un grand passé, te bénit.

ANALYSE GRAMMATICALE :

Oeuvre: n. c., masc. sing., sujet de est.

tache: n. c., f. s., compl. de la prép. sans.

siècle: n. c., m. s., comp. dét. de écho.

descendants: n. c., m. pl., compl. indir. de rappelle.

fils: n. c., m. s., mis en apposition à présent.

ANALYSE LOGIQUE :

Marin, ton oeuvre est grande et ta gloire est sans tache. Cette phrase renferme deux propositions principales coordonnées.

ÉLÉMENTS ESSENTIELS :

Oeuvre: sujet. — est: verbe. — grande: attribut.

gloire: sujet. — est: verbe. — sans tache: attribut.

La dernière phrase renferme trois propositions:

1o L'écho puissant d'un siècle rappelle ta mémoire aux descendants des preux: prop. princ.

Écho: sujet. — rappelle: verbe.— Mémoire: comp. dir.— aux descendants des preux: compl. ind.

2o Qui finit: comp. déterm. de siècle.

Éléments essentiels:

qui: sujet. — finit: verbe.

3o Et le présent, fils d'un grand passé, te bénit: principale, coordonnée.

Éléments essentiels:

présent: sujet. — bénit: verbe. — te: compl. dir.

VI. Auteur. —

Adolphe Poisson (1849-1922).—A. Poisson naquit à Gentilly, comté de Nicolet, à quinze milles de Trois-Rivières. Il fit son cours classique au Petit Séminaire de Québec. Admis

au barreau en 1874, il fut nommé la même année receveur de l'enregistrement dans le comté d'Arthabaska. Il décéda à Arthabaska le 22 avril 1922. A. Poisson a publié quatre volumes de poésie: « Chants canadiens » (1880) — « Heures perdues » (1895) — « Sous les Pins » (1902) — « Chants du soir » (1917). Sa poésie, souvent harmonieuse, est saine et pénétrée du sentiment religieux.

(Notice tirée du *Précis d'histoire des littératures*,
par les Soeurs de Sainte-Anne.)

COMPOSITION. — En 1918, le Canada tout entier tournait ses regards sur la cité de Québec pour célébrer le 3e centenaire de sa fondation. Supposez que vous êtes invité à prendre la parole au pied du monument de Champlain et que votre sujet, celui qui vous a été assigné, porte sur *les vertus naturelles du fondateur de Québec*. Composer ce discours.

DÉVELOPPEMENT

Le Canada tout entier tourne, en ce moment, ses regards sur votre vieille cité de Québec. D'elle, on vous a tout vanté: sa citadelle superbe, sa basilique, son fort, sa politesse attique, l'éloquence de ses orateurs, le génie de ses poètes, de ses artistes, de ses hommes de science. Appelé à l'honneur redoutable de prendre aujourd'hui la parole, je salue avec vous, Messieurs, le fondateur de cette cité aux souvenirs de gloire: « Louis-Marie, Samuel de Champlain. »

En cet homme extraordinaire, je voudrais admirer avec vous le guerrier intrépide, le marin habile, le découvreur audacieux, l'observateur délié, le patriote vrai, laissant à une voix très éloquente, de vous parler de ses vertus surnaturelles et de ses qualités morales.

J'admire, Messieurs, en Samuel de Champlain, le guerrier qu'aucun péril n'effraie, qu'aucune difficulté ne déconcerte. Il m'apparaît superbe de bravoure et d'audace contre les Iroquois, sur les bords du lac qui porte son nom, sur les berges du Richelieu et jusqu'au pays des Cinq Nations. Voyez-le debout contre les assaillants: les flèches

sifflent à ses oreilles, les tomahawks étincellent sur sa tête; les bras nus, brandissent la hache de guerre, les corps tatoués s'agitent autour de lui, puis roulent à terre; des cris stridents se prolongent à travers les bois environnants, c'est le génie des batailles, c'est le génie de la France qui passe!

Guerrier incomparable, Champlain fut un marin d'un rare mérite. Rappelons-nous ce voyage de 1611 dont il nous a décrit les quotidiennes angoisses. On est arrivé sur les bancs de Terre-Neuve, des montagnes de glace descendent du nord, une brume épaisse dérobe le ciel; le petit vaisseau, comme une coquille de noix, glisse dans de sombres méandres qui éclairent seulement les reflets incertains des glaciers: à chaque pas, c'est la mort possible. L'équipage éperdu cherche à lire sur les traits de son chef. Champlain, calme comme à l'ordinaire, a l'oeil à tout, donne froidement des ordres, et montre qu'une grande âme est maîtresse du corps qu'elle anime. Les banquises peuvent le broyer, les flots, l'ensevelir à jamais, les brouillards, s'épaissir autour de son vaisseau brisé: la force d'un coeur vaillant reste toujours supérieure aux forces aveugles parmi lesquelles se joue la vie d'un héros.

Aussi, quel découvreur audacieux, quel pionnier crâne il fut. Je l'admire voguant dans un canot d'écorce sur les eaux profondes de nos lacs et de nos fleuves encore inconnus. De toutes parts, des sapins géants, des cèdres pressés profilent leurs flèches verdoyantes sur le ciel; les rivières sont les seules routes praticables; les lacs sont comme de vastes plaines encadrées de la sombre verdure des bois. Accompagné de guides hurons, Champlain s'avance dans le mystère. Il remonte le Saint-Laurent, sans s'arrêter aux grondements sinistres du Sault-Saint-Louis; il passe sur la rivière des Outaouais, sur le lac Nipissing, sur la rivière des Français; le voilà en plein lac Huron. A la suite des enfants des bois, il s'enfonce dans le dédale des forêts sans fin, la hache au poing, l'arquebuse sur l'épaule; l'inconnu recule devant lui; les génies de ces lieux inviolés s'enfuient à son approche; c'est la barbarie qui s'évanouit devant la civilisation, Champlain est son héraut, comme il est l'observateur curieux et délié qui s'intéresse à tout ce qu'il voit, à tout ce qu'il entend: fleurs, oiseaux,

animaux sauvages, plantes des rivières, herbes des vallons, arbres des forêts. Il examine, il retient, il note tout. Sans cette curiosité d'esprit qui le porte à s'enquérir des hommes et des choses nous n'aurions jamais eu le livre si intéressant de ses *Mémoires*.

J'admire encore en lui le narrateur enjoué et ingénu qui, volontiers, se fait dupe des sauvages pour avoir le plaisir de duper ses lecteurs, sans en avoir l'air. Écoutez plutôt : « Proche de la baie des Chaleurs est une île, où fait résidence un monstre épouvantable que les sauvages appellent Gougou. Ils m'ont dit qu'il avait la forme d'une femme, mais fort effroyable, et d'une telle grandeur qu'ils me disaient que le bout des mâts de notre vaisseau ne lui fût pas venu jusques à la ceinture. Plusieurs sauvages m'ont assuré l'avoir vu. » Champlain cite même le témoignage d'un nommé Prieur, de son équipage. Comment lui refuser notre créance ? Voilà le lettré, l'écrivain, qui n'est surpassé que par le patriote. Le drapeau fleurdelisé à la main, l'amour de la patrie au coeur, il s'élançe sur les flots, il aborde les rivages inconnus, il s'enfonce dans les forêts

Couleurs de France, flottez au vent : la main qui vous a plantées sur cette terre est celle d'un héros. France de Henri IV, réjouis-toi ; par-delà les mers lointaines de l'occident, tu as une fille réservée à de glorieuses destinées, et tu en es redevable au patriotisme de ton noble fils Samuel de Champlain.

O Père de notre cité, sois béni ! En ces jours de triomphante allégresse, reviens voir ton vieux Québec . . . Là-bas, à l'extrémité de l'Ile d'Orléans contemple ta fille, lorsque le soleil l'enveloppe de sa pourpre naissante . . .

Regarde, heureux père, ton enfant a grandi : somptueusement assise sur le cap Diamant, le front couronné d'un diadème de lumière, elle se dresse dans l'azur du ciel, tandis que l'azur des flots baigne ses pieds ; sa robe resplendissante s'étale de tous côtés en plis harmonieux ; son visage respire la santé robuste et porte le rayonnement de l'intelligence et de la vertu. Elle ne t'a point oublié ; elle a placé ton image sur son coeur . . . et si elle tressaille aujourd'hui, c'est à ton souvenir.

Avec une pareille fille, on va à l'immortalité !

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Le loup et la cigogne (<i>La Fontaine</i>)	5
✓ Boileau (<i>Boileau</i>)	1929 15
✓ Le laboureur (<i>William Chapman</i>)	<u>1929</u> 25
Le singe et le chat (<i>La Fontaine</i>)	32
✓ Hommage à mes parents (<i>Pasteur</i>)	<u>1929</u> 42
Le coche et la mouche (<i>La Fontaine</i>)	50
Charlemagne (<i>Godefroi Kurth</i>)	59
La besace (<i>La Fontaine</i>)	67
Louis Veuillot (<i>J.-P. Tardivel</i>)	79
L'alouette et ses petits, avec le maître d'un champ (<i>La Fontaine</i>)	87
✓ La campagne romaine (<i>René Bazin</i>)	<u>1929</u> 100
La mort et le bûcheron (<i>La Fontaine</i>)	106
✓ L'église (<i>Blanche Lamontagne</i>)	<u>1929</u> 117
✓ Lettre d'Eugénie de Guérin	<i>élémentaire</i> <u>1929</u> 125
Jacques Cartier (<i>Adolphe Poisson</i>)	136

